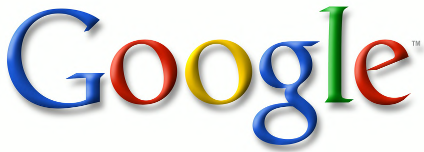
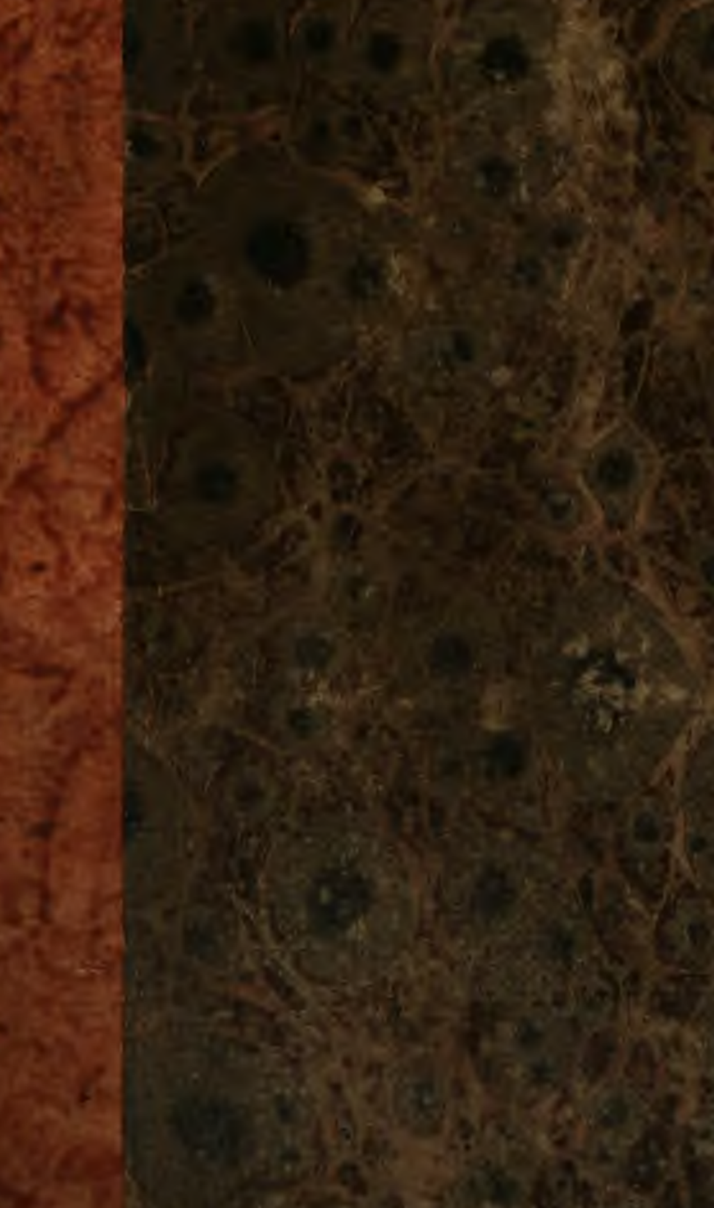





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



Critique littéraire

LE PARNASSE,

POËME HÉROÏQUE,

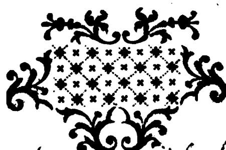
CONTENANT

DES ESSAIS

SUR LES CAMPAGNES DU ROI.

Par M. DE CAUX DE CAPPEVAL.

36 s. b.



A PARIS,

Chez
- la Veuve PISSOT, Quai de Conti.
- PRAULT Père, Quai de Gêvres.
- MOREL, au Palais.
- BRUNET, rue Saint Jacques.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

REFLEXIONS DE L'AUTEUR SUR CE POËME.

ENFIN je cède à la tendresse qui nous est si naturelle pour nos Ouvrages : le nouveau Frontispice du Parnasse montre assés que je ne crains plus de m'en avouer l'Auteur. Si j'en dois juger par les suffrages, c'est un enfant qui n'est pas indigne de porter le nom de son père : en cela les Critiques même semblent s'accorder avec eux.

J'ai pesé les suffrages & les critiques : ni l'un ni l'autre ne m'a satisfait. On a loué sans connoître à fond l'Ouvrage : on a blâmé de même. Le bel-esprit s'en est mêlé ; l'envie de dire de jolies choses en a fait dire de fort mauvaises : plaisant moyen d'instruire le Public & l'Auteur!

Les suffrages me sont inutiles dans le dessein de me perfectionner : je n'ai besoin que de conseils, & de critiques. Il en est

peu qui méritent ma reconnoiſſance : beaucoup méritent le mépris. Je les reçois en Philoſophe, & comme Ecrivain j'en profiterai. Mais que contiennent-elles ces Obſervations à la mode, ces Critiques ingénieuſes ? Des chicannes, des malignités. Elles ne produiſent que le doute, que le dégoût ; il n'en réſulte aucune lumière : on veut être plaiſant, & l'on n'eſt pas raiſonnable.

Laiſſons-les ſe perdre dans l'oubli qui les attend : ce ſeroit les illuſtrer que les combattre. Si l'Ouvrage eſt bon, la Critique tombe, l'Ouvrage reſte. Après tout, le réſultat de ces Obſervations n'eſt pas à mépriſer : il nous fait honneur ; & quand il faut conclure, le Critique ſemble ſe convertir : c'eſt un pécheur à la mort ; les remords de conſcience lui viennent.

Alors le *Périodiſte* m'accorde de l'eſprit, & du talent : le *Journaliſte* me reconnoît de la facilité, du feu poëtique. Il ne m'en faut pas davantage ; avec ces petits ſecours, on va loin : joignons-y le tems, du travail, un deſſein bien pris, de belles idées ; nous ferons certainement du bruit dans le monde. Tel eſt le ſentiment du *Journaliſte* ; il part de l'expérience, & du goût : trouveroit-il des contradicteurs ?

Il eſt vrai que le *Périodiſte* en m'accordant de l'eſprit & du talent, demande fort à propos ſi c'eſt aſſés pour compoſer un Poëme Epique. Mais moi qui ſais qu'Homère & Virgile n'avoient point d'autre ſecret que le talent (car j'abandonne l'eſprit au *Périodiſte*, il eſt trop commun) je me flatte du ſuccès le plus brillant. Nous n'avons fait qu'un coup d'eſſai ; nous allons faire un coup de maître : les *Périodiques* & les *Journaux* en parleront ; ce ſont les voix de la Renommée, & les Trompettes du Parnaſſe.

Toutefois l'apparence a trompé le *Journaliſte* ; & peut-être qu'un premier coup d'œil ne lui ſuffiſoit pas pour ſaiſir le rapport de l'Ouvrage avec le Frontiſpice : j'eſpère qu'au ſecond coup il ſaiſira ce rapport. Mon ſujet eſt le Parnaſſe dans toute l'étendue qu'il peut avoir : or il embraſſe tous les genres de mérite, tous les talens, tous les grands Hommes.

Il s'y rencontre donc une infinité de choſes qui n'ont point de rapport aux Campagnes ; mais elles en ont au Parnaſſe, qui fait le ſujet du Poëme, & qui ſert de Théatre à l'action. Les Campagnes en ſont l'objet principal ; & le Parnaſſe fournit les moyens de les célébrer, par tout ce qui peut flatter le Héros & la

France. L'Action ne va pas sans ornemens épisodiques : voilà tout le mistère.

En effet, le fil qui lie tant de matières ensemble, quoique fin, n'est pas imperceptible. Chaque Chant du Poëme tend plus ou moins directement au but qu'on se propose ; mais y tend toujours : ce qui forme un corps de merveilleux & de fiction, dont toutes les parties se tiennent & se répondent par leur conformité parfaite à l'idée que la Fable nous donne du Parnasse. En un mot, j'ai dû faire un Poëme, & non pas une Histoire ; encore moins une Dissertation : pouvois-je traiter du Parnasse, sans parler de ceux qui l'habitent ?

On auroit tort de réclamer contre quelques-uns de ces Habitans, parce qu'ils ne seroient pas aussi brillans que les autres : le Parnasse admet des Elèves parmi les Maîtres ; il a, comme les autres Etats, ses Grands & son Peuple. Tout n'est pas Fontenelle, ni Voltaire ; & tout ne le doit pas être : sans quoi l'éclat de comparaison ne frapperoit plus dans le tableau.

C'est pourtant sur ce point que les Critiques ont le plus appuyé ; dans la persuasion que je ferois des mécontens, & des ingrats. Leurs conjectures ne sont pas

vaines : je connois l'injustice des Hommes. Eh ! pourquoi l'envie m'épargneroit-elle ? Quand j'aurois fait un chef-d'œuvre, serois-je à couvert de sa poursuite ?

Je me permets quelques critiques : il falloit juger des Poëmes Français ; & je devois être équitable. Le terme de *Chapelle* peut-il déplaire, s'il exprime heureusement ce que je veux dire ? Pour l'étendue, la Henriade paroît-elle autre chose qu'une *Chapelle*, près des fameux Temples de l'Antiquité ? N'étant que le tiers de *l'Eneïde* & le sixième de l'Iliade, auroit-elle donc la grandeur que demande un beau Poëme Epique ?

Pour moi, je n'y vois qu'une *Chapelle*, admirable, si l'on veut, mais toujours *Chapelle* ; & c'est un Temple qu'il falloit. Voilà ma façon de penser ; chacun a la sienne, & je m'en rapporte aux vrais connoisseurs.

En admirant les beautés de détail dans *la* Henriade, je me tais sur l'ordonnance, & *la* fable du Poëme : mon silence est prudent ; & pour le justifier, il suffit de dire que j'ai traduit la Henriade en vers latins, & que je compte la donner au Public, en la dédiant à l'Auteur lui-même. On ne peut ignorer mes sentimens pour *lui* ; mais je ne suis pas un Traducteur

idolâtre. Il faut quelquefois de l'indulgence ; jamais il ne faut de flatterie ; l'amitié ne me rend point injuste.

Peut-être le Parnasse est-il trop long pour un Essai : mais ce mot d'*Essai* n'est qu'un titre plus modeste, qui n'empêche pas qu'un Ouvrage ne soit complet. Si le grand Poëme des Campagnes du Roi vient à paroître, celui-ci reprendra sa forme naturelle, c'est-à-dire qu'il restera *Parnasse*; la matière des Campagnes rentrant alors dans un Ouvrage qui lui doit être entièrement consacré.

Je crois donc n'avoir fait que ce que j'ai dû faire : le devoir me justifie ; & je trouve ma récompense à le remplir, sans trop m'embarrasser des Critiques ni des Approbateurs : car enfin, que peut-on me reprocher ? D'être bon Sujet, bon Ami, bon Citoyen ? D'aimer trop les Arts, les talens, les grands Hommes ? Je me fais honneur de ces reproches, & je ne cherche qu'à les mériter ; trop heureux si par mes travaux littéraires je pouvois inspirer un amour si noble à quiconque ne le sent pas comme moi !

En lisant un Poëme, on ne doit pas oublier que la Poësie a son langage, ses libertés, ses licences même ; sur-tout dans l'Epopée. Elle affecte en sa marche un

certain désordre, dont la Prose ne s'accommoderoit pas ; & souvent elle dédaigne les petites règles grammaticales pour mieux frapper au but ; celui d'émouvoir, & de surprendre. Son devoir le plus essentiel est de bien peindre, & de représenter vivement les objets. La Poësie & la Prose demandent donc un goût propre, & des yeux différens pour en juger : c'est par ces règles qu'il faut apprécier le Parnasse.

On y trouvera sans doute des vers foibles, des négligences, des répétitions & d'autres misères de l'humanité : mais on n'y trouvera rien qui ne soit à la gloire de la France, & qui ne tourne au profit de la Nation. Que m'importe à moi le vain murmure des mécontens, & des ingrats ? Il ne tombe que sur le Poëte ; le Héros n'en peut souffrir, & le Parnasse n'en est pas moins le Parnasse.

Quoi ! pour quelques vers du septiéme Chant, perdus, si l'on veut, à nommer rapidement plusieurs Ecrivains qui ne sont pas du premier ordre, le Parnasse ne pourroit se soutenir ? Il perdroit toute la beauté, tout le mérite du reste de l'Ouvrage ? Ce jugement me paroît étrange ; il approche de l'absurdité.

A quoi donc se réduit la Critique ?

A trouver le *Parnasse* une production singulière : belle découverte ! Eh ! qui ne voit pas que l'Ouvrage est d'un nouveau genre ? Mais je ne contenterai pas tout le monde.... Autre merveille ! Etoit-ce là mon dessein ?

J'ai voulu faire un Ouvrage utile à ma Patrie par l'image même de sa gloire, en choisissant mon Roi pour le Héros du Poëme, & lui faisant parcourir toutes les beautés possibles du Parnasse, relativement à la France : ai-je réussi, ou non ? Qu'une lecture impartiale en décide : on verra que j'ai rempli mon projet. Les attaques de la Critique ne touchent donc point au corps de l'Ouvrage, elles ne tombent que sur certaines parties qu'on leur abandonne sans regret pour l'exercice, & l'honneur du métier.

Au reste, je renvoye à la Préface, où l'on a rassemblé quelques articles préliminaires qui peuvent servir d'introduction à l'Ouvrage : je les adopte, comme étant conformes à mes principes, ceux de tout homme qui pense, & qui veut se rendre utile en écrivant. Si quelqu'un se présente dans la carrière avec de meilleures armes que moi, je me retire, & lui cède l'avantage : sinon, qu'on ne m'envie pas la gloire de combattre, & peut-être

de vaincre les difficultés. J'ai du courage; l'entreprise ne m'étonne point; & l'exercice donne des forces.

Si je savois un sujet plus favorable à mon dessein de servir la Patrie, que celui des Campagnes dernières, je ne balancerois pas sur le choix; il auroit la préférence. Mais quelle image sauroit mieux l'enflammer pour la gloire, que le récit de sa propre gloire? Où trouverois je des leçons plus sublimes, des conquêtes plus brillantes, des triomphes plus achevés?

J'ai plutôt à craindre la grandeur & l'importance de la matière : elle pourroit accabler ma foiblesse; mais mon zèle ne se rallentit point. Je marcherai toujours ferme dans les obstacles; & ma défaite même peut devenir un triomphe.

Qu'il me soit permis de réparer des fautes d'omission dans le Parnasse, & d'ajouter pour le repos de ma conscience le petit supplément de vers que voici.

Chant septiéme, page 102, après le seizième vers, ajoutez les vers suivans.

Là de nouvelles fleurs ornant son Caducée,
Mercure plus rapide en sa course élancée,
Messager du Parnasse, alloit dans l'Univers
Offrir aux Nations ses hommages divers :
Il signaloit ainsi son galant ministère,
Et de l'amusement portoit le caractère;

Heureux, ſi moins ami de la frivolité,
Il montroit plus de force & plus de vérité !
Un Ouvrage ſavant, curieux, méthodique,
Rallumoit chaque mois ſon feu périodique ;
Et par-tout répandu ſous le nom de Journal,
Pouvoit au Dieu du goût ſervir de Tribunal :
Sa critique flattant & l'eſprit & l'oreille,
Ranimoit dans ſa courſe un Auteur qui ſommeille ;
Et du Peuple écrivain réglant les intérêts,
Oracle du Permeſſe, y dictoit ſes Arrêts.

Voilà des vers qui pourroient bien faire encore des mécontens, & des ingrats : mais je les donne comme j'ai donné les autres, ſans compter trop ſur la reconnoiſſance de mes Confrères les Ecrivains. Quant aux ſuffrages, ceux des vrais cœurs Français & des honnêtes gens me ſuffiſent. Mais achevons de faire des ingrats.

Page 101, *après le vers* 34, *liſez* :

D'un Parlement fameux dans la Paix & la Guerre,
Rainal peignant les traits, préſentoit à la Terre
L'image d'un Euripe où flottent les revers,
Et du Stathoudérat marquoit les pas divers.

Page 103, *après le huitième vers*, *liſez* :

Quels concerts animés pour le charme des ſens,
De toute la Nature imitent les accens ?
L'éclat de la trompette & le bruit du tonnerre,
Sur les bords du Parnaſſe annoncent-ils la guerre ?
La mer mugit, l'air ſifle ; & leurs coups redoublés
Appellent aux combats les Elémens troublés :

Parmi les cris affreux le ravage s'apprête,
Et sur l'aîle des vents arrive la tempête.
Mais déja le triomphe a banni la terreur ;
Le calme de la paix succède à la fureur,
Et des Amans heureux secondant la tendresse,
Fait retentir les airs par des chants d'allegresse :
La Musette soupire, & le Hautbois charmant
Exprime la douceur que l'on goûte en aimant.
Ainsi l'Orgue divine a frappé mes oreilles,
Et d'un seul instrument naissent tant de merveilles.
Je reconnois Daquin, dont la rapidité
Portoit cet Art pénible à la sublimité :
Calviere du génie étalant la richesse,
Par une main légère enchantoit le Permesse.
Ces Maîtres à l'envi, sous leurs doigts créateurs,
Donnoient au Clavessin les sons les plus flatteurs,
Et par eux cent Beautés, adorables Mortelles,
Aux yeux de leurs Amans sembloient encor plus belles.

Je termine ici mes Réfléxions, & le Supplément de vers, jusqu'à ce que j'aye de nouvelles raisons de faire des mécontens & des ingrats; puisque c'est un malheur inévitable, attaché par la Critique au Caractère de mon Ouvrage. Il ne me reste, pour me consoler de ce malheur, que la voix des honnêtes gens, la pureté de ma conscience, & l'amour de ma Patrie & de mon Roi. D'ailleurs, en offrant mon Ouvrage à la France, je l'ai mis sous sa protection : c'est à la France à le défendre ; & je me renferme dans ma Philosophie.



SOMMAIRES.

CHANT I.

Le Roi conduit par le Génie, Dieu tutélaire de la France, arrive sur le Parnasse, après la Bataille de Lauffelt : Description du Parnasse : La France personifiée vole au-devant du Monarque : Les Arts renaissans : Pégase, & son emploi : L'Envie, Monstre persécuteur de la Vertu : Louis en triomphera.

CHANT II.

Temple de Mémoire : Enceinte des Poëtes Epiques : Le Dieu de la France prescrit des Règles de l'Epopée, relativement aux Campagnes du Roi : Caractère de la Critique : Mélange de la Fiction avec la Vérité : Défauts de Lucain : Perfection de Virgile : Sublimité d'Homère ; Les Poëtes médiocres.

CHANT III.

Milton à la tête des Modernes : Substance de son Poëme : Beautés du Tasse : Critique du Camoens : La Henriade, chef-d'œuvre

de l'Art s'il étoit plus étendu : Goût du siècle, brillant, mais superficiel : Le détail, admirable dans la Henriade : Réflexions sur le Poëme de la Sainte Couronne : Le Paradis Terrestre : Jugement sur le Poëme de la Religion : Les Avantures de Télémaque : L'excellence de Boileau.

CHANT IV.

Corneille & Racine à la tête des Poëtes Dramatiques : Crebillon & Voltaire : Jugement sur Marmontel : Divers Tragiques : Molière & son excellence ; les Français vainqueurs des Grecs & des Romains ; Arc de triomphe : Louis XV au-dessus des Guerriers : Maurice, Clermont, & les Héros de la France sur l'Arc de triomphe.

CHANT V.

Enceinte des grands Rois : Les Rois de France, chantés par Malherbe : Pharamond : Règne de Clovis ; les Rois fainéans, exclus du Temple : Charlemagne : Philippe-Auguste : Saint Louis : Règne des Valois : Louis XII Roi sage, & Père du Peuple : Grandeur de François I : La Ligue : Henri IV : Louis XIII : Gloire du Règne de Louis XIV en tout genre : Se perpétue dans Louis XV.

CHANT VI.

La Guerre présente fait l'entretien des Rois de France : Louis XII se déclare pour la Paix : Henri IV justifie la Guerre : Louis XIII détruit le faux systême de la Monarchie universelle dans l'Europe : Discours de Louis XIV sur les motifs de la Guerre : Saint Louis veut punir les Alliés : Clémence de Louis XV : Réponse du Dieu tutélaire.

CHANT VII.

Trois Siècles renommés par les Arts : Siècle de Louis XIV, grands Hommes dans le Profane & le Sacré : Siècle de Louis XV : Hommes excellens de ce Siècle : Fontenelle, Rameau, Crébillon sont à leur tête : Voltaire : Regrets de son absence : les Guerriers parmi les Savans.

CHANT VIII.

Galerie de Peinture : Histoire de Louis XV en Tableaux : Régence de Philippe Duc d'Orleans : Ministère de Fleuri : Guerre d'Allemagne : Campagnes d'Italie : Louis triomphe : Ses loisirs : Chasse au Cerf : Famille Royale : Mort de l'Empereur : Revers en

en Allemagne : Louis à la tête de ses Armées en Flandre : Passage du Rhin : Le Roi vole au secours de l'Alsace : Tombe malade : Consternation de la France : Joie à la convalescence du Roi : Siège de Fribourg : Récit de la Bataille de Fontenoi.

CHANT IX.

Siège de Tournai : Cumberland marche au secours : Dispositions de Maurice pour la Bataille : Arrivée de Louis & du Dauphin : Ordre de Bataille : Cumberland remet l'attaque au lendemain : Conseil des Dieux dans l'Olimpe : Pouvoir, & volonté de leur Maître : L'Attaque : Cumberland veut forcer le poste de Fontenoi.

CHANT X.

Fontenoi résiste : Valeur extrême de Cumberland : Attaque par le centre de l'Armée : Bataillon quarré : Fureur & carnage : Pallas fait agir la prudence avec la force : Fermeté de Louis : Projet d'attaquer la Colonne : Marche de la Réserve : Valeur du Dauphin : Attaque & Victoire : Poëme sur les Campagnes de Louis XV.

CHANT XI.

Batailles de Fontenoi, Raucoux, & Laufelt, comparées ensemble : Campagne de 1746 : Siège de Bruxelles : Conti dans le Hainaut : Mort de la Dauphine : Marche de Charles à la tête des Alliés : Edouard en Ecosse : Ses malheurs, & son courage : Description de la France : Son Commerce languissant par la Guerre : Bergopzoom : Eloge du Roi d'Angleterre : Les Puissances Belligerantes : Souverains de l'Europe : Frederic le Grand, Roi de Prusse.

CHANT XII.

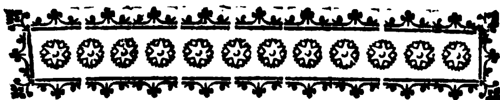
Beaux Monumens de la France : Le Louvre : L'Académie Françaiſe : Le Parlement : Temple du Destin : Description de l'Avenir : Assaut de Bergopzoom : Siège de Mastricht : Paix d'Aix la Chapelle : Bonheur de la Paix : Nouveaux Ministres : Mort de Maurice, & son apothéose : Création de la Noblesse : Ecole Militaire : Naissance du Duc de Bourgogne : Réjouissances à ce sujet : Le Temple du Destin se referme : Louis revient à son Camp sur la Meuse.

TABLE DES NOMS ET MATIERES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *le Parnasse, ou Essais sur les Campagnes du Roi, Poëme*; & n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris le 12 Novembre 1751. FONTENELLE.



A LA FRANCE.

ODE.

DU fameux Temple de Mémoire
Les portes vont s'ouvrir pour toi ;
Il n'eſt rempli que de ta gloire,
Et des triomphes de mon Roi.

FRANCE, accorde-lui ton ſuffrage
En parcourant ces grands portraits ;
Tu dois protéger un Ouvrage
Qui n'eſt beau que de tes attraits.

La Gloire eſt l'Aſtre qui m'éclaire ;
Et dans mon vol audacieux,
Conduit par ce Dieu tutélaire,
J'irois t'admirer dans les Cieux.

Que l'immenſité du Parnaſſe
Brille par-tout de ta ſplendeur ;
Que le Dieu des Arts s'y ſurpaſſe
Pour éterniſer ta grandeur.

Porté ſur l'aîle du Génie,
Je vois de nouvelles clartés ;
Déja les Vers pleins d'harmonie
Roulent à flots précipités.

ODE,

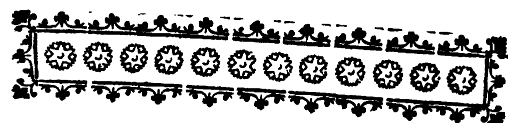
Quand ta vengeance altière éclate
Contre tant d'Ennemis divers,
Sur toi mon Apollon se flate
De fixer l'œil de l'Univers.

La triomphante Renommée
T'annoncera de ses cent voix ;
Par moi sa trompette animée
Retentira de tes exploits.

L'amour ardent de la Patrie
Allume en moi son feu vainqueur ;
C'est l'aiguillon de l'industrie,
C'est l'aliment d'un noble cœur.

FRANCE, si ta gloire s'achève
Par mon encens sur tes Autels,
Dans l'Olimpe ton fier Elève
Marche l'égal des Immortels.





A LA FRANCE.

ODE.

DU fameux Temple de Mémoire
Les portes vont s'ouvrir pour toi ;
Il n'est rempli que de ta gloire,
Et des triomphes de mon Roi.

FRANCE, accorde-lui ton suffrage
En parcourant ces grands portraits ;
Tu dois proteger un Ouvrage
Qui n'est beau que de tes attraits.

La Gloire est l'Astre qui m'éclaire ;
Et dans mon vol audacieux,
Conduit par ce Dieu tutélaire,
J'irois t'admirer dans les Cieux.

Que l'immensité du Parnasse
Brille par-tout de ta splendeur ;
Que le Dieu des Arts s'y surpasse
Pour éterniser ta grandeur.

Porté sur l'aîle du Génie,
Je vois de nouvelles clartés ;
Déja les Vers pleins d'harmonie
Roulent à flots précipités.

ODE.

Quand ta vengeance altière éclate
Contre tant d'Ennemis divers,
Sur toi mon Apollon se flate
De fixer l'œil de l'Univers.

La triomphante Renommée
T'annoncera de ses cent voix ;
Par moi sa trompette animée
Retentira de tes exploits.

Amour ardent de la Patrie,
Allume en moi ton feu vainqueur ;
C'est l'aiguillon de l'industrie,
C'est l'aliment d'un noble cœur.

FRANCE, si ta gloire s'achève
Par mon encens sur tes Autels,
Dans l'Olympe ton fier Eleve
Marche l'égal des Immortels.



PRÉFACE NÉCESSAIRE.

LE Merveilleux ne régne dans ce Poëme que pour donner plus de force & d'agrément à la Poësie : un Ouvrage qui traite du Parnasse doit sentir la fiction. Celui-ci roulera par-tout sur le ton de l'Epopée ; & s'il en prescrit quelques régles, ce n'est que relativement aux Campagnes. L'Auteur s'impose des loix à lui-même ; on le jugera par elles.

Au reste ce n'est ici qu'un Essai, précurseur, pour ainsi dire, d'un plus grand Ouvrage sur les Campagnes de LOUIS XV, *où sera représenté le spectacle de la guerre, tel qu'il a paru dans toute son étendue pendant le cours de ces Campagnes. L'Auteur par cette espéce de tentative veut éprouver ses forces, & s'orienter pour le goût du Public, qu'il regarde comme son Maître, & comme un Juge respectable à tout Ecrivain.*

D'autres moins respectueux, & plus téméraires sans doute, s'exposeront à grossir le nombre de ces fléaux littéraires qu'on voit inonder le monde d'un torrent d'Ecrits sans force, sans utilité, souvent même sans vertu. Pour lui, le succès du coup d'essai le décidera pour tenter un coup de Maître : il aime fort la gloire, mais il aime encore plus l'honneur, & rien ne deshonore tant qu'un Ouvrage de Poësie quand il n'est que médiocre ; un homme qui pense ne peut pas se permettre le mauvais.

Cet Essai ne part donc que d'un cœur Français, qui

plein d'amour & de zéle pour son Roi, voudroit en se rendant utile faire honneur à la Patrie. Il a vû ces Campagnes mémorables, & par la maniere dont il les traite, on peut dire que le Poëme devient une Ecole de gloire militaire & de vertu. La Poësie, dans les mains de l'honnête homme, est un flambeau qui éclaire sans égarer; dans les mains de l'insensé, c'est une torche ardente qui porte l'incendie & le ravage.

En un mot, le Parnasse n'est rempli que de la France! LOUIS XV en est le Héros, le Génie tutélaire en est l'ame, & la gloire de la Nation en est l'objet: on y célébre sa grandeur en tout genre; c'est pour elle que l'encens fume; étant la Divinité du Temple, elle doit le protéger. La critique ne peut tomber sur la matiere; le Public jugera de l'exécution.

Peut-être ce Poëme est-il d'un nouveau genre, qu'on pourroit appeller Epico-Didactique, parce qu'il instruit par l'Epopée. Régulier dans sa forme, il marche rapidement, & l'action ne consiste que dans la variété des spectacles qui se succedent les uns aux autres. Sa durée est courte; mais il a toutes les Unités, & le stile en est grave, figuré, périodique, tel qu'il doit être dans l'Epopée, avec de grandes & de nobles images dans le goût des Anciens, dont les chef-d'œuvres sont comme ceux de la Nature, vastes, abondans & variés. L'esprit fait de jolies choses, le génie en fait de grandes.

Pour bien lire cet Ouvrage, il faudroit se transporter en esprit au milieu du tumulte de la guerre, & de tous ces intérêts de Parti qui divisoient alors l'Europe. Le calme où tout repose aujourd'hui ne permet pas sans cela de bien prendre le ton du Poëme, parce qu'on ne pense plus comme on pensoit pendant les Campagnes. La guerre & la paix ont des yeux fort différens, c'est tout un autre point de vûe.

En général on ne peut trop louer le Gouvernement Fran-

fois ; mais sur-tout la sagesse du Ministere est admirable à imposer silence aux invectives & aux vaines déclamations contre les Ennemis mêmes de l'Etat. La France qui les brave dans la guerre les respecte dans la paix, & les estime toujours : la victoire ne fait que désarmer sa vengeance ; sur un Champ de bataille, la vie de ses plus fiers Rivaux lui devient chere sitôt que son bras les a vaincus ; la même main qui les frappe les soulage & les conserve.

Et d'ailleurs, quelle Nation fût jamais plus respectable que la Nation Anglaise ? Sans parler de puissance ni de valeur, n'est-elle pas recommandable par les Sciences & les Arts, par l'esprit & le génie ? Quel Peuple dans l'Europe mérite plus les égards de la France que la Hollande, par l'utilité de son Commerce, & par l'industrie de ses Habitans ? Il en est ainsi des autres Nations, qui toutes ont quelque droit particulier à l'estime de la France.

Mais la guerre pour l'ordinaire produit une certaine effervescence dans les esprits, qui souvent change les idées & les altère dans leur pureté, sur-tout quand la passion s'en mêle ; & la passion s'en mêle toujours : il n'appartient qu'à la paix de les remettre dans leur état naturel de consistance, & de ramener tout à l'empire de la raison. Dans un Poëme sur les Campagnes, il a fallu supposer cette même fermentation d'esprit, parce qu'elle y répand une chaleur nécessaire à la Poësie Epique.

L'Auteur proteste contre toute interprétation sinistre & dangereuse qu'on pourroit imaginer à ce sujet ; il ne veut offenser personne, & dans ce qu'il dit des Puissances Belligérantes, il croit n'être que l'écho de l'Univers. Après tout, c'est un Poëme qu'il donne, & non pas une Histoire ; mais l'altération même, s'il s'en trouve, ne porte sur rien d'essentiel.

Des Notes ne feroient qu'embarrasser & distraire en interrompant sans cesse le fil du discours, ce qui refroidit la chaleur de la lecture, sur-tout dans un Ouvrage de Poësie.

où tout doit paraître sans obscurité, sans énigme. Les Remarques sont assés inutiles pour la beauté d'un Poëme; c'est un malheur quand il en faut pour l'intelligence: le Lecteur éclairé n'a-t-il pas toujours de la Littérature, avec la connoissance de son Pays & de son siécle? Voilà la clef du Parnasse, on n'en donnera point d'autre.

La modestie du Ministre à qui le Poëme étoit dédié n'ayant pû se prêter à l'hommage des Muses, on a supprimé son nom qui devoit paraître par une Epître dédicatoire à la tête de l'Ouvrage: le rare & le vrai mérite est toujours modeste, il se refuse aux plus justes éloges. Le Public les verra peut-être avec plaisir; c'est à lui d'en faire l'application. Les voici.



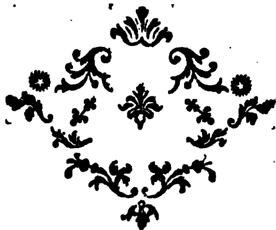
MONSEIGNEUR,

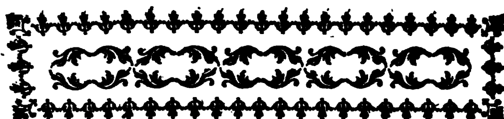
SUR ce naiſſant & foible Ouvrage
Daignés abaiſſer vos regards :
D'un Miniſtre éclairé qui protege les Arts,
Il eſt beau d'avoir le ſuffrage.
Oſerois-je prétendre à votre illuſtre appui ?
LOUIS eſt mon Héros ; je l'ai peint dans ſa gloire;
Tel qu'il parut, quand la Victoire
La Couronne à la main ſe repoſa ſur lui ;
Tel qu'on l'a vû, lorſque la guerre
Appellant la vengeance aux bords de Fontenoi,
Il alloit armé du tonnerre
Parler, combattre & vaincre en Roi.

Voilà le Héros que je chante :
Si dans un monument que je dois ériger
Sa grandeur a des traits dont l'éclat vous enchante;
C'eſt à vous de le protéger.
Aux pieds du Conquérant, ſur l'Autel de Bellone,
J'allume l'encens le plus doux :
Puiſſe un tel hommage par vous
S'élever juſques à ſon Throne !
A la Cour attaché par le brillant Emploi,
Qui du cœur de LOUIS vous fait Dépoſitaire ;
Vous pouvés dans ce Miniſtere
De plus près admirer mon Roi.
O jour trois fois heureux, où vous avés vû naître
Du ſein de la fécondité
Un Petit-fils à votre Maître,
L'eſpérance & l'appui de ſa poſtérité !

Des BOURBONS tel est l'horoscope :
Par eux dans les siécles divers
Naîtront des Maîtres à l'Europe,
Et des Vainqueurs à l'Univers.

Pendant que votre vigilance
Tient ses yeux ouverts sur la France
Pour en assurer le bonheur,
Qu'à l'ombre des lauriers, où reposent nos Armes,
Vos travaux glorieux, excités par l'honneur,
De la paix font goûter les charmes :
Moi, dans les guerriéres allarmes,
J'appellerai le Dieu des Vers ;
Sous votre appui, sous vos auspices,
Pour chanter un Héros, l'amour de l'Univers,
Tous les Dieux me seront propices.





LE PARNASSE

OU

ESSAIS SUR LES CAMPAGNES DU ROI.

CHANT PREMIER.

Arrivée du Roi au Parnasse.

JE chante le séjour de l'Immortalité,
Par les Talens, les Arts & les Dieux habité;
Temple heureux, que la Gloire ouvre sur le Parnasse
A l'essor du génie, aux exploits de l'audace;
Asile de la Paix, où l'éclat des lauriers
Couronne les Savans, les Sages, les Guerriers.
Toi, puissant Dieu des Vers, dont le soufle m'inspire,
Qui pour siége à ta gloire élevas cet Empire,
Permets-moi d'admirer l'ouvrage de tes mains,
Et jusques à ton Thrône ouvre-moi les chemins.
Les vertus de LOUIS, l'éclat de ses Conquêtes,
De toutes parts Bellone excitant les tempêtes,
Et l'Europe attendant un Pacificateur
Dans un Roi de l'Europe heureux Triomphateur;

Ce Conquérant enfin qui portoit la vengeance,
Dans sa course arrêté par sa seule clémence ;
Muses, pour vos pinceaux que de sublimes traits !
Quelle vaste matière à vos brillans portraits !
Dans ces champs, où mon Roi conduit par la victoire,
Alloit semer l'allarme & moissonner la gloire ;
J'irois cueillir les fleurs qui naissent sous vos pas,
Si ces fleurs dans mes mains ne se flétrissoient pas :
Pour peindre un Alexandre il faut être un Apelle.
Mais quoi ! la crainte encore enchaîneroit mon zèle ?
Franchissons la barrière, & du moins essayons
Sur un sujet si grand mes timides crayons.
FRANCE, viens me remplir de cet esprit sublime,
Qui souflant dans ton sein son ardeur magnanime,
De ton bras triomphant déploya la vertu ;
Que je parle aujourd'hui comme il a combattu.
LOUIS venoit de vaincre, & rassurant la Terre,
Laissoit devant Mastricht reposer son tonnerre :
Mais de la Meuse au loin le rivage effrayé,
Fumoit encor des coups qui l'avoient foudroyé.
Les Alliés tremblans, Cumberland à leur tête,
Sur ce fameux rivage observoient la tempête,
Et du haut de Lauffelt la France en son courroux,
Pour rallumer la foudre en suspendoit les coups.
Parcourant les travaux de la guerre homicide,
LOUIS les regardoit avec les yeux d'Alcide,
Et contemploit sans cesse à travers les hasards
L'empire de la paix que couronnent les Arts.
Triste de la devoir aux fureurs de Bellone,
Mais jaloux par son bras de lui dresser un Throne ;
Dans l'ombre de la nuit, dans la clarté du jour,
Il se représentoit son aimable retour ;
Et par des vœux ardens, enfans de l'espérance,
Préparoit dans son cœur ce triomphe à la France.

Le Génie invincible, à l'heure du sommeil,
Sur le char éclatant qui porte le Soleil,
Aborda le rivage, où le Héros se plonge
Entraîné par l'espoir dans l'abîme d'un songe.
Marchant aux Champs de Mars, le divin Protecteur
Gouvernoit les exploits du Roi triomphateur,
Et soutenant son vol sur l'aîle des tempêtes,
Venoit accélérer le cours de ses conquêtes,
Ecarter loin de lui l'approche des revers,
Vaincre encor pour la France & calmer l'Univers.
Mais conduisant LOUIS de victoire en victoire,
Il vouloit sur des bords consacrés à sa gloire
D'une image sublime enflamer son ardeur,
Et se montrer lui-même en toute sa grandeur :
Le Parnasse est un Temple où son pouvoir impose;
Et l'immortalité de la France y repose.

Dans un songe flatteur, LOUIS victorieux,
Portant sur l'avenir des regards curieux,
Avoit vû ses Rivaux d'une voix importune
Solliciter la Paix à force d'infortune :
De ces momens heureux les nocturnes vapeurs
Alloient multiplier des phantômes trompeurs,
Quand le Dieu fit entendre au Héros qu'il appelle
Les sons harmonieux de sa voix immortelle.

Le Parnasse t'invite en ces jours de repos
Parmi ses monumens, ses lauriers, ses Héros;
Et pendant que ta Fête à sa pompe fameuse
Occupant les Français sur l'Escaut, sur la Meuse;
Consacre par des jeux le nom du Conquérant,
Viens contempler encore un spectacle plus grand.
Les Dieux confirmeront le succès de tes Armes;
Ta Campagne, LOUIS, répandra les allarmes;
Et la Paix renaissante, après de longs malheurs,
Visitera la Terre en la saison des fleurs.

Hélas! ce beau Printemps de nous s'éloigne encore;
Et le jour de la Paix est un jour que j'ignore :
Par les temps révolus je le vois s'approcher ;
De l'ombre du secret le Ciel veut le cacher.
Tu sais que le Destin dans une nuit profonde
Se plaît à renfermer la fortune du monde :
Il couvre l'avenir de nuages épais ;
La guerre est un abîme où l'on cherche la paix :
Mais écartant ces soins dont le Ciel nous dispense,
Quand l'immortalité t'attend pour récompense,
Viens essayer ton vol dans le chemin des Cieux ;
Il faut t'accoutumer au commerce des Dieux :
A ce triomphe enfin promis par tant d'Oracles,
Tes pas n'arriveront qu'à travers les miracles.

LOUIS se déroboit aux douceurs du sommeil,
Et la voix immortelle enchantoit son réveil.
Esprit consolateur, répondit le Monarque,
Je dois te reconnaître à ta céleste marque ;
Toi qui devant mes pas élevant ton flambeau,
Fais marcher mon triomphe au chemin le plus beau :
Vainqueur à ta clarté qui par-tout m'accompagne,
Je repose sur toi du soin de ma Campagne :
Ta seule volonté détermine mon choix,
Et LOUIS ne sait point reculer à ta voix.
Est-il à mes regards une gloire plus belle
Que de servir la France & le Dieu qui m'appelle?

A ces mots le Monarque emporté par les airs,
Traverse les Climats plus prompt que les éclairs.
Le silence régnoit ; & de son aîle obscure
La nuit enveloppant le sein de la Nature,
Sur son char ténébreux accéléroit son tour ;
Les Heures qui veilloient à la porte du Jour,
Alloient dans l'Orient l'ouvrir à l'œil du Monde,
Et s'opposoient encore à sa marche féconde.

La clarté renaissoit ; déja l'Aurore en pleurs
Avec ses doigts de rose en coloroit les fleurs,
Et dans les champs semés de ses perles liquides,
Les ombres s'envoloient sur leurs voiles humides.
Le tranquille repos dans les bras du sommeil
Peignoit de la Santé le visage vermeil ;
La fatigue exhaloit une plainte étouffée :
D'une paisible main l'assoupissant Morphée
Versant l'heureux oubli des maux & des combats,
Renouvelloit la force & l'ame des Soldats.
La fraîcheur du matin, les larmes de l'aurore
Humectant le sommeil le redoubloient encore :
C'étoit le temps aride, où l'Eté dans son cours
Précipite les nuits pour enflamer les jours.
Le calme répandu sur toute la Nature,
Dans un si beau spectacle offroit la paix future :
De la tranquille nuit la paix a la douceur,
La guerre au cri perçant n'en a que la noirceur.
Lé Monarque frappé de l'image paisible
Appelloit l'avenir dans son ame invincible.
Quand pourrai-je à mon gré, terminant mes projets,
Pacifier ainsi l'Europe & mes Sujets !
Idole de mon cœur, Déesse que j'implore,
Paix immortelle, Paix, dois-tu tarder encore ?
A l'ombre des lauriers couronnant nos succès,
Viens de ton sceptre d'or gouverner les François.
Mais déja du Parnasse il franchit la barrière,
Laissant derriere lui les feux de sa carrière.
Autant que l'œil parcourt d'espace dans les airs,
Du haut d'une montagne en regardant les mers :
D'un seul pas & mordant le frein d'or qu'ils blanchissent,
Autant des Immortels les Coursiers en franchissent.
Le char impétueux le transporte au sommet,
Lui montrant à ses pieds la Terre qu'il soumet ;

De la divine voix qui l'enchante & l'éveille,
Les sons retentissoient encore à son oreille ;
Il croit que dans un songe, emporté par les Dieux,
Sur le char de la Gloire il arrive en ces lieux.
L'espérance enflamoit du plus heureux présage
La majesté des Rois qui siége en son visage ;
Et l'amour de la paix imprimé dans son cœur,
Y mêloit la clémence à l'éclat du Vainqueur.
Le Mont, d'un œil superbe en regardant la Terre,
Voit s'allumer sous lui les vapeurs du tonnerre ;
De rochers menaçans un rempart sourcilleux
En défend aux Humains les abords pétilleux.
Des immortelles Sœurs l'auguste Palais s'ouvre,
Le Temple de Mémoire aux regards se découvre ;
Sanctuaire adoré, dont l'immense grandeur
Présente la Vertu dans toute sa splendeur.
La Paix étend sur lui son ombre tutélaire,
Le soleil de la Gloire est l'astre qui l'éclaire.
C'est-là, disoit LOUIS, la demeure des Dieux ;
Tout enchante à la fois, & l'oreille & les yeux.
La lyre d'Apollon, la voix des doctes Fées,
De Bellone annonçant les fureurs étouffées,
Rappelloient sur la Terre avec les doux loisirs
La Paix, Reine des Arts, & Mere des Plaisirs.
Au plus haut du Parnasse, heureuse & triomphante,
La France contemploit les Héros qu'elle enfante :
Ce n'étoit point une ombre, un phantôme trompeur
Qu'embellit du sommeil l'ordinaire vapeur ;
L'épée est dans ses mains garant de sa puissance,
Et le sceptre des Rois prescrit l'obéissance.
De l'azur radieux qui luit au Firmament,
Elle s'enveloppoit comme d'un vêtement :
Le casque flamboyant dont se couvre sa tête,
Avoit de mille traits essuyé la tempête ;

Son front cicatrisé, mais noble & vertueux,
Inspiroit le courage à l'œil respectueux :
Le Globe de la Terre en lui servant de Throne,
Sous ses pieds fume encor des fureurs de Bellone :
Les beaux Arts relevoient l'éclat des ornemens,
Et formoient sur sa robe autant de diamans.

Mais parmi tant de feux pareils à ces étoiles,
Qui de l'obscurité percent les sombres voiles,
L'or du lys éclatoit d'une auguste splendeur,
Au loin de sa présence annonçant la grandeur.
Telle brilla Pallas à la Cour Etherée,
Quand des Arts florissans la Déesse entourée,
Parut avec la lance & l'égide à la main,
D'une tête immortelle enfantement divin :
Tout l'Olimpe adora l'instant de sa naissance,
Et son Auteur lui-même admira sa puissance.

Les éclairs de la France étonnerent LOUIS,
Ses regards paternels en furent éblouis :
Il marche ; le bonheur de la voir, de l'entendre,
Précipitoit ses pas dans un transport si tendre.
La France ressentit l'approche de son Roi,
Et suivant de l'amour l'impérieuse loi,
Sur le char de la Paix au-devant de lui vole,
D'un plus grand appareil laissant le soin frivole :
On doute en les voyant qui l'emporte aujourd'hui,
De tant d'amour pour elle, ou tant d'ardeur pour lui.

Monarque, à qui le Ciel doit un Régne prospère,
O mon illustre appui, mon vengeur & mon Père,
La France ici t'apporte un cœur reconnoissant,
Et dévoile à tes yeux son éclat renaissant.
Telle je régnerai sous tes brillans auspices,
Lorsque la paix aimable & des Dieux plus propices
M'auront en ta faveur rendu tant de clarté ;
La paix fera ta gloire & ma félicité.

Nos pas victorieux la cherchent par la guerre ;
Et pour la retrouver nous parcourons la terre :
Hélas ! c'est un trésor que réservent les Cieux :
Jusqu'à quand veulent-ils le cacher à nos yeux ?
Le Parnasse t'en offre une parfaite image ;
Mais poursuis ta carrière, & reçois mon hommage.
Elle dit : de son front l'immortelle beauté
Fit reluire un éclat de sa Divinité.
FRANCE, à tout l'Univers Puissance respectable,
Invincible toujours & toujours redoutable
Par l'amour qu'à tes Rois tu portes dans ton cœur,
Pour ta prospérité le Ciel me rend vainqueur :
Armé d'un sceptre heureux que ton nom seul décore,
J'ai combattu pour toi, je veux combattre encore.
Les plaines de Lauffelt, les champs de Fontenoi,
Raucoux que ta vengeance a foudroyé par moi,
Honorables témoins déposent à ta gloire,
Et vont orner ton Thrône au Temple de Mémoire.
De LOUIS sois toujours l'invincible soutien :
Quel triomphe pour moi si j'acheve le tien !
Après tant de Combats que le Ciel nous oppose,
A l'ombre de la paix il est temps qu'on repose.
Il dit : soudain Bellone apparut dans les airs
Par le bruit du tonnerre & le feu des éclairs.
Des tourbillons volans de flame & de fumée
Embraserent la Meuse & couvrirent l'Armée ;
Les vents précipités mugirent de fureur,
Et les poles du Monde en tremblerent d'horreur :
Mais aux Tyrans des airs qu'armoit la violence,
La Paix victorieuse impose un dur silence ;
Le tumulte échappé rentra dans sa prison,
Une clarté plus pure embellit l'horison :
Présage menaçant que la paix sur la terre
Doit descendre des Cieux par l'éclat de la guerre.

Ce phantôme de gloire avec l'enchantement
Dans l'ame du Héros laissa l'étonnement ;
Et d'un soufle céleste allumant l'espérance,
Répandit sur ces bords tout l'amour de la France :
Que ne peut cet amour dans de vastes projets,
Quand il remplit le cœur du Maître & des Sujets !
Rappellés du tombeau par le temps qui s'écoule ;
Les Arts laborieux se présentoient en foule ;
Ils revenoient encor, consolant les Mortels,
Mériter à la Paix un Thrône & des Autels.
La Paix au milieu d'eux qui contemploit leur nombre ;
Aux Talens rassemblés sous son aîle & son ombre,
Donnoit l'esprit de vie & le soufle des Dieux :
De ces fils de la Paix le germe est dans les Cieux.
Les Muses recevoient d'une main caressante
Des beaux Arts au berceau la troupe renaissante ;
Et leurs soins occupés à d'aimables leçons,
Formoient pour le bonheur ces tendres nourrissons :
Leur zèle s'enflamoit : le Dieu, fils de Latone,
Par des regards puissans lancés du haut du Throne ;
Dans son heureux Empire animoit les travaux,
Préparant à LOUIS des spectacles nouveaux.
Pégase s'élançoit après la Renommée,
Qui volant devant lui dans sa course enflamée ;
Alloit répandre au loin, par l'éclat de cent voix ;
La puissance des Dieux, la majesté des Rois.
L'Envie en frémissoit, & dans son antre exhale
L'écumante vapeur de sa bouche infernale ;
Le jour en a pâli, l'air en est infecté ;
Mais déja tout reprend le calme & la clarté.
Soudain le Protecteur que cette image touche ;
Fit retentir ces mots dans sa divine bouche.
LOUIS, sur le Parnasse où tu viens te montrer ;
Dans le secret des Dieux tu méritois d'entrer.

Le Coursier triomphant, qui d'une aîle legère
Porta Bellerophon, vainqueur de la chimère,
Du haut de la montagne élancé dans les Cieux,
Précipite sans frein son vol audacieux :
Dans un transport sublime il soutient le génie ;
Son oreille attentive observe l'harmonie.
Pour cueillir des moissons de gloire & de lauriers,
Il sert également les Savans, les Guerriers :
Sitôt qu'ils ont senti l'impérieuse extase,
Ils volent à la gloire emportés par Pégase ;
Et s'ouvrant des chemins du vulgaire ignorés,
Plus proches de l'Olimpe, ils sont plus admirés ;
D'un triomphe brillant l'éclat les environne ;
Pégase les fait vaincre, Apollon les couronne.

Mais un Monstre odieux, ardent persécuteur,
Leve sur leur triomphe un œil profanateur :
Au pied de ces rochers qui ceignent le Parnasse,
L'Envie au soufle impur siége, gronde, menace ;
Dans sa rage éternelle attaquant la vertu,
Et déchirant son corps par la faim combattu ;
Serpent contagieux, détestable Furie,
Qui réserve aux vivans sa lâche barbarie ;
Du limon du déluge infâme rejetton,
Et fléau que fit naître un soufle du Pithon.
C'est lui que terrassa le bras du grand Alcide,
Quand il appesantît sa massue homicide
Aux rivages fameux où Lerne en croupissant
Recéloit dans son sein ce dragon frémissant ;
Hidre de meurtre avide & de sang toujours teinte,
Dont sept têtes pouvoient multiplier l'atteinte.
Rien de beau, d'éclatant n'échappe à son orgueil ;
La Harpie empoisonne & mord jusqu'au cercueil ;
Par elle sont formés tous ces Mortels sinistres,
Du perfide mensonge audacieux Ministres,

Que l'aveugle fortune approche quelquefois
Et du Temple des Dieux & du Thrône des Rois.
Les Destins, en ouvrant ta carrière fameuse,
Ne t'ont pas garanti de sa dent venimeuse :
Dans les Cours de l'Europe, ardente à te braver,
Elle osa dès long-temps contre toi s'élever ;
Et d'un trop vain prétexte armant sa politique,
Montra dans le Vainqueur un Maître despotique ;
Peignit tes actions des plus noires couleurs,
Et jusqu'en ta clémence apperçut des malheurs.
L'illusion vola sur la terre embrasée,
Qui te combat encor par ce monstre abusée :
Mais du front de l'Europe un bandeau tombera ;
Et la vertu suprême enfin triomphera ;
Les yeux de l'Univers alors verront ta gloire
Briller d'un pur éclat au Temple de Mémoire.
Il dit : & du Monarque assurant les regards ;
Lui montre sous ses pieds l'Envie aux yeux hagards ;
A force de vertu mortellement plaintive,
Et fermant devant lui sa paupiere craintive :
Les Dieux, en prodiguant leurs miracles divers,
L'appelloient comme Hercule à venger l'Univers :
Hercule dans sa course en travaux si féconde,
Fut l'image des Dieux & le soutien du Monde.
Dans sa rapidité ce spectacle vainqueur,
Du Monarque sensible intéressoit le cœur :
Il voit que tout Mortel qui marche dans la vie,
Au chemin de la gloire est en butte à l'Envie ;
Qu'il faut, pour parvenir à l'immortalité,
Des travaux, du courage, & de la fermeté.



CHANT DEUXIÉME.

Poëtes Epiques anciens.

Au Temple cependant le Monarque s'avance,
Accompagné du Dieu qui protege la France.
L'Architecture vaste, avec plus de clarté,
Sous la voute profonde offroit l'immensité;
Et telle est de ces lieux l'admirable imposture,
Qu'on croit y voir par-tout les mains de la nature;
Par un heureux caprice, ouvrage du hasard,
Placer les ornemens sans le secours de l'art.
Ensemble confondus parmi tant de merveilles,
Les hauts faits des Condés, les beaux vers des Corneilles,
Monumens consacrés par l'immortel burin,
Respirent sur le marbre & vivent sur l'airain.
LOUIS y voit déja ses Campagnes tracées,
Par l'Envie & le Temps vainement effacées;
Sous les yeux d'Apollon l'Histoire les écrit,
La Vérité les dicte, & la Gloire y souscrit.
Que d'insignes travaux, ornemens de ce Temple,
Du Monarque étonné l'œil avide contemple!
Tous sembloient pour lui plaire ardens à se montrer.
Au sanctuaire auguste il osa pénétrer:
Là le chœur d'Apollon se leve en sa présence,
D'un Prince ami des Dieux honorant la puissance.
De l'Empire Français, ô l'invincible appui!
Dit le Dieu du Parnasse en s'avançant vers lui,
Ton Régne glorieux nous montre sur la terre
Les vertus de la paix, les talens de la guerre;

Mais si j'ouvre mon Temple au Roi triomphateur,
C'est pour y couronner le Pacificateur :
En Héros de la paix, ainsi que de Bellone,
Viens, & dès aujourd'hui place-toi sur mon Throne.
Sujets de mon Empire, éclatés sous mes lois,
Votre gloire est de plaire à l'oreille des Rois.
A ces mots enflamés il conduit le Monarque,
La Gloire environna la place qu'il lui marque.
LOUIS, dans les transports de son ravissement,
Par sa bouche héroïque embellit ce serment.
Délices des grands Rois, beaux Arts, troupe céleste,
Et vous qui m'écoutés, c'est vous Dieux que j'atteste.
Sur votre Empire heureux répandant mes bienfais,
La paix accomplira le serment que je fais ;
Vous regnerés encore, & je veux sur la terre
Mettre en vos mains le sceptre usurpé par la guerre ;
Ce fer qui doit servir à degager ma foi,
Ne reposera plus qu'il n'ait donné la loi.
Le Monarque jura par sa terrible épée,
Dans le sang d'Albion nouvellement trempée.
A sa royale ardeur le Parnasse applaudit ;
Dans un transport si beau la France l'entendit.
Aux yeux du Conquérant les Muses redoublerent ;
Frappés de son éclat leurs éleves tremblerent.
Calliope y formoit ses doctes nourrissons,
Et faisoit retentir d'immortelles chansons :
Autour d'elle rangés, les Combattans épiques
Consacroient la trompette aux exploits heroïques.
La lyre d'Apollon mêlée au bruit des cors,
A l'oreille apportoit d'harmonieux accords.
Ces Chantres, fiers enfans de la Gréce & de Rome,
Que d'un air fastueux l'Antiquité renomme,
Ceux qu'Albion fit naître & la France a produits,
Que l'Immortalité dans son Temple a conduits,

Ceux qu'inspire une Muse ou riante ou févère;
Ceux enfin qu'aujourd'hui dans l'Europe on révère;
Sous les yeux de LOUIS pompeusement épars,
Se disputoient l'honneur d'arrêter ses regards.
Ce prix les enflamoit : heureux qui peut prétendre
A la gloire de vaincre & de se faire entendre !
Sur des concerts si beaux les immortelles Sœurs
De leurs chants plus divins répandoient les douceurs.
Au milieu des Héros dont éclatoit l'audace,
Soutiens de l'Epopée & flambeaux du Parnasse,
Homere éleve au Ciel, comme un cedre orgueilleux;
La noble antiquité de son front sourcilleux;
Regardant à ses pieds des rejettons sans nombre,
Autour de lui naissans, & couverts de son ombre,
Humbles adorateurs qui semblent révérer
L'Arbre que l'Univers ne cesse d'admirer.
Virgile ainsi que lui, mais d'un ton moins sublime;
Fait entendre aux combats les accens qu'il anime;
Tous deux asservissant la cadence à leur choix,
Enchanterent LOUIS par l'éclat de leurs voix.
De ses ravissemens observateur fidèle,
Le Dieu qui l'accompagne, en cherchant un modèle,
Interrogeoit les morts, consultoit les vivans,
Et de l'œil parcouroit tant d'Oracles savans.
Mais soutenant par-tout son brillant caractère,
Il osa de cet art dévoiler le mistère,
Et d'une mer immense ouvrant la profondeur,
En traverser la rive, & tenter la grandeur.
Ses regards annonçoient le zèle qui l'enflame;
Ils s'allumoient du feu dont il brûloit dans l'ame.
Le Permesse attentif en voulut profiter;
Il suspendit ses flots, jaloux de l'écouter.
Les vents respectueux voloient sans violence;
Apollon fit regner un auguste silence;

Il écouta lui-même, & le Dieu Protecteur
Parla sur le Parnasse en Dieu Législateur,
Qui de la France étoit le céleste Génie;
Ces discours dans sa bouche avoient plus d'harmonie.
LOUIS, dit le Héros non sans émotion,
Eprouve des grands cœurs la noble ambition;
Il voit comme eux sa gloire en miracles fertile;
Achille eut un Homere, Enée eut un Virgile.
De leurs faits reproduits aux yeux de l'Univers,
Le corps ne vivroit plus sans l'ame des beaux Vers:
Quel sera d'un tel soin l'heureux Dépositaire?
La France ne peut-elle enfanter qu'un Voltaire?
Parais, Rival illustre, & vas dans Fontenoi
D'une *horreur* foudroyante environner ton Roi.
Que par-tout dans tes Vers la cadence frappée
De mots harmonieux remplisse l'Epopée;
Fais-y regner la Fable avec la Fiction;
Tout dépend du génie & de l'invention.
De la sévérité prens la mordante lime;
Mais cherche dans ton cœur le germe du Sublime;
Qu'un lâche désespoir n'enchaîne point tes pas;
Arborant sur l'Escaut l'étendart du trépas,
De ton *Roi* conquérant suis la course rapide;
Egale *ton* esprit à son ame intrépide;
Entre dans la carrière, & fort de mon appui
Marche; tu sortiras triomphant comme lui.
Prens la Raison pour guide, & que rien ne la choque:
Pour Action, choisis une brillante Epoque:
La Campagne où je parle, abondante en succès,
Doit mieux éterniser la gloire des Français;
Elle est à nos regards plus vive, plus pressante,
Et par la Paix prochaine est plus intéressante.
Fais marcher l'Action dans toute sa vigueur,
Du compas historique évite la langueur.

Pendant que dans tes vers ainsi Bellone roule,
Et que de tant d'exploits tu présentes la foule,
D'un nouveau Merveilleux fais jouer les ressors;
Fais briller, de l'Epique épuisant les trésors,
La force & la clarté, ses divines compagnes;
Qu'une Machine heureuse, amenant les Campagnes,
En orne l'Action dans sa rapidité,
Et montre le spectacle en toute sa beauté.
Là le Ciel gouvernant l'héroïque prudence,
Soumettra les succès à son indépendance;
Dans les événemens, pour l'honneur des Autels,
Les Dieux doivent paraître Arbitres des Mortels.
Que leur toute-puissance alors victorieuse,
Dans ses ressorts cachés toujours mistérieuse,
Entretenant commerce entr'eux & les Humains,
Forme comme une chaîne attachée à leurs mains,
Fais aimer la vertu, fais détester le vice,
Et que l'humanité marche avec la justice:
Travaille; un tel chef-d'œuvre orné de sages lois,
Est l'école du Monde & la leçon des Rois:
Mais plutôt que brillant cherche à te rendre utile,
En faits prodigieux ton sujet est fertile;
Qu'en les lisant LOUIS s'admire dans tes vers;
Il combat pour l'Europe, écris pour l'Univers.
A des traits si frappans l'attention redouble;
Dans son antre l'Envie en pâlit & se trouble.
L'Impuissance & l'Orgueil veilloient à ses côtés,
Lançant sur la Vertu des regards effrontés:
Ces Monstres frémissoient de la noble entreprise;
La France les redoute, & LOUIS les méprise.
Le divin Protecteur ranimant ses discours,
Avec plus de courage en poursuivit le cours.
N'abandonnons jamais dans le feu poëtique,
Des modèles de l'art l'ordre & la marche antique;

La raiſon nous appelle à chercher ſur leurs pas
Des prodiges nouveaux qui ne révoltent pas.
En forçant la nature à leur voix trop docile,
Des fleuves débordés oſoient combattre Achille,
Et des vaiſſeaux ardens au bord des flots amers,
En Nymphes transformés s'élançoient dans les mers!
D'un eſprit qui s'égare infructueux délire!
Ce n'eſt point à ces traits que le Goût les admire:
Ami du vraiſemblable il fuit l'abſurdité.
Qu'ils nous charment bien mieux, quand leur ſublimité
Donnant aux paſſions un corps, un cœur, une ame,
Tout reſpire en leurs vers, tout parle, tout s'enflame!
Les Mortels & les Dieux dans l'action pouſſés,
S'avancent aux combats, vainqueurs ou renverſés.
Qu'Homere de ſon ſoufle anime l'harmonie;
Virgile comme un frein conduira le génie.
Qu'à leur exemple encor, de ſa grandeur jaloux,
Le Souverain des Dieux rallume ſon courroux:
Que de ſon fier trident Neptune frappant l'onde,
Ebranle le Tartare & conſterne le Monde;
Voilà ce qui m'impoſe en leurs ſublimes vers;
La grande Fiction marqua ces coups divers.

Toi, qui devant ce Temple en Aſtre tutélaire,
Fais luire dans tes mains le flambeau qui l'éclaire;
Qui dans ton poſte heureux, Satellite éternel,
N'admets que le mérite en ce lieu ſolennel,
Et de ton bras d'airain repouſſant tout Profane,
Fais tonner contre lui ta voix qui le condane;
Deſcens, fiere Critique, ardent Rayon du Ciel!
Mais laiſſant aux Enfers l'amertume & le fiel,
Viens répandre ſur nous ta lumière divine,
Et mériter l'amour que mon cœur te deſtine.
L'erreur fuit devant toi; ta brillante clarté
Sur un char de triomphe offre la vérité;

En marchant sur les pas de la belle Nature,
De l'art trop séduisant tu combats l'imposture ;
Jusqu'en ce sanctuaire, à l'effort des Humains,
Par toi le Goût vainqueur applanit les chemins,
Et rallumant en nous la plus vive étincelle,
Tu couronnes les Arts d'une gloire immortelle.
Au Chantre de LOUIS réserve tes conseils,
Les regards de tes yeux sont dûs à ses pareils.
Toi puissant Dieu des Vers, dont l'ardeur nous enflame,
Prépare tes secours, la France les reclame ;
Répans sur l'Epopée un éclat tout nouveau ;
C'est de l'esprit humain l'ouvrage le plus beau.
Ainsi l'Astre propice au Vainqueur de l'Europe,
Eclairoit par ces mots les fils de Calliope :
Que d'Elèves Français, par la gloire éblouis,
Disposoient la trompette à célébrer LOUIS !
Le Roi triomphateur sembloit déja renaître
Dans les vers éclatans qui le feront connaître :
Il attend, il soupire, & son cœur agité
Palpitoit dans l'espoir de l'immortalité.
Le divin Protecteur souflant la flame épique,
Affermit aux combats la trompette héroïque ;
Son éloquence altière inspire un noble orgueil,
Sur une mer si vaste il est plus d'un écueil,
Dit-il en regardant la Jeunesse empressée,
Dont ce projet sublime occupoit la pensée :
Connoissons les vertus, connoissons les défauts ;
Souvent Pégase emporte & donne dans le faux.
Accoutumons au frein ce Coursier redoutable,
Et craignons les accès de sa fougue indomptable ;
Il part, vole, s'élance au séjour des éclairs ;
On ne peut lui tracer de route dans les airs :
Ce manége demande un long apprentissage ;
Il y faut une main legère autant que sage,

Au Pays de la Fable & de la Fiction,
Pégase aime à voler par son impulsion;
Ces Climats sont remplis d'agréables chimères:
La vérité souvent a des pointes amères;
Son visage trop nud dégrade ses portraits:
Mais le fard du mensonge en relève les traits.
Toutefois n'allons pas, au milieu des allarmes,
Par des faits inventés faire mentir les armes.
Vous qui bravant de Mars les feux étincelans,
Ouvrirés la Campagne à nos pas chancelans,
Muses, dans vos récits avoués de l'Histoire,
Attachant plus de pompe au char de la Victoire,
Vous pouriés, par l'éclat des plus beaux ornemens,
Changer les moindres faits en grands événemens:
Mais ces coups imposteurs que souvent l'art fait croire,
Iroient de vos pinceaux deshonorer la gloire.
Moi-même abandonnant l'aimable vérité,
Pour suivre les drapeaux de l'infidélité,
Coupable déserteur d'un culte légitime,
J'aurois trop à rougir d'un hommage où le crime
Par de folles vapeurs offusquant les Mortels,
Iroit d'un vain phantôme encenser les Autels:
Qu'on respecte les faits; que leurs tableaux fidelles,
Miroirs de vérités, ne soient remplis que d'elles.
Non que sous le pinceau, sévère dans ses traits,
Quand des événemens il trace les portraits,
Quelquefois à son tour la Fable ne se joue,
Par ces jeux innocens que l'Epopée avoue:
Lorsque la Vérité repose dans les vers,
La Fiction succède à ses travaux divers;
La Palette à la main figure les Oracles,
Peintre toujours fertile étale cent miracles,
D'un nouveau coloris anime les objets,
Mais à l'amusement borne tous ses projets.

Elle ne prétend point, d'une main délicate,
Ornant la vérité par quelque trait qui flate,
Eriger en triomphe un éclatant revers,
Et sans crainte abuser le crédule Univers :
Jusqu'aux événemens ses droits n'osent s'étendre ;
Quand l'Histoire a parlé, sa voix se fait entendre :
Le corps des faits se montre en sa réalité,
Et tel qu'il a paru, tel il est présenté.
Le théâtre en fut vaste, & l'image doit l'être ;
Les regards de LOUIS l'honoreront peut-être ;
De l'avenir du moins ces coups dignes des Dieux,
Sur l'éclat de la France attacheront les yeux.
France, qu'ils soient toujours présens à ta mémoire :
Quelle voix sauroit mieux t'enflamer pour la gloire,
Que ces coups dont la gloire a par-tout éclaté ?
Ils seront le flambeau de la Postérité.
Ainsi la Fiction marchant avec la Fable,
Doit paraître asservie aux loix du Vraisemblable,
Sans usurper le rang ni le sceptre affecté
Au règne de l'Histoire & de la Vérité.
Dans un Palais superbe ouvert par l'Epopée,
A répandre des fleurs seulement occupée,
Sa main doit embellir les fortunés momens,
Qu'une Muse abandonne au choix des ornemens.
L'Histoire observera ses heures de silence :
Alors la Fiction naîtra sans violence ;
Fille aimable de l'Art, séduisante Beauté,
Qui sait unir la grace avec la majesté,
Sur un char éclatant vole dans le Ciel même,
Interroge des Dieux la volonté suprême,
Assiste à leurs conseils, & d'un regard certain,
Va lire l'avenir au Livre du Destin,
Descend dans les Enfers, passe au sein de la Terre,
Appelle la tempête, allume le tonnerre,

Voit tout, éclaire tout, parcourt cent lieux divers,
Fait son théatre enfin de ce vaste Univers.
De sa splendeur brillante au gré de l'Epopée,
La Vérité jalouse elle-même est frappée :
C'est l'ame des beaux vers ; & le Poëte en vain,
S'il est abandonné de ce soufle divin,
S'éleve dans son vol sur l'aile du génie ;
Il retombe, & languit au sein de l'harmonie :
Un sommeil historique, à la terre attaché,
L'endort parmi les fleurs pompeusement couché.
Sans cet esprit de vie, & cette ame céleste,
Tu survis cependant à ta chute funeste,
Orgueilleuse Pharsale, où par des traits hardis,
L'art montre fierement des tableaux applaudis.
Ce Corps ne brille pas en formant un Ensemble ;
Les regards sont frappés des membres qu'il rassemble ;
L'esprit qui l'enfanta, vif & sententieux,
S'élance dans les airs d'un vol audacieux ;
Mais sans la Fiction l'indocile Pégase,
Après une ombre vaine emporte son extase.
Magnifique en détails, riche en descriptions,
Véhément & rapide en ses narrations,
Son art bruyant impose à l'oreille trompée,
Sans enflamer l'esprit du feu de l'Epopée.
Sur le char du Poëte il offre un Orateur ;
Toujours Historien, souvent Déclamateur,
Enflant d'un ton forcé la trompette héroïque,
Tumultueux orage & tempête emphatique ;
Répandant au hasard des Volcans de beaux vers ;
Mais sans demeure fixe, errant dans l'Univers,
Esclave infortuné des pas de la victoire,
Dans un Poëme enfin ne traçant qu'une Histoire.
Cependant à l'essor le plus ambitieux,
Pharsale ouvroit un champ superbe & spatieux :

Quels combats! quels Héros occupoient le théâtre!
Admirés aujourd'hui, Rome en fut idolâtre.
Là traînant après eux l'Univers à leur char,
Paroissoient sur la scène & Pompée & César:
L'Orient, l'Occident dans leur ligue fatale,
S'avançoient pour combattre aux plaines de Pharsale;
Et la Fortune armant Romains contre Romains,
Y donnoit au Vainqueur l'Empire des Humains:
Le sujet étoit grand, la matière étoit vaste.
N'offrant dès le début que l'enflure & le faste,
Lucain dégrada Rome, & conduit l'action
Sans respect d'Unités, sans goût, sans fiction,
Relève ses Héros par le Ciel qu'il insulte,
De la Religion semble abolir le culte,
Osant même affecter par des traits odieux
Le mépris de la Fable & la haine des Dieux:
Coupable égarement d'une ardente manie,
Qui vers le précipice emportoit son génie!
Tu ne lui montrois pas ce funeste chemin,
Prince de l'Epopée, & comme lui Romain,
Dont la Muse divine en ses savantes veilles,
Pour un Héros pieux prodigua les merveilles,
Peignit Rome naissante, & lut dans l'avenir
La gloire des Césars qui ne doit point finir.
Ton pinceau du Troyen traçant les aventures,
Nous en offre par-tout d'agréables peintures:
La noble Fiction soutenant ces travaux,
Fait naître sous ta main des prodiges nouveaux:
Et l'art développant les trésors du génie,
Fait marcher devant toi l'ordre avec l'harmonie.
La sagesse préside à tous tes mouvemens:
Tu ne te livrois point aux vains emportemens;
Toujours brillant sans fard, toujours plein sans enflure,
Tu peins le coloris de la belle Nature;

On reconnait par-tout son visage, ses traits;
Elle semble elle-même avoir fait ses portraits.
L'Univers applaudit à tes grandes images;
Règne sur le Parnasse, & reçois des hommages:
Je te verrois encor plus parfait & plus grand,
Si préparant à Rome un Peuple conquérant,
Tu peignois ton Héros par des traits moins austères;
Et donnois plus de force à tous les caractères.

Tel qu'un fleuve en son cours vaste & majestueux;
Sans rouler à grand bruit des flots impétueux,
Présente de ses eaux l'image triomphante,
Et n'en soulève point la fureur menaçante:
Tranquille dans sa marche, il répand ses trésors,
Et sans les inonder fertilise ses bords.
Ce n'est point un torrent dans sa vague furie,
Ni le Nil déchaîné sur la plaine fleurie;
C'est la Seine ou la Loire en leur paisible cours,
Dispensant avec soin leurs humides secours:
Un murmure profond l'annonce à la Campagne;
Le Voyageur s'arrête, admire, & l'accompagne.
Tel Virgile en ses vers marche avec majesté,
Soutenant de son art toute la dignité.

Mais plus grand, plus sublime, ô toi, divin Homère;
Sur les bords du Permesse, Astre que je révère,
Père de l'Epopée, Esprit né créateur,
Toi, qui d'un art si vaste heureux contemplateur,
Poëte inépuisable en brillans caractères,
Sûs en développer les pénibles mistères;
Toi seul peins des Héros ces nobles mouvemens
Qui les font reconnaître à leurs emportemens.
Dans tes narrations, par un fil admirable,
A l'Histoire mêlant l'ingénieuse Fable,
Tu sais l'art d'attacher, d'instruire, d'émouvoir;
Tu connois des beaux vers le magique pouvoir:

L'impétuosité d'un vent qui se déchaîne,
Dans ta course rapide avec toi nous entraîne;
Le tumulte des coups, le choc des passions,
Semblent frapper l'oreille en tes expressions.

Comme on voit une mer orageuse & profonde
Où règne la tempête, où le tonnerre gronde,
Sur ses bords escarpés se répandre à grand bruit,
Par des montagnes d'eau que le ravage suit:
Son flot retentissant du plus vaste murmure,
Tout prêt à submerger le sein de la nature,
Se soulève & se brise à son rivage altier,
Apportant en courroux l'écume & le gravier.
Ainsi le fameux Chantre, enfant de Méonie,
Roule vaste & profond au gré de son génie:
Il tombe quelquefois, se relève en vainqueur,
Et puise dans sa chute une noble vigueur;
Il surprend, on l'admire; une heureuse abondance
Entretient dans ses vers la force & la cadence.
Mais au bout de sa course Homere à son couchant,
Moins vif qu'à son midi, peut être plus touchant.
Au Temple d'Apollon sa place est la première;
C'est de là qu'il répand la plus vive lumière,
Animant de son soufle une postérité
De Poëtes éclos de sa fécondité:
Mais ouvrant la carrière à leur Troupe rivale,
Le second après lui laisse un vaste intervale,
Et nul des rejetsons dont il fut créateur,
N'a pû de son sublime atteindre la hauteur:
Ce grand Homme est encore à la Cour Parnassique
Le Père des beaux Vers, & le Roi de l'Epique;
Le Chantre Mantouan, qui nous charme aujourd'hui,
Brillant de sa splendeur, ne règne que sous lui.

Il dit, & regarda; sa bouche fut muëte
En abaissant les yeux sur le Peuple Poëte:

Le Dieu n'avouoit point ces bisarres accès
Que leur Muse a marqués de foiblesse ou d'excès.
Emportés la plupart d'une fougue imprudente,
Sans attendre du Ciel leur force dépendante,
Errent sur le Parnasse, infracteurs de ses lois:
Leurs vers contagieux flétrissent les exploits;
Ils ne connurent point l'art d'instruire & de plaire;
Et l'œil du Dieu vengeur les voit dans sa colère.
Là restent dans la nuit qui les environna,
Le Bélisaire froid, la triste Araucana,
Et la guerre Thébaine, & la guerre Punique,
Travaux infortunés qui n'ont que l'ombre Epique.
Le Vainqueur des Vainqueurs, par ses coups éclatans,
N'a pû vaincre la force & l'outrage des temps:
Du Français assiégé l'Amasone guerrière
A la merci des vers rampe dans la poussière;
Le Sauveur des Hébreux y fut enseveli,
Lui qui passa les mers s'est noyé dans l'oubli:
Charlemagne & Clovis éprouvent ce naufrage:
Vainement de leur siècle ils vantoient le suffrage;
D'une chute commune on les a vû tomber;
Le Saint Louis lui-même est prêt à succomber.
Muses, réserviés-vous à tant d'ignominie
Un vaste monument qu'enfanta le génie?
Mais le Temps a jugé ces ouvrages fameux:
Combien le Temps encore en jugera comme eux!
Puisse toujours la France, heureuse par l'épée,
Embellir ses lauriers flétris par l'Epopée!
Toi, Malthe, puisses-tu combattre le Croissant
Avec plus de succès que ton Chantre naissant!
Il osa comme moi, dans sa verve indiscrette,
D'un soufle téméraire emboucher la trompette;
Peut-être comme lui, dans mon épique ardeur,
J'embrasse une ombre vaine au lieu de la grandeur!
Dans le vague des airs vole plus d'un Icare;
Les Cieux n'ont point de route, & souvent on s'égare.

CHANT TROISIÉME.

Poëtes Epiques modernes.

LOUIS s'intéressoit aux traits majestueux
Que portoient sur leur front, sans être fastueux,
Les Héros fortunés, dont le Dieu de la France
Avoit mis les Talens dans la juste balance.
Mais son cœur s'attendrit sur la Postérité
Qui ne pouvoit atteindre à leur sublimité.
La Gréce à ses regards redevenoit altière ;
Et Rome d'un triomphe y trouvant la matière,
Croit asservir encor les autres Nations,
Insultant de son char à leurs soumissions.
LOUIS ressent l'injure, & sur la France même,
Voit retomber le poids de cet opprobre extrême.
Les Modernes rangés à l'entour de Milton,
Eclaterent soudain sur le sublime ton ;
Et faisant retentir des chants pleins d'harmonie,
Nobles Emulateurs, déployoient leur génie.
Le Monarque sensible en secondoit le cours ;
Mais le Dieu protecteur ranimant ses discours,
D'un hommage suprême honora Calliope,
Qui répand sa splendeur jusqu'au Nord de l'Europe ;
Et sa voix consacrant les Héros favoris,
Développe ainsi l'art qui brille en leurs Ecris.
Milton ressuscitant, loin des bords du Parnasse,
Du Chantre d'Ilion la poëtique audace,
Monta sur un théatre immense & périlleux.
Marchant à la faveur d'un nouveau Merveilleux,

Il arme l'Eternel, fait combattre les Anges,
Et trouve en son sujet des spectacles étranges.
L'Esprit qui triompha du premier des Humains,
Au sublime lui-même applanit les chemins ;
Ennemi redoutable, & respirant la gloire,
Quand il ose avec Dieu balancer la victoire.
L'immortelle Milice affronte les combats ;
Les Habitans du Ciel sont devenus Soldats :
L'Eternel a son Camp & son Artillerie.
A la tête des siens son Rival en furie,
Soudain se précipite à des coups éclatans ;
Le Chaos retentit du bruit des Combattans :
Arrachés par leurs mains les rochers, les montagnes,
Couvrent de leurs débris les célestes campagnes.
Avec moins de tumulte on vit contre les Dieux
Les fiers Titans combattre & renverser les Cieux.
Le fils de l'Eternel se lève, tout succombe,
Dans l'abîme profond son Adversaire tombe,
Et l'immortalité de l'Ange criminel,
Est l'Arrêt foudroyant d'un supplice éternel.
Par l'effroyable chute enseveli dans l'ombre,
Leur Chef audacieux s'éveille en ce lieu sombre,
Regarde, se relève, & reprend sa fierté,
Ouvre un libre passage à l'intrépidité,
Fend les flots écumans de l'infernale rive,
Dans des torrens de feu nage, s'élance, arrive,
Voit la Terre naissante, & le Ciel des vivans
Allumé par le jour, rafraîchi par les vens :
Admire l'homme heureux, sublime créature,
Objet de l'Univers, & Roi de la Nature :
Il conspire sa perte, accomplit son dessein,
En lui portant le crime & la mort dans le sein ;
Dans l'abîme avec lui le séducteur entraîne
Une Postérité qu'il immole à sa haine.

Par la main de Milton ces Acteurs présentés,
Font naître sous leurs pas de sublimes beautés :
Tout est grand, élevé, majestueux, terrible ;
Le Paradis enchante, & l'Enfer est horrible ;
L'homme est homme : Dieu parle avec sa dignité ;
Son Rival se soutient dans toute sa fierté.
Ainsi l'audace Epique, avec art vagabonde,
Dans sa marche pompeuse embrasse tout le Monde.
Quand la foudre s'allume au milieu des éclairs,
L'Aigle dans son essor planant au haut des airs,
Ministre impérieux qui porte le tonnerre,
Va contempler l'Olimpe, & fuit loin de la terre ;
Un vol audacieux, rapide, illimité,
L'élève & le soutient dans sa sublimité :
L'Oiseau s'ouvre en vainqueur des routes inconnues ;
Dédaigne sous ses pieds la région des nues ;
Et du Maître des Dieux annonçant la grandeur,
Soumet les Elémens à sa bouillante ardeur.
Tel Milton dans les airs promène son génie ;
Etendant sous ses pas sa carrière infinie,
Il franchit dans l'espace, où l'œil est sans chemin ;
Les barrières du Monde & de l'esprit humain.
Moins vif, mais plus égal, & plus profond qu'Homère,
D'un si grand Merveilleux le modèle & le père,
Le Chantre d'Albion partage mon encens ;
La Tamise & la Seine admirent ses accens.
La moderne Epopée à vaincre les prépare :
L'Antiquité du moins n'a rien qu'on leur compare ;
Et l'Empire où nâquit le superbe Caton,
Pour la sublimité doit l'hommage à Milton.
Le Tasse avec plus d'art prodigue à l'Italie
De mille faux brillans l'éclatante folie :
Mais quel autre sait mieux assortir les grands traits,
Nuancer les couleurs, contraster les portraits,

Peindre les Combattans avec plus d'énergie,
Et traiter de l'amour la savante magie ?
Imitateur d'Homere, & souvent son vainqueur,
Il donne à son Roman plus d'ordre & de vigueur :
Sa marche moins flottante & mieux développée,
Conduit d'un pas heureux le fil de l'Epopée.
Son Renaud joue Achille, & sous un autre nom
Le puissant Godefroy retrace Agamemnon ;
Sous les noms célébrés d'Argan & de Tancrede,
Ses Guerriers font renaître Hector & Diomede :
Il a de l'intérêt l'admirable pouvoir,
Et par les passions le grand art d'émouvoir.

Là, pour nous enchanter, d'illustres Héroïnes
Répandant sur leurs pas les plus vastes ruines,
Victimes de l'amour, ou jouets de la mort,
Ensanglantent la scène, & remplissent leur sort.
Le Tasse offre par-tout des traits pleins de génie,
Des combats pleins de feu, des vers pleins d'harmonie;
Parfait, s'il avoit pû, sage en ses ornemens,
Mêler moins de fumée à tant d'embrasemens.
Tel dans les champs ouverts s'avance un incendie,
Alors qu'enveloppant dans sa marche hardie
La moisson jaunissante, espoir du Laboureur,
Il entraîne avec lui le tumulte & l'horreur ;
Frappant d'un bruit profond la campagne allarmée;
Parmi la flame ardente il roule la fumée,
Et sa rapidité parcourant les sillons,
Exhale dans les airs de pâles tourbillons.

Dans des vers monstrueux que la raison condane;
Le Camoëns mêlant le sacré, le profane,
Fait couler l'élégance unie à la clarté ;
Harmonieux sans force & sans sublimité,
C'est un ruisseau qui roule une onde toujours pure ;
Qui sur un lit de fleurs tranquillement murmure.

D'un grand fleuve il n'a point le cours majestueux ;
Son stile toujours simple, & jamais fastueux,
Respire la douceur, estimable partage,
Dont l'Ibere emphatique ignore l'avantage,
Son talent de narrer les faits intéressans,
Sait répandre à propos des traits attendrissans :
C'est-là que vos malheurs, aussi grands que vos charmes,
Inés, aimable Inés, nous arrachent des larmes,
Et les coups douloureux qui vous percent le cœur,
Transmettent jusqu'à nous leur tragique rigueur.
Autre Ulisse, Vasco sur le sein de Neptune,
Conduit du Portugal la gloire & la fortune,
Et s'ouvrant sur les flots des passages divers,
Va porter sa puissance au bout de l'Univers,
Revole, & devant lui voit sur l'onde inconstante
La molle Volupté, comme une Isle flottante,
En Espagnol ardent s'abandonne à l'excès,
Et fait baisser les yeux au modeste Français.
Le Lusitain pourtant sur le Pinde figure,
Sans être confondu parmi la foule obscure.

Voltaire plus rapide, & plus brillant qu'eux tous ;
Par le feu des éclairs étincelle chés nous ;
C'est la foudre qui vole, embrase tout, & frappe :
Il étonne, il renverse, à ses coups rien n'échappe,
On admire en sa marche un pouvoir plus qu'humain,
Et l'esprit & le cœur s'y tiennent par la main :
Mais dans un cercle étroit renfermant l'Epopée,
Sa Muse est plus captive, & moins développée.
Son chef-d'œuvre n'a point l'auguste majesté
Que présente un beau Temple en son immensité ;
L'or & les diamans soutiennent l'Edifice,
Qui porte sur sa base avec trop d'artifice.
Les Bergers dans les champs vivent sous d'humbles toits,
Mais dans les grands Palais habitent les grands Rois ;

Et

Et ce Roi, dont l'efprit & le cœur font fi vaftes,
Ne fe verra-t-il pas refferré dans fes Faftes ?
Dans fon enceinte enfin, ce Temple eft-il un lieu
Où puiffe repofer la majefté du Dieu ?
Avec magnificence on loge fon Idole :
Rome, au Maître des Dieux ouvrit le Capitole,
Et dans un Temple encor plus grand, plus folemnel,
Aujourd'hui Rome fainte adore l'Eternel.

Voltaire, tu m'entens ; la févère balance
Doit pefer ma parole, & jufqu'à mon filence :
Ta Henriade, hélas ! m'eft chère, tu le fais ;
Comme Dieu protecteur je t'admire, & me tais.
Mais crains que de Henri la demeure fi belle,
Aux yeux des Nations n'offrant qu'une Chapelle,
Près des Temples fameux qu'ouvrit l'Antiquité,
Ne s'éclipfe peut-être avec tant de beauté.
Sois toujours cependant, telle eft mon efpérance,
Ainfi que ton Henri le Héros de la France ;
Ton goût brillant t'affure un fortuné fuccès,
Et ton fceptre aujourd'hui gouverne les Français.

C'eft le Règne de l'Art ; fon aimable impofture
Veut, à force de fleurs, étouffer la Nature ;
L'apparence fuccède à la réalité ;
Au lieu d'un beau vifage, un mafque eft préfenté.
Sous l'empire du fard la grande Poëfie,
Rivale du beau Sexe, avec lui s'affocie ;
Ses Ouvrages divins ont perdu la grandeur ;
Tout n'a qu'une furface, & point de profondeur.
On pare les Ecrits des beautés à la mode,
A l'ufage qui règne un Auteur s'accommode ;
Quel qu'il foit, de fon fiècle il faut prendre le goût,
Et ce goût-là s'érige en arbitre de tout :
Tyran capricieux, dont la folle manie,
Pour couronner l'efprit, déthrône le génie !

Mais par-tout répandus les vers harmonieux ;
Délices du Français les traits ingénieux,
Dans les descriptions une grace nouvelle,
La force, la clarté qui marchent avec elle,
Un stile toujours vif, toujours intéressant,
Tantôt affectueux, & tantôt plus pressant,
De superbes détails, des portraits véritables,
Des tableaux achevés, peut-être inimitables,
Font de la Henriade un chef-d'œuvre de l'art,
Où tout marche en sa place, où rien n'entre au hasard.
Ce monument enfin si beau, si poëtique,
Avec plus d'étendue & plus de Dramatique,
En se développant sous la main de l'Auteur,
Du plus sublime Epique atteindroit la hauteur :
De Lucain, pour penser, il a toute la force ;
Mais Voltaire est le feu, l'autre n'est que l'amorce.
Qu'il soit donc, j'y consens, le Lucain des Français ;
Que Milton d'un Homere ait enrichi l'Anglais ;
Que pour l'Italien le Tasse soit Virgile,
Tous trois l'ont mérité par la grandeur du stile :
D'autres ont vû la route, & n'y sont point entrés ;
Que dans leur sphère étroite ils restent concentrés.
Au chemin du sublime, où son ardeur s'allume,
L'impétueux Français en marchant se consume ;
Le poids de l'Epopée accable sa vertu,
Dans un projet si vaste il languit abattu.
Les Fastes consacrés à des prodiges rares,
Pour un Dédale heureux nous offrent vingt Icares ;
Et la France aujourd'hui que vont frapper ces mots,
Compte un Poëte Epique & cent mille Héros.
Oui, France, à ce discours qui te flatte & t'offense,
Je vois des Conquérans armés pour ta défense,
Accumuler sur eux tout l'éclat des Guerriers ;
La main de l'Epopée a flétri leurs lauriers ;

Et par de vains efforts l'impuissance ou l'emphase
Enerva Calliope, & fatigua Pégase :
Sans âme, sans vertu, tant d'Auteurs eflanqués,
Au rang de tes fléaux, seront toujours marqués.
Respectons cependant une sainte Couronne
Que la vertu consacre, & la gloire environne.
Des rivages du Nil, où Bellone éclata,
Le Père des Bourbons en France l'apporta ;
Monument précieux dont il ornoit sa tête :
Aux confins de l'Asie il en fit la conquête.
Pourquoi ce fol amas de vaines Fictions,
Ce gigantesque excès dans les descriptions,
D'une verve effrénée injurieux délire,
Et qui de la raison ne connoît plus l'empire,
Mêlant à chaque pas le clinquant avec l'or,
Dans l'avilissement plongent-ils ce trésor ?
Son goût le deshonore, & l'art le défigure ;
Mais le génie éclate en cette nuit obscure.
Puisse donc quelque main généreuse pour lui,
Prêtant à sa ruine un salutaire appui,
Séparer le faux or d'avec l'or véritable,
L'épurer, le refondre au creuset redoutable
D'un jugement solide, & d'un goût délicat !
Alors on le verroit renaître avec éclat,
Du Français dédaigneux enlever les suffrages,
Et mériter un nom parmi les grands Ouvrages ;
Il pourroit, éclipsant de superbes Rivaux,
De son Réparateur illustrer les travaux :
Cet Astre brilleroit au Temple de Mémoire,
Et sur la Nation rejailliroit sa gloire.
Imitateur du Tasse, il en a la grandeur ;
Mais il a plus de force & de guerrière ardeur ;
Dans sa fécondité plus de nerf poëtique,
Son génie en un mot nâquit plus Homérique

Et ce Roi qu'il chanta, dont tu portes le nom,
LOUIS fut un grand Prince, auteur du sang Bourbon;
De la Muse Françaiſe il étendroit la ſphère;
Nous avons un Lucain, nous aurions un Homère.
Ah! France, Empire heureux que je porte en mon cœur,
Je voudrois couronner ton front par-tout vainqueur:
Mais d'un laurier ſi beau tu n'as encor que l'ombre;
Dédommage du moins ta gloire par le nombre;
Nul Peuple de la terre en ſa fécondité
N'oſe avec toi prétendre à la rivalité.
A ces mots du Parnaſſe il ſuſpendit l'attente;
La Voute retentit de ſa voix éclatante.
Par l'aſſemblage heureux des plus brillans eſprits,
La France y triomphoit ſans balancer le prix;
Auprès de l'Enéide, auprès de l'Iliade,
Pour la pompe des vers plaçant ſa Henriade.
Mais les regards cherchoient ſans en être éblouis
Un Homere à la France, un Voltaire à LOUIS.
Diſſimulant alors la fatale diſgrace,
Qui des fiers Nourriſſons avoit glacé l'audace,
Le Protecteur divin regarda ces Rivaux,
Dont le ſceau du génie a marqué les travaux;
En de ſi doux momens ſa louange échappée
Couronna de ces fleurs la Françaiſe Epopée.
Le Paradis Terreſtre, immortel rejeton,
Par mille traits charmans a rajeuni Milton:
C'eſt lui, je reconnais ſon ſublime génie;
Il en a plus de grace, & non moins d'harmonie;
Beau ruiſſeau d'un beau fleuve, où lui-même imité,
Semble avoir de ſon cours adouci la fierté;
Chef-d'œuvre d'une Muſe aimable, & plus heureuſe
Que ce Mortel célèbre, à la voix dangereuſe,
Qui détracteur d'Homere en tout ce qu'il écrit,
Oſe en le traduiſant lui donner de l'eſprit,

Enerve sa vigueur, fait un Nain d'un Hercule,
L'habille à la Française, & le rend ridicule.
Faut-il qu'en ses accès la Partialité
Dégrade insolemment la belle Antiquité,
Et de l'Epique même avilissant le Père,
Foule d'un pied profane un Temple qu'on révère?
La serpette à la main dans un riche verger,
Voit-on le Laboureur tailler en oranger
Ce chêne sourcilleux, qui d'un terrain fertile
Le nourrisson superbe, & l'ornement utile,
Des temps injurieux colosse respecté,
Etend de ses rameaux l'antique majesté,
Et dominant au loin par son épais feuillage,
Aux regards des passans étale un vaste ombrage?
Le Berger, la Bergère y trouvent d'heureux jours;
Et dans leurs entretiens font croître leurs amours.
O toi, l'illustre fils d'un père plus illustre,
Qui sur ton nom fameux répandit tant de lustre;
Qui dans l'art d'enchanter & l'esprit & le cœur,
Fut rival de Corneille & peut-être vainqueur;
Racine, tu chantas la Grace triomphante:
Sur un char entouré des vertus qu'elle enfante;
Tu fuis l'éclat du monde & sa contagion.
Marchant à la clarté de la Religion,
Ton art respectueux orne sa tête altière;
Ainsi qu'elle sublime, égal à sa matière,
Avec des traits de flame il nous peint sa grandeur;
Des Mistères divins sonde la profondeur,
Montre dans l'Univers leur pompe révérée,
Et la Fille du Ciel en tout temps adorée.
Aux champs de la Nature, où tu cueilles des fleurs;
Tu sais lui moissonner les plus belles couleurs:
Ton Ouvrage savant, majestueux, austère,
Du génie & du goût porte le caractère;

Les vers harmonieux, nobles enfans de l'art;
Répandus avec grace y brillent mieux sans fard;
Leur force retentit à l'oreille frappée;
Mais hélas! ils n'ont point l'ame de l'Epopée,
Et de son soufle heureux l'aimable Fiction
N'y donne point la vie à la narration.
Vainement on étale une riche peinture;
Tout Poëme languit sans cette nourriture.
Où sont-ils ces Héros, dramatiques Acteurs,
Qui de leurs passions frappant les Spectateurs,
Transmettent jusqu'à nous par des discours de flame
Les nobles mouvemens qui s'allument dans l'ame?
De la Religion l'immortelle splendeur,
Et l'homme en sa foiblesse, & l'homme en sa grandeur;
Les vices, les vertus, les augustes Mistères,
Dieu, les Anges, les Saints, voilà tes caractères:
Etres surnaturels, qui bornés par la Foi,
Captivent ton génie, & t'opposent la Loi!
  Quoi! ne pouvois-tu pas, dans un champ si fertile,
Pour donner à ta marche un mouvement utile,
De l'Ecriture même imitant la grandeur,
Leur prêter la parole & l'héroïque ardeur?
Ces Acteurs sur la Scène attirant notre hommage,
De la Religion n'offriroient que l'image:
Dans les Livres sacrés vois-les par-tout agir,
Ta Muse en les offrant n'auroit point à rougir;
Moyse qui les peint fut un Peintre sublime.
Regarde dans Milton, qu'un feu céleste anime,
S'avancer en vainqueur le Fils de l'Eternel,
Quand il sort de sa gloire & du sein paternel:
Son Char impatient vole; tout prend une ame;
Milton remplissoit tout de sa divine flame.
Racine, dans tes vers que de sublimité,
Si l'Olimpe eût lui-même ainsi représenté,

Si la Religion descendant sur la terre
Eût apporté du Ciel la Grace ou le tonnerre,
Ranimant à sa voix tant de fiers Combattans,
Héros qui marcheroient sous ses drapeaux flottans!
Par la main des Vertus, sur les pas de la Fable,
Fénelon répandit une élégance aimable :
Mais l'ame des beaux vers manque à ce Corps brillant,
De traits ingénieux par-tout étincelant.
La Prose y fait entendre une cadence extrême ;
L'Ouvrage est poëtique, & n'est point un Poëme :
Peut-être même en vers ce chef-d'œuvre imité
Changeroit de mérite, & perdroit sa beauté.
L'Auteur y retraçant, dans ses doctes peintures,
D'un élève des Dieux les rares aventures,
Présente à la Jeunesse un fidèle miroir,
Fait naître l'Héroïsme en son heureux terroir ;
Avec soin développe un si précieux germe,
Et d'un pas fortuné le conduit à son terme.
Les belles passions l'éprouvent tour à tour ;
Ici c'est la victoire, & là c'étoit l'amour.
Au milieu des plaisirs le Héros fait naufrage ;
Une Isle enchanteresse amollit son courage :
Par les yeux d'Eucharis, les traits d'un Dieu vainqueur
Portent la vive flame, & dévorent son cœur.
Mais le sage Mentor, de fléchir incapable,
Au vaste sein des mers éteint ce feu coupable ;
Le bras d'un Dieu vengeur devroit précipiter
Quiconque dans le crime ose ainsi s'arrêter.
Secondé de Pallas, le fils de Pénélope,
Dans la vertu plus ferme en Héros s'envelope ;
Et de gloire cueillant les plus amples moissons ;
Prépare aux fils des Rois d'agréables leçons.
Il semble, par l'éclat d'un mélange si rare,
Renfermer en lui seul la fortune bisare ;

Des deux fils de Léda, célèbres Demi-Dieux,
Tantôt dans le Tenare, & tantôt dans les Cieux:
Pour apprendre à régner sur de vastes Provinces,
Ce Roman lumineux est l'école des Princes;
Il peut, fertile champ de toutes les vertus,
Pour le bonheur du monde enfanter des Titus.
D'un stile harmonieux l'Action soutenue,
Communique à la Prose une force inconnue,
Et la main d'Apollon couronne avec éclat,
De lauriers immortels le fortuné Prélat.

Et toi, qui par un choix burlesquement épique,
Rabaissant la trompette à l'Héroï-Comique,
Nouveau Bellerophon, la vengeance à la main,
Volas sur ton Pégase aux combats d'un Lutrin;
Par les traits soutenus d'une rare élégance,
Tu peins de tes Héros la sainte extravagance;
Mais tu ne prétens point au prix si glorieux,
Dont l'Epopée honore un travail sérieux:
Dans un caprice ardent de ta Muse badine,
Tu voulus essayer sa puissance divine,
Faisant au ridicule un satirique affront;
Mais l'épique laurier ne ceindra point ton front.
Dans l'art de Juvenal, savant Maître d'escrime,
De tout le sel d'Horace assaisonnant la Rime,
A la Cour d'Apollon sois par lui décoré.
Fameux Législateur du Parnasse éclairé,
Admirable par-tout dans ton Art Poëtique,
Fais briller en tes mains le sceptre Didactique;
L'éclat victorieux qui couronne tes vers,
Fixe à jamais sur toi les yeux de l'Univers.
Heureux sous sa puissance, & fier de son estime;
Tu brûlas pour ton Maître un encens légitime:
Le Chantre de LOUIS peut apprendre de toi
L'art de charmer l'Europe & de plaire à son Roi:

Porte

Porte devant ses pas un flambeau salutaire,
Et que par toi sublime il nous rende Voltaire !
Il chantera la France en sa Prospérité ;
Voltaire ne la peint que dans l'Adversité.
Il dit : & répandant la poëtique audace,
D'une *flame* divine échauffa le Parnasse ;
Les Athlètes Français ressentirent ses feux ;
Ce signal les appelle aux Parnassiques Jeux.
Tels sous le Mont Olimpe en ouvrant la barrière,
Les Coursiers s'élançoient au bout de la carrière,
Sitôt que la trompette annonçoit le signal :
Précipités *ensemble*, & d'un courage égal,
Mordant le frein poudreux dans leur bouche écumante,
Ils soufloient les Combats sur la plaine fumante ;
Les *Chars* impétueux dans leur rapide effort,
De *la* roue enflamoient le mobile ressort ;
Et mêlant leur tumulte à la clameur publique,
Elevoient dans les airs la poussière Olimpique :
Heureux, qui sur l'arène honorant son grand cœur,
Pouvoit tourner la Borne & revenir vainqueur !



CHANT QUATRIÈME.

Poëtes Dramatiques : Arc de Triomphe.

LA Trompette héroïque au silence contrainte,
Cessa de retentir dans sa superbe Enceinte.
Melpomène plus loin se nourrissant de pleurs,
Non sans art lamentoit de Tragiques douleurs ;
Et par un beau Contraste auprès d'elle Thalie
Jouoit le Ridicule, & peignoit la Folie.
Euripide & Sophocle armés d'un sceptre d'or,
Ouvroient de leurs Ecrits le précieux trésor :
La Gréce en triomphoit, & chaussant le Cothurne,
Insultoit sur la Scène à Rome taciturne.
Mais la France opposant la plus noble fierté,
De Corneille & Racine étaloit la beauté,
D'Athène même osoit confondre l'arrogance,
Et montroit plus de goût, de force & d'élégance.
L'audacieux Corneille, en esprit créateur,
Sans les yeux d'un Rival ni d'un Admirateur,
Regardoit de ces Grecs éclater le génie ;
Ses vers retentissoient d'une mâle harmonie :
Il dominoit sur eux dans sa féconde ardeur ;
Trop grand pour méconnaître en lui plus de grandeur.
Au-dessus de sa tête une divine flame
S'élevoit en Colonne, & partoit de son ame :
Il régnoit sur la Scène, en montrant aux Humains
Un génie aussi grand que le cœur des Romains.
Racine, par les traits d'une heureuse peinture,
Avec moins de sublime exprimoit la Nature,

Dans ses replis cachés développoit l'amour,
Semoit par-tout la grace, & répandoit le jour;
Des sombres Passions éclairoit le Dédale,
Soufloit la flame impure à Phèdre si fatale;
Et de l'Impiété confondant tous les pas,
Couronnoit un Chef-d'œuvre en couronnant Joas.
Dans son essor Tragique, égal & toujours sage,
De l'esprit & du cœur il parloit le langage;
L'Eloquence en ses vers sans enflure, sans fard,
Marchoit à la faveur du génie & de l'art.

Voilà, disoit le Dieu, les Fils de Melpomène:
Corneille est au Parnasse un brillant Phénomène,
Qui *voit marcher* Racine heureux sous son appui.
Tel LOUIS aux Combats voit Maurice sous lui,
D'un bras victorieux soutenir la Campagne,
Et redoubler par-tout l'effroi qui l'accompagne.

A ces mots qu'enflamoit un tel Admirateur,
D'un légitime encens sage dispensateur;
L'Antiquité s'allarme, & la Gréce indocile
Pour combattre, eût armé le courage d'Eschile.
Mais par-tout invincible à la Cour d'Apollon,
La France prononça le nom de Crébillon;
Magnanime Héros, dont la Muse énergique
Accoutuma la Scène à plus d'horreur Tragique,
D'une voix de tempête au Théatre tonna,
Et peignit en Romain l'affreux Catilina.
A ce terrible nom la Gréce qui recule,
Crut voir contre un Pigmée avancer un Hercule;
Le Monarque en sourit, & témoin du combat,
A l'affront de la Gréce ajoutoit plus d'éclat.
L'orgueil l'eût fait parler, la crainte la fit taire:
Elle n'attendit pas qu'on lui nommât Voltaire;
Voltaire, dont l'esprit sublime, illimité,
Embrasse des Talens l'Universalité,

Qui chauffe le Cothurne, embouche la Trompette,
Coloriste brillant, & par-tout grand Poëte.
D'un Maître si fameux Disciple renommé,
Marmontel caressant la main qui l'a formé,
Croyoit par Cléopatre, aux yeux de Melpomène,
Justifier Denis, ou vaincre Aristomène;
La Critique sévère observant ses portraits:
De Corneille, dit-elle, affecte moins les traits;
Marc-Antoine avili n'est plus digne de Rome:
Tu veux par tes Héros nous éblouir; sois homme:
Au Théatre je viens m'attendrir, & pleurer;
Pour qu'on t'admire plus, fais-toi moins admirer.
Le Fils de Melpomène en reprenant la Lime,
Faisoit choix d'un sujet plus heureux, plus sublime;
S'initioit dans l'art de commander aux pleurs;
Peintre de la Nature exprimoit les douleurs,
Et par les Passions vives, tendres, austères,
Par-tout au coin du vrai frappoit les Caractères;
Son sublime imitoit la main qui crayonna
Le cœur altier d'Horace, & l'ame de Cinna;
Le Parnasse attendoit de sa verve enhardie,
Par la Cabale même une Scène applaudie.
Piron sous ses lauriers cachoit Montezuma,
Et présentoit Gustave où son feu s'alluma:
Des traits victorieux partoient de son génie,
Son esprit pétilloit dans la Métromanie.
Le Vainqueur de Bisance au Théatre exalté,
Remplissoit l'Orient de son nom redouté;
Et trop jaloux d'éteindre un feu qui le dévore,
Se plongeoit dans le sang d'Irène qu'il adore:
Sa parricide main, plus digne des Tyrans,
Achetoit à ce prix l'honneur des Conquérans.
Ivre de ses Héros, dont le nom sembloit craître
La Grèce avec orgueil les voyoit reparaître;

Rome y reconnaissoit encore Marius,
En l'admirant encore immoloit Manlius :
De la vertu Romaine en tout temps idolâtre,
La France en décora la pompe du Théâtre.
Campistron sur la Scène étaloit des beautés ;
La Grange y répandoit de nouvelles clartés :
Dans l'uniformité leur Muse qui sommeille,
Par de sublimes traits quelquefois se réveille.
Sans l'appui du génie & l'ame des beaux vers,
Inés intéressoit & charmoit l'Univers.
Le fier Auteur d'Essex, en quittant la barrière,
Pour atteindre Corneille au bout de la carrière,
Elancé comme lui de l'œil la parcouroit ;
Mais un vaste intervale hélas ! les séparoit.
De tant de Combattans l'ardeur auxiliaire
Forme un Corps de Réserve autour du Sanctuaire ;
Tous portant un courage à la Gréce fatal,
Impatiens de vaincre attendoient le signal.
Réservés vos secours, dit enfin Melpomène,
Le grand Corneille seul descendra sur l'Arène :
Pour fixer la victoire il nous suffit de lui ;
Racine cependant peut marcher à l'appui.
Avec de tels Héros on doit vaincre sans doute ;
La Gréce n'en a point que la France redoute.
Au secours du Cothurne, envain dans son courroux
La Gréce eût fait marcher le Brodequin jaloux ;
Le seul nom de Moliere augmentant les allarmes,
De ses tremblantes mains eût fait tomber les armes.
Moliere est le Rempart que la France opposoit,
Et contre tous les Grecs ce Rempart suffisoit.
Il parut en Héros, qui dans lui seul rassemble
D'un art prodigieux tous les Héros ensemble,
Qui de Monstres nouveaux, ridicules Travers,
Autre Hercule a purgé la France & l'Univers.

Exerçant sur les mœurs une utile censure,
Il répand de l'esprit la plus juste mesure,
Et l'art de corriger qu'il traite en cent façons,
D'un Comique admirable anime ses leçons.
Regnard, sous les drapeaux d'un Maître qu'il honore,
Appui de la Victoire, eût pû combattre encore;
Et Destouches poussant son char impérieux,
Armoit le Philosophe avec le Glorieux:
Son stile plein de grace & de délicatesse,
De son siècle exprimoit l'heureuse politesse.
D'autres du haut Comique ingénieux Auteurs,
Marchoient accompagnés de leurs Imitateurs;
Héros, qui relevant l'Action Dramatique,
Lui donnoient plus de force & plus de Pathétique,
Et prêtant la noblesse à leurs expressions,
Faisoient parmi les pleurs parler les Passions.
Thalie alors touchante, ainsi que Melpomène,
Par un plaisir de plus intéressoit la Scène,
Et la France attentive à ce noble Tableau,
S'applaudissoit enfin d'un spectacle nouveau.
Ce gros de Combattans, modernes Alexandres,
Dont la gloire au Théatre éclipsoit les Menandres,
Pour armes apportoit la force & la clarté,
Défiant aux combats toute l'Antiquité.
Sous ses Déhors-Trompeurs Boissi cachoit un Maître,
Qu'à des traits pétillans l'art faisoit reconnaître;
Et l'aimable Gresset préparoit en marchant,
D'un pinceau délicat le coloris touchant.
Les yeux non sans plaisir voyoient l'Auteur des Graces,
Son Oracle à la main s'avancer sur leurs traces;
Autour de lui voloient de jeunes Partisans,
Héros de la Féerie, & des Riens amusans:
Tous les yeux s'attachoient sur leur Papillonnage;
On se repaît souvent d'un leger badinage,

Tant d'autres que la France a ſans peine entendus,
Dans la foule avec eux y marchoient confondus :
Inutiles renforts qu'accompagnoit l'audace !
Moliere en ſe montrant aux regards du Parnaſſe,
Contenoit devant lui les Grecs & les Romains ;
Le *ſceptre* de Thalie a paſſé dans ſes mains.

La Gréce dans ſon Camp réduite à la Chimère,
Courut s'en conſoler auprès de ſon Homère,
Où ce Héros tranquille à l'ombre des lauriers,
Fait retentir ſa voix en faveur des Guerriers.
Armant l'antique Plaute avec le froid Térence,
Rome auroit ſuccombé ſous le bras de la France !
Prévenant ſa défaite, & manquant de Héros,
Rome ſe retrancha dans le ſein du repos.
Pour les Gladiateurs ſon amour ſdolâtre
Lui fit par impuiſſance oublier le Théâtre :
Déclamateur outré, Séneque l'avilit ;
L'art lui-même altéra les lauriers qu'il cueillit :
Sur le Théatre enfin Rome n'étoit plus Rome.
Pour louer ſa valeur il ſuffit qu'on la nomme ;
Tous les lauriers de Mars ombragerent ſon front !
Aujourd'hui ſa prudence évitoit un affront.

Les Français deſcendus dans le Champ dramatique,
Sortoient victorieux du Combat poëtique ;
Et LOUIS, dont la France intéreſſoit le cœur,
Du feu de ſes regards ſoutenoit le Vainqueur :
La gloire l'enflamoit ; d'un œil de complaiſance
Sur le champ de bataille il regarda la France ;
Et remarquant alors ce Corneille guerrier,
Qui combat à la tête & marche le premier,
Croit voir le fier Maurice au chemin de la gloire,
Quand autour de Lauffeld il cherchoit la victoire,
Parmi le fer rapide & les feux dévorans :
L'image des Combats flatte les Conquérans.

Le Parnasse attentif aux plaisirs du Monarque,
Embellissoit encor les Objets qu'il remarque ;
Et le Dieu Tutélaire en flattant ses désirs,
Par ces mots triomphans couronna les plaisirs.

LOUIS, tes yeux ont vû l'empire Littéraire
Que vouloit usurper la Gréce téméraire :
Mais dans ce Champ fameux déployant sa grandeur,
La France a signalé sa magnanime ardeur ;
Heureuse, elle a vaincu sous les yeux de son Maître,
Et ce nouveau Triomphe est aussi grand peut-être
Que de vaincre avec lui dans ces plaines de sang,
Où se précipita le brave Cumberland.
Toutefois Albion qui nous ceda la gloire,
Alors qu'à Fontenoi tu forçois la victoire,
Ici nous opposant un mur de beaux Esprits,
Oseroit des Combats nous disputer le prix.
Du génie admirant l'imparfaite merveille,
Albion dans Skespir croit avoir un Corneille ;
Mais a-t-elle un Racine ? A-t-elle un Crébillon ?
Donna-t-elle un Voltaire à la Cour d'Apollon ?
Rome par ses Guerriers, Souveraine du Monde,
Pourroit vanter sa gloire en Conquêtes féconde ;
Mais ta présence auguste impose à sa fierté :
Rome croit voir en toi sa haute majesté.
Les Scipions enfin, les Condés, les Turenes,
Sentoient le même feu bouillonner dans leurs veines ;
Tous étoient Demi-Dieux : les Bourbons, les Césars
Marchent d'un pas égal dans les champs des hasards ;
Et s'il falloit encore emporter la balance,
Maurice & Lovendal seconderoient la France.
La Gréce aux champs de Mars reclame en vain ses droits ;
Le soufle du mensonge enfla tous ses exploits.

Ces mots portoient la flame, & le Dieu Tutélaire
Développe à LOUIS tant d'Objets sûrs de plaire.

Mais Apollon voulant du Monarque vainqueur
Montrer toute la gloire, & remplir tout le cœur,
A ses regards errans ouvre une vaste Enceinte,
Où du Dieu des Combats l'affreuse image est peinte;
Un appareil terrible escorte sa fierté;
Il respire la haine & l'inhumanité.
Tel le sceptre à la main, sur les bords de la Thrace;
Devant lui sur son Thrône il fait asseoir l'Audace,
Et retient enchaînés dans un obscur séjour
Les Monstres frémissans qui composent sa Cour;
Esprits séditieux qui souflent sur la Terre
Les vents de la Discorde & les feux du Tonnerre.
Tout présente en ces Lieux la Guerre au front d'airain;
Là l'Histoire s'armant d'un éternel Burin,
Sur les débris pompeux des Empires du Monde,
A gravé les exploits de la Terre & de l'Onde;
Les murs sont décorés du nom des Conquérans;
On y voit les grands Rois, ainsi que les Tyrans.
En caractères d'or les Filles de Mémoire
Ecrivent pour jamais la véritable gloire;
Mais les forfaits heureux qui coûterent des pleurs,
Par elles sont marqués des plus noires couleurs.
La Trompette héroïque, & la voix des Orphées
Retentit alentour des superbes Trophées;
Mélange harmonieux de suffrages divers
Qu'aux plus fameux Héros prodigua l'Univers.
LOUIS & les Français au bruit de leurs Conquêtes;
Ont embelli ces bords des plus brillantes Fêtes,
Et la main d'Apollon consacrant leurs lauriers,
Sur un Arc de Triomphe éleva les Guerriers.
Au-dessus d'eux un Roi qu'adore son Armée,
Du bruit de cent vertus enfloit la Renommée,
Qui parcourant la Terre en son immensité,
Rendoit la France heureuse & le Monde enchanté.

Huit Courſiers orgueilleux de leurs aîles divines,
Pégaſes qui ſoufloient le feu par les narines,
Traînoient un char rapide, où le Triomphateur
Enchantoit les regards d'un Peuple admirateur :
Ils fouloient ſous leurs pas les Nations tremblantes,
Et l'écume couvroit leurs rênes blanchiſſantes.
Les Caſques renverſés, les Armes en faiſceaux,
Décoroient le ſpectacle en horribles monceaux.
D'une main la Victoire apportoit la Couronne,
Et de l'autre montroit la Vertu qui la donne :
LOUIS ſembloit la prendre ; une noble fierté
Relevoit de ſon front l'auguſte majeſté,
Et la foudre à la main, montroit dès la barrière
Les exploits répandus dans ſa vaſte carrière.
Mais s'ouvrant ſur ſon char des chemins inconnus,
Le Monarque fermoit le Temple de Janus.
Le Protecteur frappé d'une image ſi belle,
Enflama par ces mots ſa parole immortelle :
Ton char conduit au Ciel ; ainſi toujours, grand Roi,
Pourſuis ton vol ſublime, & n'imite que toi.
Jettant l'Hidre à ſes pieds, tel que l'Amant d'Omphale,
Maurice regardoit la pompe triomphale :
La Maſſue à la main, ce Héros menaçant
Sembloit frapper encor le Monſtre gémiſſant ;
Il avoit du Dieu Mars le coup d'œil, & la taille,
Et tel il paroiſſoit ſur un Champ de bataille :
Autour de lui Lauffeld, Raucoux & Fontenoi,
S'élevoient en hommage, & fumoient ſous ſon Roi.
Clermont à ſes côtés, dans les feux & les armes
En ſe précipitant répandoit les allarmes ;
Il portoit à l'Attaque un cœur audacieux ;
Tout le feu des Condés éclatoit dans ſes yeux.
D'Eſtrée en ce Triomphe accompagnoit ſa gloire ;
Il marchoit à grands pas au Temple de Mémoire :

Toujours prêt à combattre, à vaincre, à se venger,
L'impatient d'Estrée appelloit le danger.
Lovendal emporté dans l'ardeur de son zèle,
Attaquoit une Place, ou bien triomphoit d'elle;
La Barrière à ses coups tomboit de toutes parts:
On voyoit le Batave à ses derniers Remparts,
Effrayé des périls que Bellone lui montre,
Trembler à son approche, & fuir à sa rencontre.
Non loin de là Contade en courant abattoit
Des Forts impérieux que son bras emportoit;
Hulst, du fier Cumberland l'objet & l'espérance,
Fléchissoit devant lui sous le joug de la France.
Du Chaila sur l'Escaut levant un bras fatal,
Sembloit à l'Escalade appeller Lovendal:
Le Combat qui l'attend aux rivages de Melle,
Couronna Fontenoi d'une gloire nouvelle.
La tempête l'apporte; on voit ses Bataillons
De Cadavres épars hérisser les sillons:
L'audace Britannique à Melle terrassée,
Ouvrit aux Conquérans une Campagne aisée.
D'Armentiere couvroit de ses Détachemens
La marche de l'Armée & les grands mouvemens:
Il joignoit le courage avec l'intelligence;
Ses pas avant-coureurs assuroient la vengeance.
Conty, le grand Conty voloit rapidement,
Frappoit Mons, s'avançoit; & dans l'éloignement,
Enveloppé soudain d'un nuage trop sombre,
Cet Astre si brillant se replongeoit dans l'ombre.
Mais avant son Eclipse un Midi radieux
Sur les Alpes l'ornoit de la clarté des Cieux;
Et ces Monts étonnés de sa foudre qui gronde,
Lui prêtoient leur hauteur pour le montrer au Monde.
Aux flots de l'Eridan son bras mettoit un frein;
De sa terrible épée il couvroit tout le Rhin:

Le Hainault l'avoit cru le Dieu de la tempête ;
Et Mons avoit fléchi son orgueilleuse tête.
Ardent Libérateur des Champs délicieux,
Où la Provence exhale un Parfum précieux,
Belle-Isle moissonnant les Palmes fortunées,
Sembloit soumettre encor les Alpes étonnées.
Si Maurice en frappant les regards éblouis,
Au Nord servoit d'Hercule, & de bras à LOUIS ;
Belle-Isle, par qui Géne alloit enfin renaître,
Paroissoit au Midi l'autre bras de son Maître.
Là Boufflers étendoit comme un Dieu redouté
Son fer, vengeur du Peuple & de la Liberté ;
Géne, dans tous les cœurs de Héros vit sans doute ;
Hélas ! en le perdant que ton salut nous coûte !
Un Mortel illustré dans l'Emploi le plus grand,
Sur qui rejaillissoit l'éclat du Conquérant,
Mêloit, par des travaux que la France révère,
A la pompe héroïque un noble Ministère ;
Il marchoit en Guerrier dans les champs du trépas,
Et préparoit la mort, mais ne la portoit pas :
A côté de son Maître, au milieu des allarmes,
Le Héros conspiroit au bonheur de ses armes.
D'Argenson, tes regards enflamoient le devoir ;
A tes pieds la fortune avoit mis son pouvoir ;
Toi-même armois les mains qui lancent le tonnerre ;
Autre Atlas, tu portois le fardeau de la Guerre ;
S'il falloit de ton Roi vaincre les Ennemis,
Tu combattois encor par le bras de ton Fils.
Toi, Nestor des Français, sous le nom de Noailles,
Gouvernant comme lui le destin des Batailles,
Tu marquois la victoire, & ton œil belliqueux
En conduisant les bras, combattoit avec eux.
Il montroit les périls ; & par un long usage
Au Héros de Bellone a succedé le Sage ;

Ce Gage impérieux, l'Objet de cent Rivaux,
Sceptre de la valeur décoroit ses travaux.
Le noble Rejeton, soutien de la Couronne,
Contemploit en Héros l'éclat qui l'environne;
Défenseur de son Père, & Soldat de son Roi,
Il paraissoit encore aux champs de Fontenoi,
Dans sa bouillante ardeur affrontant la tempête;
Vouloit vaincre lui-même, & combattre à la tête.
Loin des lauriers de Mars, à l'ombre de la Cour,
Il avoit à cueillir les Mirtes de l'Amour:
Auprès du Thrône alors sa valeur enchaînée,
Reposoit dans les bras d'un second Hymenée;
Et les exploits si chers à ce jeune Vainqueur,
Etoient par mille appas remplacés dans son cœur;
Une auguste Princesse, objet de sa victoire,
Pouvoit en l'adorant dédommager sa gloire,
Et tempéroit ainsi dans l'ame du Héros
L'ardeur des Conquérans par l'honneur du repos:
L'Hymen de tous ses feux enflamoit l'espérance;
Ces deux Epoux devoient des Maîtres à la France.
Là brilloient alentour ces Fils des Potentats,
Compagnons de LOUIS, Demi-Dieux des Etats,
Colonnes de la France, & Chefs de ses Provinces,
Sang des Rois révéré sous le beau nom de Princes.
LOUIS qui les commande & les place à son choix,
Entouré d'eux alors sembloit le Roi des Rois:
Avec moins de grandeur, de pompe & de sagesse,
Paraissoit au milieu des Princes de la Gréce
Ce superbe Rival, qui d'Achille en courroux
Brava la haine altière & les transports jaloux.
Aux traits de ses Ayeux Chartres s'est fait connaître;
Tout l'éclat de Philippe en lui sembloit renaître;
Parmi les Fils des Rois, Héros du premier rang,
Et parmi les Héros, premier Prince du sang.

Penthiévre s'avançoit avec l'ardeur d'un Prince ;
Qui couvroit de son bras l'Armorique Province.
Si la Couronne ornoit le front de la Vertu,
Ce Guerrier trop aimable en seroit revêtu.
D'Eu, qui dans les Combats gouvernoit le tonnerre ;
En redoublant ses coups faisoit fumer la Terre ;
Dombes, Pons & Soubise alloient parmi les feux
De l'ardente Bellone ensanglanter les Jeux ;
Et le sabre à la main dans les plaines craintives,
Sembloient poursuivre encor des Troupes fugitives.
Un Groupe s'élevoit, éclatant de Guerriers,
Assemblage pompeux qu'ombrageoient les lauriers ;
Aux coups de leur vaillance, aux traits de leur visage,
On y reconnoissoit les Héros & les Sages.
Biron, dont le nom même inspire la terreur,
De Bellone en marchant exhaloit la fureur :
Les Clermont-Gallerande, & les Clermont-Tonnerre
Y répandoient aussi le soufle de la Guerre.
Tant d'autres consacrés dans les Fastes de Mars,
Embellissoient la pompe & frappoient les regards.
Séchelle & du Vernay, Héros de la Prudence,
Soutenoient dans leurs mains la Corne d'Abondance ;
Leurs soins laborieux secondoient les grands cœurs,
Nourissoient une Armée, & faisoient des Vainqueurs.
Simulacres divins, triomphantes Images,
Dit l'ardent Protecteur, recevés des hommages :
Un spectacle si noble est l'ouvrage des Dieux ;
C'est en vous consacrant qu'ils décorent ces Lieux.
Ah ! que dans ce Tableau de la Vertu suprême,
J'aime à vous reconnaître, Images de moi-même !
Vous charmés à l'envi mes regards satisfaits ;
Je vous vois aussi grands que mon cœur vous a faits.
Magnanimes Héros ; quelle Place plus belle
Pouvoit me présenter votre gloire immortelle !

Tout parle, tout respire, & tout est sentiment.
Ici aux yeux enchantés s'offre le Firmament;
Et le Père du Jour, dont l'éclat le redore,
Y permet d'admirer les rubis de l'Aurore:
Chaque Astre a sa splendeur; & pendant le sommeil
Tous puisent la lumière à l'Urne du Soleil;
Mais sans s'approprier la grandeur qui lui reste,
Tous marchent à leur rang dans la Sphère Céleste.
Dans cet amas pompeux de gloire & de Héros,
Amusemens de Mars, dignes de son repos,
On voyoit des Mortels l'Idole & la Victime,
La Paix à pas tardifs traverser un abîme,
Et d'un pénible effort repousser le Néant:
La Guerre s'avançoit en superbe Géant,
Colosse audacieux qu'enfanta la Vengeance,
Accrû par le succès, nourri par l'espérance,
L'Ouvrage & le Fléau des aveugles Humains,
Soumis à la Fortune & Jouet de ses mains:
Ce Titan de son corps couvre l'Europe entière;
Va jusque dans les Cieux cacher sa tête altière,
Ebranle les Enfers de ses coups éclatans,
Et dévore la Terre avec ses Habitans.
Dévoilant aux regards sa splendeur inconnue,
L'Olimpe s'entr'ouvroit comme un Thrône de nue;
Là regnoit la grandeur dans le Conseil des Dieux.
Le Protecteur Français descendoit radieux,
Sur un Char de triomphe apportant à la Terre
La Paix fumante encor des fureurs de la Guerre.
La Gloire au haut des airs, Rivale du Soleil,
Eclairoit dans sa pompe un spectacle pareil;
Et par-tout répandant sa brillante lumière,
Ornoit du plus beau jour la plus belle matière.
C'est ainsi qu'au Parnasse un pouvoir enchanteur
Préparoit des plaisirs au Dieu Triomphateur;

Il en admira l'ordre, & cette grande image
Aux armes des Français lui semble un juste hommage;
A regret il la quitte, emportant dans son cœur
L'éclat de la Victoire & l'amour du Vainqueur.
Sur les pas de LOUIS les Concerts retentirent;
De leurs Asiles verds tous les Français sortirent.
La Trompette guerrière, & ces bruits triomphans,
Dont Bellone aux Combats anime ses Enfans,
Du Vainqueur de l'Europe annonçoient la présence;
Tous les cœurs ressentoient l'amour de sa puissance.



CHANT

CHANT CINQUIÉME.

Rois de France.

De ces Jeux solemnels le Monarque charmé,
Suivoit les pas d'un Dieu sur ces bords renommé ;
Et le Dieu devant lui faisant marcher la gloire,
Ouvroit tous les Trésors du Temple de Mémoire.
Il s'avance à l'Enceinte, où l'Immortalité
Fait briller des rayons de la Divinité ;
Plus de grandeur y règne, & de lumière abonde.
Ce Palais regardant les quatre Points du Monde,
Renferme les grands Rois & les Législateurs,
Du bonheur des Mortels sages Dispensateurs.
L'Orient répandoit une clarté suprême ;
Cent Rois de leurs vertus ornoient le Diadême,
Arbitres de l'Asie, & fameux Conquérans
Qui ne marcherent point sur les pas des Tyrans.
Là dans l'Antiquité la Gréce & Babylone,
Par leur magnificence embellissoient le Throne.
Rival de l'Orient, & souvent son Vainqueur,
L'Occident s'enfloit moins en montrant plus de cœur.
Dans ses fatales mains Rome avoit mis l'Empire ;
A sa gloire aujourd'hui tout encore conspire.
Moins radieux, le Nord opposoit sa clarté ;
L'infortuné Midi n'a que l'obscurité.
Parmi les Nations, ornemens de ce Temple,
Que le Parnasse honore, & l'Univers contemple,
La France couronnoit de royales vertus,
Et pour remplir le Thrône a produit des Titus.

Armés d'un Sceptre d'or & ceints du Diadême ;
Ces Maîtres que la France en leur pouvoir suprême
Vit s'asseoir sur le Thrône & soutenir ses Drois ;
Ces Ministres puissans, Collègues des grands Rois,
Ces Demi-Dieux guerriers que la Victoire enfante,
Du Temple partageoient la pompe triomphante.
Soudain LOUIS le Grand s'avança vers son Fils :
Sur sa tête éclatoit la majesté des Lys.
Tel on voit s'avancer, sortant du sein de l'Onde,
Le Dieu qui rend la vie & la lumière au Monde.
De nos rayons, dit-il, mon Fils est couronné,
Et sa grandeur ressemble aux Dieux qui l'ont donné :
Comme il s'est revêtu de force & de puissance !
Tel doit être en un mot le Maître de la France.

A ces mots enflamés qui frappoient les BOURBONS,
Il adore les Dieux & reconnaît leurs dons,
Sur un Thrône brillant fait asseoir le Monarque,
Et grave dans son cœur tous les traits qu'il remarque.
Conduit par Apollon, d'un pas respectueux
Malherbe traversa ce Chœur majestueux :
Au Parnasse Malherbe, Enfant de l'Harmonie,
Dont la Seine autrefois admira le génie,
Du génie à son tour autorisant les Drois,
Marchoit l'Egal d'Orphée & le Rival des Rois.
Du Dieu qui l'échauffoit sentant la violence,
Malherbe de sa main demanda le silence :
Là cedant aux transports dont il est agité,
Il palpite & s'élève à la sublimité ;
L'assaut victorieux qu'il reçoit en son ame
Allumoit ses regards de la plus vive flame,
Et pétillans d'un feu qui le force à parler,
Ses regards annonçoient ce qu'il va révéler.

Quel puissant Dieu, dit-il, de sa bouche Lyrique
Dans mon ame a souflé la fureur Pindarique ?

Emporté loin de moi par ses fougueux accès,
Je remonte au berceau de l'Empire Français :
Mais l'ombre enveloppant les jours de sa naissance,
Je vois sous les Césars éclore sa puissance ;
Là mon œil incertain comme aux sources du Nil,
De ce Dédale obscur en vain cherche le fil.
Régnant sur l'Univers par la Paix & la Guerre,
Rome enchaînoit encor les destins de la Terre ;
Mais sa grandeur fatale étoit prête à tomber,
Et sous son propre poids Rome alloit succomber.
Alors parut la France en un Corps réunie,
Sous l'appui triomphant d'un céleste Génie,
Qui de son bras vainqueur arrachant aux Romains
Les débris de l'Empire & les fers des Humains,
Sous ses ailes de feu réchauffoit le courage,
Et d'un soufle de vie animoit son ouvrage.
Cent Peuples à la voix de cet autre Amphion
Accouroient à l'envi fonder la Nation :
Les lauriers ombrageoient le berceau de la France ;
Et l'amour de ses Rois cimentoit sa puissance.
Cet Astre lumineux, sur l'Olimpe roulant
Dans sa marche immortelle un Globe étincelant,
Dispense des trésors qui conservent le Monde,
Et sa douce influence en est l'ame féconde ;
A ses rayons naissans la Nature sourit,
La Terre se ranime, enfante & se nourrit.
Tel est l'amour des Rois par le feu qu'il nous lance ;
C'est le cœur du Français, c'est l'ame de la France :
Par lui seul cet Empire heureux & redouté
Rend sa course, & s'avance à l'Immortalité.
Des Rivaux fastueux, mais qu'il force à le craindre,
Pourront dans ce bonheur l'admirer ou le plaindre ;
L'empire de l'amour change tout en plaisir ;
Si c'est un joug, hélas ! qu'il est doux à choisir !

Dieu des Vers, soutiens mieux le vol de mon génie ;
Redouble ta puissance, & répans l'harmonie :
Que les Rois attentifs observent mes accens ;
Tu peux jusqu'à leur Thrône élever mon encens.
Pharamond prit le Sceptre, & sa main la première
Sur l'Empire Français répandit la lumière :
Mais en vain cette Aurore annonçoit le Soleil ;
La France retomba dans un profond sommeil.
Entre les mains du Dieu qui soutient son enfance,
Je vois flotter long-temps le berceau de la France,
Et l'ombre environnant ces rayons de clarté,
Etend un voile épais sur son antiquité.
Par quel sublime effôt s'envolant de son aire
Cet Aiglon généreux, sans être téméraire,
Va-t-il d'un œil superbe, & planant dans les airs,
Contempler le Soleil, la foudre & les éclairs ?
Quel vent le précipite, & portant les ravages
Du Vahal & du Rhin, fait trembler les rivages ?
C'est toi qui l'enflamas, toi son Maître & son Roi,
Clovis ; à Tolbiac il combattit sous toi.
La Françaife valeur par ton bras affermie,
Domta de toutes parts la Révolte ennemie ;
Et le fier Alaric qu'offensoit ta vertu,
Descendit aux Enfers sous tes coups abattu.
L'Orient étonné d'un destin si propice,
Te prodigua les noms d'Auguste & de Patrice :
Plus heureux, si ton fer dans ces jours triomphans,
N'avoit pas déchiré le cœur de tes Enfans ;
Et si Dispensateur d'un immense héritage,
Ton choix n'en eût pas fait un funeste partage !
La France veut un Maître, & révère ses Rois ;
Mais plusieurs sont Tyrans, s'ils règnent à la fois.
D'un tel Père en ses Fils je cherche en vain la trace ;
Mon esprit indigné franchit le vaste espace

De ces Rois fainéans sur le Thrône endormis,
Abandonnant leur Sceptre, à des Maires soumis,
Ombres de majesté, Phantômes de puissance,
Méritant & la haine & l'oubli de la France,
Esclaves qui rampoient sur la Pourpre & les Lys,
Où dans leur propre honte ils sont ensevelis.
Parmi les Rois fameux dans la Paix & la Guerre,
Ils ne sont point assis, ces fardeaux de la Terre;
L'Olimpe n'admet point à la Table des Dieux
La coupable Mollesse & le Luxe odieux:
C'est dans l'obscurité de la nuit infernale
Que le sort fit descendre une Race fatale
De Rois anéantis, imbéciles Rivaux,
Dont n'approcherent point les soins ni les travaux;
Surveillant implacable, un Vautour les dévore
Dans l'assoupissement qui les posséde encore.
La France reposoit; mais dans ce long repos
Préparoit la naissance au plus grand des Héros:
Je pardonne aux Destins tant de Règnes sans gloire,
S'il falloit à ce prix acheter la Victoire.
Ombres, disparaissés, les temps vont s'accomplir.
Cedés, cedés le Thrône à qui sait le remplir.
Charlemagne paraît; l'Europe en sa présence,
D'un œil respectueux contempla sa puissance;
Et je vois ces Romains, fiers Descendans de Mars,
Lui déférer l'Empire, ainsi qu'à leurs Césars.
Plus rapide que l'Aigle, il portoit le tonnerre,
Et le bruit de son nom remplit toute la Terre:
Les Saxons par son bras mille fois abattus,
Ne lui furent soumis qu'à force de vertus.
Ce Héros moissonnant des Palmes fortunées,
Des Alpes descendu montoit les Pirenées:
On le voyoit passer du Tage à l'Eridan,
Et sa marche imitoit le bruit de l'Océan.

Qu'il eſt fameux ce Règne, où par un vol ſublime
La France en s'égalant à ton cœur magnanime,
Voyoit les Nations s'abaiſſer devant toi,
Et l'Occident fléchir enchaîné ſous ta loi !
Ton Empire montra la grandeur véritable :
Les beaux Arts ſous l'appui de ton bras redoutable,
Rappellés dans l'Europe, & par-tout renaiſſans,
Fixerent leurs deſtins ſur nos bords floriſſans.
Mais toi-même tu fus leur plus parfait ouvrage,
Et dans toi la ſageſſe éclairoit le courage :
La maſſue à la main, couvert de la vertu,
Tu marchois aux Combats comme Hercule vêtu ;
Devant toi la victoire, à nos drapeaux fidèle,
N'eût oſé ſeulement balancer d'un coup d'aîle.
Mais les armes font vaincre, & les loix font regner ;
Il ſût également combattre & gouverner.
Les Héros & les Rois de ſon ſang devoient naître ;
Sa vie eſt leur leçon, ſon exemple eſt leur Maître.
Par le chemin brillant de la Proſpérité
L'Olimpe l'a conduit à l'Immortalité ;
L'Adverſité peut-être, importune Compagne,
Pour être encór plus grand manquoit à Charlemagne.
La ſplendeur de ſon Règne éclipſa tous ces Rois,
Dont l'Univers alors reconnaiſſoit les Lois ;
Et long-temps après lui l'éclat de ſa carrière,
Sur le vaſte Horiſon répandit la lumière.
L'exemple du Monarque entraîne tous les cœurs ;
Ses vices, ſes vertus ſe peignent dans nos mœurs.
Le Français aiſément ſe conforme à ſes Maîtres ;
Tels que furent nos Rois, tels furent nos Ancêtres.
Sous des Rois fainéans ce Peuple monſtrueux,
Devint ſous Charlemagne un Peuple vertueux,
Un Peuple de Héros, qui ſenſible à la gloire,
Ne connut que les Arts, l'honneur & la Victoire.

Ainsi des puissans Rois le bras triomphateur,
De l'Etat ébranlé sage Réparateur,
Dans leur passage heureux au Temple de Mémoire,
Raffermissoit la France & relevoit sa gloire.
Mais quel ordre nouveau transporte les lauriers
Dans la troisième Race à des Princes guerriers?
La France y perd l'Empire, & Capet l'a vengée.
Entre ses Descendans la gloire est partagée;
Un seul n'absorbe pas tous les rayons en lui,
Et plus d'un Conquérant brille encore aujourd'hui.
Parmi les Rois fameux dont s'honore leur Race,
Je vois Philippe Auguste illustrer son audace:
A la fureur des Grands son bras va mettre un frein,
Et bientôt l'Ennemi le craindra sur le Rhin.
Othon déja l'appelle aux plaines de Bovines:
Quel carnage fumant! quelles vastes ruines
L'indomtable Philippe y laissoit sur ses pas,
Quand s'ouvrant un passage à travers le trépas,
Et par-tout renversant dans sa fougue rapide
Le Belge audacieux, & l'Anglais intrépide,
Il fut d'un choc fatal lui-même renversé,
Et vit tomber sous lui son Coursier terrassé!
Montmorenci trembla; mais avec plus de gloire
Le Héros se relève, & poursuit la Victoire.
Tel par sa chute même un Torrent irrité
Redouble de ses flots l'impétuosité;
Avec grand bruit il roule, & tombant des montagnes,
De son onde écumante il frappe les Campagnes.
Othon, nouveau Xercès qui marchoit aux Combats,
Avoit couvert les champs d'innombrables Soldats;
Philippe devant lui dissipa cette Armée,
Comme un fier Aquilon dissipe la fumée.
Le Triomphe en tout lieu le porta sur son Char;
Et tels on voyoit vaincre Alexandre ou César.

Mais quel Aigle s'envole aux Palmes d'Idumée,
En menaçant les bords de l'Asie allarmée ?
Avec l'ame d'un Sage & le cœur d'un Héros,
Où traîne-t-il ce Peuple ennemi du repos ?
Ses Pavillons flottans sur la plaine profonde,
S'ouvrent d'un cours leger le vaste sein de l'onde ;
Et déja s'élançant de la mer au combat,
Il fond sur l'Ennemi moins en Chef qu'en Soldat.
Dans l'un & l'autre sort ses vertus éprouvées,
Par des jours triomphans jusqu'au Ciel élevées,
D'une vive lumière ont frappé l'Univers :
L'Héroïsme s'épure au Creuset des revers.
Sa voix faisoit trembler le crime & la licence ;
La France sous son Règne a connu l'innocence.
Le Ciel l'avoit formé pour être Conquérant ;
Quelquefois malheureux, mais ferme & toujours grand :
Trop sage, si content de régir sa Frontière,
Il n'eut point, pour Solime armant l'Europe entière,
Affronté les périls d'un Ciel contagieux :
Mais que ne tente point un cœur religieux ?
LOUIS, tu savois vaincre, & sur ses bords la France
T'avoit vû d'Albion terrasser la puissance :
Tu volas dans l'Asie où te suivoit ton Fils ;
Peut-être plus Héros vers les bords de Memphis,
Quand sur le Nil tremblant le Sarrasin barbare
Renversé par ton bras descendoit au Tartare ;
Prodiges de valeur, dans Massoure admirés,
Du Soleil d'Orient vous fûtes éclairés !

Ces chants harmonieux inconnus au Vulgaire,
Trouvoient devant les Rois l'art sublime de plaire ;
De sa propre grandeur Charlemagne étonné,
Rendit hommage aux Dieux qui l'avoient couronné.
Les BOURBONS s'enflamoient, impatiens d'entendre
La gloire de leurs noms qu'ils avoient droit d'attendre :

Les

Les Rois aiment l'encens, quand il est présenté
Par les mains du génie & de la Vérité :
Le doux parfum des fleurs que le Printemps étale,
Céde au parfum plus doux que la louange exhale.
Mais Malherbe emporté par un puissant effort,
Roule des yeux de flame, & reprend son effort.
La France reposoit à l'ombre des Conquêtes ;
Elle eut comme la Mer ses vents & ses tempêtes :
Le Règne des Valois fatal à son bonheur,
Jusqu'au bord du naufrage entraîna son malheur.
Le fougueux Léopard lancé dans la carrière,
Du repos & des Loix franchissant la barrière,
Vint fondre sur la France en sa vaste fureur,
Et répandit par-tout l'épouvante & l'horreur.
Que de Rois indignés du succès qui l'enflame,
Opposerent alors l'impuissante Oriflame !
Porté par la vengeance & le méptis des Lois,
Le Léopard s'assit au Thrône de nos Rois.
La voix de la Patrie & les cris de Bellone,
Vous armerent soudain, vous, illustre Amasone,
Qui nouveau Phénomène éclairant les Combats,
En marchant à la tête animiés les Soldats.
L'Anglais en frémissant vit tomber sa puissance ;
Vous fûtes le soutien du Thrône & de la France :
La valeur vous égale aux Conquérans fameux,
Et l'Immortalité vous couronne comme eux.
O toi, l'Amour du Peuple, & son Père, & son Maître,
Vive Image des Dieux que le Ciel a fait naître.
Tu portas la Patrie & la paix dans ton cœur :
Sous toi l'Impôt cruel dépouilla sa rigueur :
Des lauriers fastueux tu dédaignas la gloire,
Lorsque sans le bonheur ils donnoient la victoire ;
Et du Thrône des Rois où tu fus adoré,
Sur le Thrône des Dieux tu passas révéré :

L'Olimpe à l'Univers te montre comme un Sage ;
Ton exemple y conduit quiconque en fait usage,
Toi, des Grands & du Peuple adoré comme lui ;
Toi, Ministre immortel que je vois aujourd'hui
Dans le Conseil des Rois t'asseoir près de ton Maître,
D'Amboise à tant d'éclat j'aime à te reconnaître.
Mais en portant plus loin la belliqueuse ardeur,
Quel Héros va paraître & marquer sa grandeur ?
Trahi par la fortune & méprisant la vie,
Il osa défier le Vainqueur de Pavie ;
Tout vaincu qu'il étoit, plus grand, plus fier que lui,
L'honneur fut son idole, & la foi son appui :
De sa grandeur ce Roi ne pût jamais descendre ;
Et ce nouveau Porus méritoit Alexandre :
Mais ton Rival superbe outragea ta fierté ;
Il se deshonora par ta captivité.
C'est toi qui recueillis en ce siècle d'orage
Les débris de la Gréce échappés au naufrage,
Léon chés les Romains conspirant avec toi,
Leur prodigua ses dons & les reçut en Roi,
Pendant que Médicis qui régnoit à Florence
Leur ouvroit son Palais en Rival de la France.
La Gréce fugitive ainsi se répandant,
Pour la seconde fois éclaira l'Occident.
Des Arts qu'elle embrassa la France fut chérie ;
Elle orna leur triomphe, & devint leur Patrie.
Mais loin d'elle en ces temps que le trouble occupoit,
Comme un phantôme vain son bonheur s'échappoit ;
Un voile ténébreux répandu sur sa gloire,
Des Héros de cet Age obscurcit la mémoire.
Quel Orage funeste, enfant de la Fureur,
Apporté dans les airs par le vent de l'Erreur,
Ouvrant son flanc coupable a fait sortir la Ligue,
Monstre affreux que nourrit la Vengeance & l'Intrigue ;

Renversant sur ses pas l'autorité des Lois,
Tyran de la Patrie & le Fléau des Rois?
Quoi! la Religion voile tant d'artifices?
Son bras, sa voix se prête à de tels sacrifices?
Ces cœurs que vous frappés sont Français comme vous;
Et leur sang répandu retombera sur nous:
Barbares, arrêtés; dans le sein de vos Frères
Vous plongés en Bourreaux vos glaives sanguinaires;
Epargnés la Patrie ... ils sont sourds à ma voix,
Et ce Massacre horrible est un ordre des Rois.

France, ouvre enfin les yeux, & pleure sur toi-même;
Descendue au tombeau, vois ta fureur extrême:
Arrachant de ton sein le fer qui l'a frappé,
Déteste par le crime un Empire usurpé.
Mais quel jeune Héros te poursuit & t'offense?
Est-ce en te combattant qu'il vole à ta défense?
Reconnais un BOURBON; c'est ton Roi, c'est Henri,
La terreur de la Ligue & le vainqueur d'Yvri.
Ministre, Général, & par-tout à la tête,
De ses propres Etats il a fait la Conquête:
Toutefois malheureux dans ses vastes projets
De combattre son Peuple & vaincre ses Sujets.
La Terre n'eut jamais de Roi plus invincible,
De courage plus grand, ni de cœur plus sensible.

De ton sommeil profond, France, réveille-toi;
Lève ta tête altière, & règne sous mon Roi:
Sur les pas de Henri la paix & l'abondance ...
Ciel! un fer assassin tranche toute espérance.
A ce coup la Patrie éteignit son flambeau,
Et la France avec lui crut descendre au tombeau:
Les voutes de l'Olimpe à leurs cris s'ébranlerent;
Les lamentables cris en vain le rappellerent;
La mort impitoyable avoit fermé ses yeux.
Mais l'Immortalité le reçut dans les Cieux:

L'Olimpe reprenoit son ornement insigne,
Et d'un si beau présent la Terre fut indigne.
A la Postérité mes lyriques douleurs,
Pour jamais ont transmis ses vertus & nos pleurs.
Il vivra dans mes Vers; mais mon Héros respire
Dans le cœur des Français son éternel Empire.
Ce Roi qui lui succède heureux, sage & vaillant,
Par son bras affermit le Thrône chancelant:
Tant de travaux guerriers, de politiques veilles,
D'un Règne plus fameux avançoient les merveilles.
Armand, vaste génie & vengeur de nos Drois,
Préparoit les chemins au plus brillant des Rois.
Son aspect nous impose à tous tant que nous sommes;
C'est le Règne des Arts, des Héros, des grands Hommes,
Et jamais la Fortune en sa profusion
N'a versé tant d'éclat sur notre Nation.
Tes Enfans, Dieu des Vers, connurent l'Harmonie,
Et tu leur fis sentir le beau feu du génie:
Des Chef-d'œuvres de l'Art qu'admirent les Mortels,
Firent de plus d'encens honorer tes Autels;
L'Eloquence parla du ton des Démosthènes;
Dans le sein de la France on vit renaître Athènes:
La Gloire offrit ses dons versés à pleines mains,
Et la France marcha l'Egale des Romains.
LOUIS pensoit en Roi, LOUIS parloit en Maître;
S'il fût surnommé Grand, il mérita de l'être:
De son Règne admiré l'éternelle splendeur,
Sur le front de la France imprima la grandeur.
O toi, fameux Colbert, Ministre infatigable,
Qui rendois la Patrie heureuse & redoutable,
Tu faisois devant toi fleurir de toutes parts
Le Siècle de la Gloire & l'Empire des Arts.
Sous un autre LOUIS qu'une image si belle
Se conserve à nos yeux dans sa pompe immortelle;

Puissans Rois, pardonnés si je vois aujourd'hui
Tant de Règnes fameux s'éclipser devant lui.
La Paix couronnera l'éclat de sa Campagne ;
Libérateur de Géne, & Vengeur de l'Espagne ;
Ce Monarque a promis de soutenir les Drois ;
Il va justifier la parole des Rois,
Et saura par les coups de son bras redoutable
Rendre à tout l'Univers la France respectable.
O vous, à qui la Terre éleva des Autels,
Qui foulés sous vos pas la Sphère des Mortels,
Le Thrône de la France est rempli de vous-mêmes ;
Vous y fûtes assis, Dominateurs suprêmes :
Ainsi que vous, l'amour & l'effroi des Humains,
LOUIS porte la foudre & l'Olive en ses mains ;
Mais il fait de la Paix sa plus chère Conquête ;
Vos rayons immortels ceignent déja sa tête.
N'en soyés point jaloux, Rois, son illustre appui ;
Magnanimes BOURBONS, vous triomphés en lui.
Toi, France, dans la Guerre aujourd'hui si vaillante,
Puisses-tu par la Paix être encor plus brillante !
Ainsi chantoit Malherbe, & ses nobles accens
Exhaloient jusqu'au Thrône un agréable encens ;
Il éleva sa voix sur un ton plus superbe ;
Mais la voix d'un Mortel n'égale point Malherbe.
LOUIS se crut soudain transporté dans les Cieux,
Quand l'Harmonie assiste à la Table des Dieux.
O toi, sublime Esprit, Conducteur de sa gloire,
Alors qu'il parcouroit le Temple de Mémoire,
De l'Immortalité redis-moi les plaisirs,
Ses entretiens secrets, & jusqu'à ses desirs.

CHANT SIXIÈME.

Entretiens des Rois.

LES BOURBONS immortels, sur leur front adorable
Avoient fait éclater la joie inaltérable,
Et dans leurs entretiens discouroient à l'envi
D'un Avenir heureux qui leur est asservi :
Sur les pas de la France ils attachoient la gloire ;
Et fixoient à leur gré le vol de la Victoire.
Les célestes Parquets sous les coups de Pinceau,
Devinrent de la Guerre un curieux Tableau ;
Et le crayon rapide à travers les Batailles,
Déja de Bergopsom franchissoit les murailles.
Ainsi dans ces Jardins consacrés par les Rois,
D'où s'élance un Pégase & le Monstre aux cent voix,
Des Citoyens ardens sous un vaste Portique,
Crayonnent des Combats l'image prophétique :
Marche, attaque, incident, tout s'y vient assortir ;
Mais souvent la fortune ose les démentir.

La balance à la main, le sage Louis Douze
Pesoit les intérêts de l'Europe jalouse ;
Et pour rendre à l'Europe un jour calme & serein,
Replongeoit aux Enfers Bellone au cœur d'airain.
Près du Thrône, d'Amboise attendoit que son Maître
Dictât ses volontés pour les faire connaître :
D'une source si pure admirant la clarté,
Un tel Canal jamais n'altéra sa beauté.
Faut-il, disoit ce Roi, faut-il que sur la Terre
La Paix, Fille du Ciel, descende par la Guerre ?

Ne verra-t-on jamais les fortunés Mortels,
Sur la Justice même élever ses Autels ?
Que LOUIS au plutôt fasse taire ses Armes ;
Qu'il soit Père du Peuple en essuyant ses larmes ;
Loin d'ici, Conquérans & superbes Guerriers !
Les larmes de la France arrosoient vos lauriers.
Chacun à cette voix reconnut la sagesse ;
Mais l'Arrêt foudroyant répandoit la tristesse,
Quand du brave Henri l'aimable liberté
Ranima les plaisirs de l'Immortalité.
Quoi ! pour un peu de sang que coûte la Victoire,
Faudra-t-il, Immortels, abandonner la gloire ?
Comme la Paix, la Guerre a ses temps, ses douceurs ;
Sans elle que seroient ces Rois nos Successeurs ?
A prix de sang mon bras racheta la Couronne,
Et nous devons à Mars l'éclat qui l'environne.
Quand les drois sont enfraints, les combats sont permis ;
Les Rois doivent marcher contre leurs Ennemis ;
A l'exemple des Dieux ils punissent la Terre ;
L'Epée est en leurs mains au défaut du Tonnerre.
La Guerre est un Fléau que la Fatalité
Imposa comme un joug à notre humanité ;
Il me fallut combattre : aujourd'hui la tempête
Vient emporter mon Fils de Conquête en Conquête ;
La Justice & la Force ont attelé son Char ;
Contemplons son triomphe au séjour du Nectar.
On peut s'en reposer sur le bras de la France,
Et le cœur de LOUIS en porte l'assurance.
Il dit, & se renferme en l'Immortalité,
Respirant la Clémence & la sécurité.
Louis Treize, des Rois soutenant la querelle,
Fit éclater ces mots dans sa bouche immortelle ;
Sa voix impérieuse annonçoit plus d'ardeur,
Et la sévérité régnoit dans sa grandeur.

Dans les mains de LOUIS allumant le Tonnerre,
La Justice a pesé tous les Droits de la Guerre ;
Il soufla la vengeance au cœur de ses Sujets.
Mais poursuivant le cours de ses vastes projets,
Veut-il de l'Orphelin dévorer l'Héritage,
Et Maître de la Terre en faire son partage ?
Hélas ! ce Conquérant pour lui ne prétend rien ;
Rendre la Paix au Monde est son unique bien :
Il l'a dit, & s'armant il ouvrit la Campagne ;
Il a secouru Géne, il vengera l'Espagne ;
Par des liens sacrés aux yeux des Potentats,
Il doit rendre Philippe à d'antiques Etats ;
L'honeur du nom Français, l'honeur du sang demande
Que par-tout à la tête ainsi LOUIS commande.
Victorieux par-tout, LOUIS a combattu ;
La gloire le couronne, & cherche la vertu.
Loin de lui ce Projet, Monstre de Politique,
Assemblage éclatant de pouvoir despotique,
Qui de l'Europe entière ébranleroit le poids,
En osant asservir les Peuples & les Rois ;
Sa parole dément un odieux systême,
Qui n'est qu'une Chimère & tombe de lui-même ;
Complots injurieux aux Monarques Français,
Marquant moins de grandeur que de crime & d'excès.
Ce Rêve gigantesque, Enfant de la Folie,
Ne peut armer des bras que dans la Thessalie ;
D'un semblable Projet elle fut le berceau ;
S'il renaissoit, la France en seroit le tombeau.
Les Rois, soutiens du Ciel, sont les Dieux de la Terre ;
Mais l'Olimpe a borné l'éclat de leur Tonnerre :
L'abus de la Victoire est un crime odieux ;
Son droit ne s'étend point à déthrôner les Dieux.
Jusqu'à quand verra-t-on des esprits mercénaires,
Aux BOURBONS imputant ces coups imaginaires,

Dans le sein de l'Europe allumer les fureurs,
Et livrer l'Univers aux guerrières horreurs ?
Jusqu'à quand de la haine, ou de l'or vils Esclaves,
Des Mortels viendront-ils allarmer les Bataves,
Et leur mettant toujours les armes à la main,
Déchaîner les Combats contre un Phantôme vain ?
LOUIS dans cette Guerre est un Prince équitable,
Que l'on force à se rendre au Juge redoutable :
Sa parole à l'Europe a déclaré son choix ;
Son bras accomplira la parole des Rois ;
Il a prescrit le Cercle, & l'Europe offensée
Veut en vain s'écarter de la Ligne tracée.
Sur le Champ de bataille il vint à Fontenoi,
De la Paix aux Vaincus n'imposer que la Loi :
Alors tant de Clémence à leurs yeux fut suspecte ;
On ne l'écouta point : il faut qu'on le respecte ;
Que dans leur repentir les Alliés confus
Admirent sa constance à vaincre leurs refus ;
Que malgré leurs Complots la Terre enfin repose ;
Mais pour les en punir, c'est la Paix que j'impose.
LOUIS le Grand se lève, & d'un air fastueux
Déploye aux yeux des Rois son front majestueux :
Que prétend Albion dans sa haine éternelle,
Allumant les flambeaux d'une Guerre cruelle ?
Falloit-il, pour s'unir à d'éclatans revers,
Déserter la Tamise & traverser les Mers ?
De l'Empire des Lys orgueilleuse Rivale,
Croit-elle avec tout l'or qu'en Europe elle étale,
A ce prix y répandre une heureuse chaleur,
Et forcer la Victoire à trahir la Valeur ?
Devoit-elle s'armer d'une Raison légère
En se précipitant dans la cause étrangère ?
Si pour son cœur altier la Guerre a tant d'appas,
Le vaste sein des flots ne lui suffit-il pas ?

Ces Champs lui sont ouverts, & la Conquête est libre.
Pourquoi nous apporter la Raison d'Equilibre,
Qui pour fixer l'Europe en sa stabilité,
Doit entre deux Etats tenir l'égalité,
Opposant l'Aigle aux Lys, Puissances formidables,
Qui pourroient l'ébranler par leurs chocs redoutables?
Albion craint l'effort de leurs débordemens,
Et voudroit commander à deux fiers Elémens;
Placée au milieu d'eux, la Hollande guerrière
A leurs soulevemens oppose une barrière:
Cet Isthme insurmontable empêche les deux Mers,
En confondant leurs flots, d'inonder l'Univers.
D'où leur vient ce pouvoir de prendre la Balance?
Est-ce de la Justice? est-ce de la vaillance?
Lauffeld ordonne-t-il de nous faire la loi?
Ce Droit est-il écrit aux Champs de Fontenoi?
Mais la crainte a rendu leurs Complots légitimes:
Ils doivent maintenir les forces Maritimes;
La foi de leurs Traités arme un bras Protecteur:
Pour repousser les coups du fier Usurpateur,
Il falloit réunir un grand Corps de Puissance,
Qui par son Contrepoids sût balancer la France:
La despotique ardeur d'un Voisin dangereux
Engloutiroit l'Europe, & tant d'Etats heureux,
Si par cette immuable & nécessaire Ligue,
La Prudence au Torrent n'opposoit une Digue...
Beau prétexte en effet! Arbitres des Etats,
Veulent-ils gouverner les autres Potentats?
Veulent-ils par des coups que l'Intrigue envelope,
De leur Thrône des Mers imposer à l'Europe,
Sous des noms spécieux anéantir les Drois,
S'arroger le Partage, & commander aux Rois?
On ne pourra venger honneur, Sceptre, naissance,
Qu'autant qu'ils permettront d'étendre la vengeance;

Un Monarque à leur choix réglera tous ses pas,
Et leur coup d'œil funeste enchaînera son bras....
Esclavage honteux qu'un Diadême abhore,
Qui déthrône les Rois & qui les deshonore !
Le Sceptre indépendant nâquit plus glorieux ;
Il relève du Ciel, & n'est soumis qu'aux Dieux :
C'est comme eux qu'il se venge en consternant la Terre ;
Les Dieux lancent la foudre, & les Rois font la guerre.
Plus ardent à venger la querelle des Rois,
Le Père des BOURBONS en élevant sa voix,
Sur son front alluma le feu de la colère.
Les Alliés, dit-il, ont trop sû nous déplaire :
Leur Intérêt couvert des plus spécieux noms,
Est d'opposer l'Autriche, & l'Europe aux BOURBONS ;
Mais laissant ces Ressorts, Jeux de la Politique,
Voyons s'il faut sévir contre la République :
Le soin de la vengeance est mon seul Intérêt,
Et la seule Equité prononcera l'Arrêt.
Du Passé, du Présent la révoltante Image
N'offre de toutes parts que la haine & l'outrage ;
Et ces Républicains trop jaloux de régner,
Ne sont plus des Mortels que l'on puisse épargner :
Tout dépose contr'eux. Une offensante Ligue
Renaît par des secours que sans borne on prodigue ;
Ces armes, ces complots ont blessé ma grandeur,
Dit mon Fils par la voix de son Ambassadeur :
Il n'est point écouté. Son bras frappe ; on le brave ;
Et rien ne peut fléchir l'insensible Batave.
C'est donc avec le fer qu'il faut rompre ces nœuds ;
LOUIS, c'est ton ouvrage, & l'objet de nos vœux.
Mais qu'ai-je dit encor pour enflamer la France ?
Le Passé plus cruel impose la vengeance.
Rappellons-nous ces temps, où des revers affreux
Etendoient sur la France un voile ténébreux ;...

Quand éloignant la voix d'une Paix desirée,
Mars couroit embraser l'Europe conjurée ;
Le Vainqueur, insolent dans la prospérité,
Du Monarque Français outragea la fierté :
Alors Gertrudenberg avec des traits de flame,
Par la haine à jamais fut gravé dans mon ame.
A quel point ce Batave osoit humilier
Un Roi que l'infortune obligea de plier !
En barbare Vainqueur usant de la Victoire,
Il vint dans un Congrès qui révoltoit ma gloire ;
Et là foulant aux pieds la majesté des Rois,
Le Cruel proposa par un indigne choix,
Pour déthrôner le Fils, d'armer le bras du Père....
La Nature en frémit, & retint sa colère ;
De la France indignée on vit rougir le front :
Peut-elle dans le sang trop laver cet affront ?
Mais ils sont arrivés ces temps de la vengeance :
Sous un Bourbon vainqueur triomphe, heureuse France ;
La Justice est ton guide, & le Ciel ton soutien.
Tu sais que pour venger l'honneur du nom Chrétien,
Abordant avec toi la Plage Orientale,
Je voulus renverser cette Terre fatale :
A ta porte aujourd'hui tu peux venger ton Roi ;
L'honneur du Sang Bourbon t'en a fait une loi.
Toi, Dieu Triomphateur, dont les heureux auspices
A la France, à LOUIS trouvent des Dieux propices,
Frappe jusqu'à leurs Mers ces fiers Républicains,
Restes impérieux de l'orgueil des Romains.
Leur nouveau Stathouder, ce brillant Phénomène
Qui naît de la tempête, & que la Guerre amène,
Peut-il déconcerter nos projets absolus ?
Annibal est encor, mais Fabius n'est plus.
En vain la République en son péril extrême,
Veut en lui confiant l'autorité suprême

Opposer à la France un puissant Dictateur ;
Elle s'impose un Maître en son Libérateur.
De ces Républicains abattus par l'Orage,
Que le nom de Nassau relève le courage ;
Que contre nous l'Europe enfante cent Rivaux :
Leur gloire embellira le cours de nos travaux.
Le Ciel combat pour nous : il confond la malice ;
De mon Fils je verrai triompher la justice ;
Que l'éclat de sa foudre arrive dans ces Lieux :
Une altière vengeance est le plaisir des Dieux.

Ainsi les grands BOURBONS parloient sans jalousie ;
Leur bouche répandoit une odeur d'Ambrosie.
Tous les Rois attentifs écoutoient leurs discours ;
Le puissant Charlemagne en appuyoit le cours :
Tous portoient dans un cœur qu'animoit l'espérance,
La gloire de LOUIS, & l'amour de la France.
De ces grands entretiens le Monarque enchanté,
Dans le Conseil des Dieux se croyoit transporté.

O vous qui me servés de flambeaux & de Maîtres,
Vous, répondoit LOUIS, mes Pères, mes Ancêtres,
Le Ciel par vous m'éclaire, & m'impose la Loi ;
Le feu de vos discours a passé jusqu'à moi.
Le Torrent de la Guerre emporte le Batave ;
Par quel aveuglement faut-il donc qu'il nous brave ?
Ce Peuple dans la France eut toujours un appui :
Devroit-il contre moi s'élever aujourd'hui,
Lui que dès le berceau mes Ayeux ont vû naître,
Et qui sans leur secours ramperoit sous un Maître ?
Si dans l'Europe enfin son choix est important,
Croit-il fermer l'Abîme en s'y précipitant ?
Insensible à la Paix, le Batave résiste,
Craint jusqu'à ma Clémence, ose tout, & persiste ;
Cruellement rebelle à la voix du Vainqueur,
Jusqu'à quand voudra-t-il me dérober son cœur ?

Il ose nous braver, répond le Dieu propice,
Peut-être penche-t-il au bord du précipice :
La Guerre est le Fléau de tout Républicain,
Dont le Commerce fonde & l'Empire & le gain.
Au vaste sein des Mers il affronte l'orage ;
Mais un Champ de bataille étonne son courage,
Et ce Peuple si fort, quand Nassau l'excitoit,
Est devenu Marchand, de Soldat qu'il étoit.
Endormi désormais au sein de l'opulence,
Il n'opposera plus qu'une morne indolence :
C'est ainsi qu'autrefois Rome dégénera,
Par la prospérité que Rome s'assura.
Mais de son Stathouder la sage prévoyance
Peut d'un Astre malin corriger l'influence :
Père, Ami, Citoyen, il peut sous son appui
Préserver le Batave, & régner avec lui.
Une tranquille Paix doit soutenir ce Règne ;
Il faut qu'on le respecte, & non pas qu'on le craigne.
Sous l'abri glorieux de son autorité,
L'amour de la Patrie & de la Liberté
Rameneroit bientôt la fertile abondance,
Heureux fruit du Commerce & de l'indépendance.
Pourquoi donc ce Batave abandonnant le Port,
Cherche-t-il aux Combats le naufrage & la mort ?
Puissant Dominateur sur les plaines de l'onde,
Qu'il étende ses Droits jusqu'aux confins du Monde,
Où l'Indus tributaire appelle ses Vaisseaux,
Rapides Messagers qui captivent les eaux,
Et Conquérans épars, dont la vaste industrie
De trésors précieux enrichit la Patrie :
Mais qu'il laisse à leur choix régner les Potentats,
Et borne son empire à régir ses Etats,
Conservant par la Paix ce qu'il eut par la Guerre :
Qu'il redoute aujourd'hui l'approche du tonnerre ;

Ses yeux se sont ouverts, las de tant sommeiller ;
Et la Meuse fumante a dû le réveiller.
Roi vainqueur, poursuivons le cours de la Victoire ;
Hâtons la Paix tardive en volant à la gloire :
Il faut humilier ces fiers Républicains,
Qui parlerent aux Rois sur le ton des Romains.
A ces discours de flame un Ris inaltérable
Redoubla sur le front de la Troupe adorable :
Une voix magnanime éleva vers les Cieux
Des acclamations telles qu'en font les Dieux ;
De transports plus divins leur ame fut saisie,
Et l'Immortalité répandit l'Ambrosie.



CHANT SEPTIÈME.

Siècle de LOUIS XIV.
Siècle de LOUIS XV.

PRès du brillant Asile où reposent les Rois,
Fleurissoient les beaux Arts sous d'équitables Lois;
Apollon les protège, Apollon les inspire;
De son ame féconde il remplit cet Empire.
La Paix, en l'honorant de ses plus doux regards,
Avec un Sceptre d'or gouvernoit les beaux Arts:
Son Thrône est toujours calme, & ses mains souveraines
De ces Etats heureux laissoient flotter les rênes.
Dans les vastes Confins d'un Empire si grand,
Trois Siècles renommés tenoient le premier rang:
Sur la Terre les Arts que la Paix fit descendre,
Régnerent autrefois sous le grand Alexandre;
Ce fut leur premier Siècle; Auguste eut le second,
Rome les vit renaître, & dans ce Champ fécond
Chacun reproduisant son germe, son espéce,
Ils prospererent tous, apportés de la Gréce.
A l'éclat du troisième enfin tout concourut,
Et sous LOUIS le Grand ce beau Siècle parut:
Rival de ses Aînés, non moins qu'eux admirable,
Plus éclairé peut-être, & plus irréparable.
Sa présence au Parnasse imprimoit le respect:
Le Monarque s'arrête à son brillant aspect:
La France devant lui d'une voix triomphante,
Rassemblant à l'entour les Héros qu'elle enfante,
Répandoit

Répandoit les rayons de l'Immortalité.
Là sur un Thrône d'or LOUIS fut exalté ;
Et promenant au loin ses regards sans obstacle,
Tranquille il jouissoit du plus charmant spectacle.
Une Enceinte superbe à sa royale ardeur,
Des beaux Arts cultivés présenta la grandeur ;
Sur chaque tête illustre autour de sa Personne,
De célestes clartés formoient une Couronne :
Les rayons distinguoient les Savans des Guerriers ;
On peut les reconnaître à l'éclat des lauriers.

O ! de LOUIS le Grand Siècle trop mémorable,
Qui consacrois aux Arts son Règne favorable,
Sur leur magnificence élevant ta splendeur,
Tu déployas alors ta pompeuse grandeur :
Ce fut pour le Parnasse une brillante Fête.
LOUIS le Grand (quel Roi !) paraissoit à la tête :
Des mains de la Victoire il étoit couronné,
Calmant de ses regards ce Siècle fortuné.
Colbert le gouvernoit ; & l'œil de ce grand Homme,
Pour confondre l'orgueil de la Gréce & de Rome,
En parcourant l'Europe observoit les Talens ;
Nouvel Inquisiteur des Hommes excellens,
Décelant le mérite en magnanime Traître,
Il en ornoit la France & la Cour de son Maître :
Ce Siècle est un fardeau qu'il pouvoit soutenir ;
Il servira d'exemple aux Siècles à venir.

Voilà, disoit le Dieu protecteur de sa gloire,
Un Règne à qui tout Règne a cédé la victoire.
Les voilà rassemblés ces Miracles divers,
Qu'il fit ainsi paraître aux yeux de l'Univers.
Là Nicole marchant dans les sentiers du Sage,
Traçoit de la Morale un docte apprentissage,
Calmoit les Passions dans le cœur combattu,
Et de la Vérité nourrissoit la Vertu.

Arnaud, le grand Arnaud contre l'Erreur coupable,
Non sans gloire exerçoit sa Plume infatigable;
De son sublime esprit la vaste profondeur,
A la Religion donnoit plus de grandeur.
  Ces Ecrivains fameux, Oracles de la Terre,
Dont l'éloquente voix roula comme un tonnerre,
Sembloient en tourbillons s'élever dans les airs,
Et lancer à l'entour de foudroyans éclairs.
Là Bourdaloue offroit un Fleuve d'éloquence:
Le zèle à ses discours traînoit toute la France.
Massillon s'avançoit en rapide Torrent,
Et s'ouvroit à la gloire un chemin différent.
Des ornemens Flechier faisoit un noble usage;
Les plus brillantes fleurs émailloient son passage.
La Rue & Mascaron, Rivaux contemporains,
Comme eux par la Parole étoient les Souverains.
Sur des ailes de feu, Bossuet à leur tête
S'élevoit par l'orage, & portoit la tempête:
La Terre l'écoutoit; il venoit l'éclairer.
  D'un vol non moins sublime osant la mesurer,
L'Astrolabe à la main, sur le haut des montagnes,
Descartes arpentoit les célestes Campagnes,
Et disposoit le choc de ses fiers Tourbillons:
Tel LOUIS sur l'Escaut rangeoit ses Bataillons,
Alors qu'à Fontenoi la France ranimée,
Déploya dans les champs les Ailes d'une Armée.
D'un œil sistematique & d'un pas concerté,
Mallebranche attentif cherchoit la Vérité:
Semblables aux rayons qui percent le nuage,
Ses Argumens vainqueurs, heureux assemblage,
Dissipoient devant lui la ténébreuse Erreur,
Et contr'elle exhaloient sa divine fureur.
Son stile impétueux dans sa marche hardie,
S'avançoit à grands pas, ainsi qu'un incendie:

Mais quoiqu'en ſes diſcours tant de feu pénétrât,
L'imagination ne ſervoit qu'un ingrat.
Du Préjugé ſtupide Ennemi rédoutable,
Membre illuſtre d'un Corps ſavant & reſpectable;
Ame ſpéculative & forte en Argumens,
Il ne ſe repaiſſoit que de raiſonnemens:
Souvent dans les détours d'un perfide ſyſtême,
En portant la lumière il s'égaroit lui-même;
Un Rêve chimérique exerçoit ſon ardeur;
L'Abîme ſous ſes pas ouvroit ſa profondeur.
Paſchal juſqu'au ſublime élevant ſes Penſées,
Combattoit, jeune encor, les erreurs inſenſées:
Ses regards s'élançoient dans le Conſeil des Dieux;
L'ordre de la Nature étoit devant ſes yeux.
Mais quand il deſcendoit au ſavant badinage,
Un ſel ingénieux aſſaiſonnoit l'Ouvrage,
Verſant un heureux goût ſur tout ce qu'il écrit:
Pour un Mortel peut-être il avoit trop d'eſprit.
Le Ciel en fut jaloux, & la Parque inhumaine,
Des ombres de la mort couvrant ce Phénomène,
Dans l'immortelle Cour le força de rentrer;
Les Dieux à l'Univers n'ont fait que le montrer.
Ainſi le Protecteur de ce Siècle admirable
Commençoit par ces traits le Tableau mémorable:
La matière étoit vaſte; & ſon zèle prudent,
Du Monarque enchanté laiſſe errer l'œil ardent.
Auprès de ces Héros, l'aimable Deshoulières
Répandoit ſur ſes Vers des beautés ſingulières,
Dans les champs de l'Idille alloit cueillir des fleurs,
D'une ſimple Bergère empruntoit les couleurs,
Et d'un ſtile plaintif ſur le bord des fontaines,
Peignoit du ſort flottant les vagues incertaines:
Tandis que Dacier ſeule en un Antre écarté
Pâliſſoit ſur Homere, & ſur l'Antiquité.

Sévigné toujours vive en sa plainte éternelle,
Donnoit mille couleurs à l'amour maternelle,
Perdant à soupirer de précieux momens
Que la Suze égayoit par des amusemens.
L'heureuse Scuderi dans sa veine fertile,
Unissoit la richesse à la clarté du stile :
Lambert de l'Eloquence avoit l'ame & la voix,
Alors qu'à ses Enfans elle dictoit des loix.
Segrais, Pasteur si tendre, assis au pied des Hêtres,
Les faisoit retentir de ses douceurs champêtres.
Voiture dans l'esprit noyoit le sentiment,
Et Balzac affectoit l'emphatique ornement.
Chappelle & Bachaumont d'un riant badinage,
A frais communs encore illustroient leur Voyage ;
Et rallumant sa verve au feu de ses desirs,
Chaulieu semoit des fleurs dans le champ des plaisirs.
Pavillon plein de grace en voulant plaire aux Belles,
Se rendoit amusant & délicat comme elles :
Une science aimable ornoit Saint-Evremont.
En broyant les couleurs, qui des traits de Grammont
Laisseroient à la France une image fidèle,
Hamilton dans son art devenoit un modèle.
Historien solide, Orateur véhément,
Saint-Réal s'attachoit à quelque événement.
Des débris des Césars, Monumens pleins de gloire,
Tillemont élevant un Trophée à l'Histoire,
De ces fameux Vainqueurs peignoit les Passions :
Vertot en retraçoit les Révolutions.
Sur les Fastes du Monde, Archives immortelles,
Berruyer répandoit trop de graces nouvelles :
A travers mille Ecueils, Fleury d'un œil constant,
De l'Eglise observoit le Navire flottant.
Rome avoit adopté Santeuil, Hersan, Commire ;
Et la Muse Latine en leurs travaux s'admire ;

Par eux le Temps d'Auguste étoit ressuscité ;
De la Lyre d'Horace ils avoient hérité.
Combattant les Erreurs de Rome & de la Gréce ;
L'illustre Polignac s'armoit contre Lucréce ;
Et par-tout d'Epicure attaquant le poison,
En Vers harmonieux il vengeoit la Raison :
La Vérité marchoit à couvert de ses armes.
D'un champêtre séjour Vaniere ornoit les charmes ;
Et sa Muse Rustique en faveur de Cérès,
Alloit d'épics dorés enrichir les Guerêts.
Exhalant dans ses Vers les doux parfums de Flore ;
Rapin développoit l'art qui les fait éclore :
Sautel faisoit briller dans ses fertiles mains
L'heureuse Allégorie, Ecole des Humains ;
Et parmi ces Héros, Bouhours avec Menage
Observoit en passant les défauts du langage.
Porée & Jouvency formoient des Orateurs,
Et traînoient après eux des flots d'Admirateurs.
Usurpant au Parnasse un pouvoir despotique,
Bayle qui parcouroit les champs de la Critique ;
Dans la carrière ouverte à sa rapidité,
Apportoit la lumière & la fécondité :
Mais en développant les replis du Sophisme,
Il faisoit triompher l'orgueilleux Pirrhonisme.
Huet ainsi que lui dédaignoit le repos,
Et de l'Antiquité débrouillant le Chaos,
Aux champs de la Dispute Athléte redoutable ;
Fort de la Vérité, la rendoit respectable.
Offrant sous mille traits nos goûts & nos humeurs ;
La Bruyere achevoit le Tableau de nos Mœurs ;
Et sublime dans l'art de peindre un Caractère,
Joignoit au Coloris ce Vrai que rien n'altère :
Les coups de son Pinceau toujours grands & hardis ;
Ne laissoient échapper que des traits applaudis.

Dans son stile ingénu non moins inimitable ;
Le charmant la Fontaine occupé d'une Fable,
Des appas du mensonge ornoit la vérité,
Et mêloit l'élégance à la simplicité :
La Morale rioit de ses graces naïves ;
Mais le goût les préfère à des beautés plus vives.
Rangés autour de lui les divers Animaux,
Eclairoient les Humains sur leurs biens ou leurs maux ;
Et depuis l'Eléphant, fertile en aventures,
Tout, jusqu'à la Fourmi, parloit dans ses peintures :
Les Muses de la France aux regards d'Apollon,
N'ont d'un Trésor plus rare enrichi son Vallon.

Quinaut, le doux Quinaut dans sa verve brillante ;
Préparant à l'Amour une Fête galante,
Enchaînoit mollement des Vers ingénieux,
Que Lulli remplissoit de sons harmonieux :
Jadis réunissant leurs graces naturelles,
Peintres des Passions, & sublimes par elles,
Ils parlerent tous deux un langage si beau,
Que leur Muse aujourd'hui sert encor de flambeau.
Baron parloit en Roi ; le Couvreur qui l'égale
Par son Jeu soutenoit l'Action théatrale :
Consultant la Nature, ils donnoient avec choix
Du sentiment au geste, & de l'ame à la voix :
Spectacle séduisant, dont les feintes allarmes
Font verser à nos yeux de véritables larmes,
Et qui nous transmettant les nobles Passions,
Conduit à la vertu par les Illusions.

Rousseau, qui sur la Terre a vû flotter sa vie,
Déplorable jouet des fureurs de l'Envie ;
Assis pompeusement sur un Thrône vainqueur,
Pardonnoit à la France & lui rendoit son cœur.
Là foulant sous ses pieds une coupable Trame,
Dédaigneux Ennemi de la folle Epigrame,

Regorgeant d'harmonie & plein de vérité,
Il chantoit les plaisirs de l'Immortalité.
A l'aspect de son Roi, dans un transport Lyrique,
Il sentit rallumer sa flame Pindarique :
L'Enthousiasme règne en ses divins Ecrits ;
Heureux si de son Siècle il eût calmé les cris !
Rollin, qui de la France oubliant la Victoire,
Hardi Navigateur sur la mer de l'Histoire,
Vanta des premiers temps les Héros fabuleux,
Et parla de la Gréce en Amant scrupuleux ;
Pour ses Concitoyens ranimant tout son zèle,
Montroit son repentir d'une faute si belle.
Là sur l'Antiquité ses regards attentifs,
Alloient saisir encor mille traits fugitifs ;
Du Chaos ténébreux où l'Histoire l'enfante,
La Vérité sortoit à sa voix triomphante :
Formant autour de lui d'aimables Nourrissons,
Le goût & l'élégance animoient ses leçons ;
La Jeunesse écoutoit, & rompant la barrière,
Par l'étude des Arts commençoit sa carrière.
Auprès de lui Brumoy, d'un travail assidu,
Faisoit murir le fruit si long-temps attendu ;
Et par des soins heureux surmontant tout obstacle,
Du Théatre des Grecs ouvroit le grand spectacle.
Vous, sublime le Brun ; vous, hardi le Poussin,
Vous immortalisiés le superbe Dessein ;
S'embellissant par vous, sous votre main savante,
La Nature étoit forte, & l'Histoire vivante :
Dans vos Tableaux divins les Passions parloient ;
Tous les feux du génie alors étinceloient.
Là sans rivalité dans sa grandeur repose,
Ce Mortel qui d'Hercule a peint l'Apothéose ;
Il observoit LOUIS, lui marquant dans les Cieux,
Ainsi qu'au Fils d'Alcmene, un rang parmi les Dieux.

Cent Artistes Français, modernes Praxiteles,
Osoient représenter ses vertus immortelles,
Et conduisoient la main des Elèves fameux,
Qui vont sous leur Ciseau les exprimer comme eux.
D'un coup d'œil Girardon parcouroit le Monarque,
Et gravant dans son cœur tout l'éclat qu'il remarque,
Sur un Coursier superbe il le voit aussi grand
Que son art fit paraître un autre Conquérant.
Richelieu, Mazarin, Ministres despotiques,
Développoient plus loin les ressorts politiques :
Dans leurs vastes desirs Colbert les regardoit,
Plus content d'animer les Arts qu'il répandoit.
Elevant des Remparts & couvrant la Patrie,
Les Vaubans déployoient la guerrière industrie ;
Et l'ardeur de Bellone, à travers les hasards,
Dans de noirs tourbillons emportoit les Villars.
Vendôme, Luxembourg, Catinat & Turene,
Héros Contemporains entretenoient Eugene :
Eugene de ce Siècle admirant la splendeur,
En vouloit de leur bouche apprendre la grandeur.
A l'ombre des lauriers, assis sur leurs trophées,
Les Condés écoutoient les accens des Orphées :
Les Contis avec eux discouroient du grand art
D'enchaîner la fortune, & fixer le hasard.
Au Tribunal sacré qu'éleva la Justice,
La Moignon d'un coup d'œil faisoit trembler le Vice ;
Et quittant de Thémis le glaive redouté,
Alloit avec Paschal chercher la vérité :
Mais le Maître & Patru, deux foudres d'éloquence,
Devant son Tribunal tonnoient pour l'innocence.
Oh ! combien dont les noms par d'éclatans succès,
Sont marqués pour toujours dans les Fastes Français,
De ce Siècle fameux illustroient la puissance !
Combien sur le Parnasse ornoient sa renaissance !

Le grand Corneille enfin, & Racine avec lui,
Merveilles de la France, y marchoient aujourd'hui,
L'un Vainqueur de Sophocle, & l'autre d'Euripide.
Moliere y paraissoit un Héros intrépide,
Que Thalie aux Combats eût armé de ses mains;
Il pouvoit défier les Grecs & les Romains.
Tous ces illustres Morts, Troupe immortalisée,
Habitoient le Parnasse ainsi que l'Elisée;
L'Etude avoit pour eux des attraits séduisans;
LOUIS en admiroit les charmes renaissans.
Audacieux Rivaux d'une gloire si belle,
Les Vivans apportoient des tributs de leur zèle;
Et partageant le soin d'instruire ou d'amuser,
Goûtoient le doux plaisir de s'immortaliser.
La France au milieu d'eux ceignoit le Diadême:
Frappé de son triomphe, & triomphant lui-même,
A l'aspect des Héros dont s'honore son choix,
Le divin Protecteur élève encor sa voix.
Vaucanson, de ton soufle animant l'Automate;
Tu méritas des Rois la faveur qui te flate;
Quand Paris étonné vit de nouveaux Humains
Prendre un visage, une ame, en sortant de tes mains;
Et d'un Corps merveilleux gouvernant la souplesse,
Enfler d'un son brillant la Flûte enchanteresse:
Méchanique prodige, & digne par son jeu
De ce hardi Mortel qui déroba le feu,
Quand par un vol secret de la céleste flame,
A l'homme qu'il forma son soufle inspira l'ame.
Il en fut la victime; un Vautour assassin,
Sur le Caucase affreux lui déchira le sein:
Un sort plus fortuné t'attend sur le Parnasse,
Et parmi ces Héros éternise ta place.
Toi, savant Réaumur, dont l'esprit scrutateur,
Des loix de la Nature avide Observateur,



Dans ses productions a sû lire & comprendre
Des secrets que les Dieux ont craint de nous apprendre;
Viens, Phénomène utile à la Cour d'Apollon,
Dans ta Sphère briller sur le sacré Vallon.
Maupertuis, de la France audacieux génie,
Qui parcours l'Univers sur le char d'Uranie,
Revolant parmi nous développe à nos yeux
Le mouvement du Monde & la marche des Cieux.
Nolet, poursuis le cours de tes Leçons publiques,
Et portant le flambeau dans les Causes Phisiques,
Par d'étonnans Objets frappe le Spectateur,
Qui d'un cœur plus sensible en révère l'Auteur.
Et toi, propice Astruç, dont la lumière éclate
Dans le Dédale sombre où marchoit Hippocrate,
De ton Art salutaire augmentant les secours,
Fais que l'Humanité prolonge un heureux cours.
Mais toi, qui folâtrant sur les Mœurs Gallicanes,
Fis pétiller le feu des Images Persanes;
Montesquieu, désormais par des Ecrits profonds,
De tes riches Trésors découvre-nous le fonds:
Tu coloras les fleurs du Printemps qui s'envole;
Donne aux fruits de l'Automne un éclat moins frivole;
A la Terre attentive interprétant les Drois,
Inspire-lui l'amour avec l'esprit des Lois;
Qu'un savant assemblage, Ecole politique,
De tout Gouvernement reglant la marche antique,
Sur l'esprit, le climat, les mœurs des Habitans,
Pose en traits lumineux des Principes constans.
Toi, Neustrien fameux, qui pour orner l'Europe,
As transmis dans nos Vers les richesses de Pope,
Resnel, remplis ta course en noble Traducteur,
Et toujours d'Albion fertile admirateur,
Par un docte Commerce apporte dans nos Plages
Les Trésors immortels dont brillent ses rivages.

Que tant d'Ecrits divins, sans ta Muse ignorés,
Enrichissent la France en tes mains épurés.
O vous, Compilateurs, dont l'audace applaudie
Parcourt l'immensité de l'Enciclopédie,
Vous courbant à l'envi sous ce fardeau pésant,
Eternisés les Arts en les reproduisant :
Didrot l'animera de son ame féconde ;
D'Alemberg comme lui doit être utile au Monde.
Mais qu'un Ruisseau perfide en sa course infecté,
N'aille pas de ce Fleuve altérer la clarté ;
Et qu'un Temple si beau, des Arts dépositaire,
Porte de la Vertu l'auguste caractère.
Dans sa marche embrassant tout ce vaste Univers ;
Que Buffon forme un Corps de tant d'Etres divers ;
Qu'en sortant de ses mains l'Histoire Naturelle,
Des Savans partagés termine la querelle.
D'un œil ingénieux, que Duclos admiré
Considere les Mœurs de ce Siècle éclairé ;
Qu'en les purifiant au feu de la Critique,
Il répande par-tout l'Esprit Philosophique ;
Et peignant le Français tel qu'il est aujourd'hui ;
Qu'il rende chaque Peuple aimable comme lui.
Toi, Mortel généreux, dont la noble industrie
Elevant un Parnasse au nom de ta Patrie,
Illustra des Auteurs le mérite & le rang,
Viens partager toi-même un triomphe si grand.
Titon, par des travaux solides & durables,
Tes mains ont consacré les Talens honorables ;
Ton Parnasse Français, sur le Bronze exalté,
Faisant passer ta gloire à la Postérité,
Parmi tant de Héros, Enfans de l'Harmonie,
Présentera ton zèle ainsi que leur génie.
Déja de la Vertu les suffrages vainqueurs,
En faveur de ton nom prévenant tous les cœurs ;

A l'Immortalité marquent ta récompense;
Ceins les lauriers d'un Dieu qui par toi les dispense:
Tu parcours les Honneurs aux grands Hommes rendus;
Pour un Emploi si beau ces Honneurs te sont dus.
Il dit, & laisse errer les regards du Monarque,
Décorant à ses yeux tant d'Objets qu'il remarque.
Cent Rivaux s'avançoient, & triomphoient du moins
De pouvoir se montrer à de pareils Témoins.
Du Bocage arboroit l'étendart de Bellone,
Et chaussoit le Cothurne en superbe Amasone:
Plus loin du Châtelet, Rivale de Newton,
Méditoit Malebranche, ou consultoit Platon.
Pour transmettre ses feux dans un tendre Volume,
A Graffini l'Amour avoit prêté sa Plume;
Sa Cénie adorable, & la Fleur des Romans,
Fille heureuse du Goût, brilloit de traits charmans!
De tout ce qu'elle écrit le sentiment est l'ame,
Et l'Amour y répand une subtile flame.
Beau Sexe, vos appas sont déja trop vainqueurs;
En écrivant ainsi, que deviendront nos cœurs?
Le Chantre ingénieux, dont la Muse folâtre
Fit voyager l'Oiseau que l'Europe idolâtre,
Persécuteur du Vice, Ami de la Vertu,
Démasquoit le Méchant sous ses coups abattu.
Là s'immortalisant l'Auteur du Philosophe,
Cherchoit du Naturel l'aimable Catastrophe:
Marivaux & Boissy dans leurs Drames brillans,
Multiplioient encor mille traits pétillans.
Bernis des Passions retouchant la peinture,
D'un Coloris vivant animoit la Nature,
Et parlant à l'esprit qu'il savoit enflamer,
Il avoit dans les Vers l'heureux don de charmer.
Sur des Sujets légers versant le sel Attique,
Moncrif tentoit des Mœurs l'agréable critique.

Du Sage dans sa marche affermissoit les pas,
Enseignoit l'Art de plaire, & ne l'ignoroit pas.
Prévôt qui combattoit quelque erreur générale,
Sous des Romans heureux déguisoit la Morale ;
Avec art dévoilant le prestige flatteur,
Il arrachoit au Monde un bandeau séducteur.
Admirable Sopha, par ta force & ta grace,
Du jeune Crébillon tu couronnois l'audace ;
Le tendre Amour marchoit en coupable vainqueur ;
Dans les Egaremens de l'esprit & du cœur.
Angola, tu charmois par tes vives saillies :
L'esprit semoit les fleurs sur d'aimables folies,
Et leur mélange ornoit un Conte intéressant,
Qui corrige le Siècle en le divertissant.
Poëte de la Cour, sur la Scène Lyrique,
Roi soutenoit l'éclat du Corps Archangélique :
D'un pas laborieux d'Olivet si vanté,
S'avançoit au chemin de l'Immortalité.
Rollin pour une Histoire où son feu se rallume,
A son plus cher Elève avoit transmis sa Plume ;
Et d'un Maître si grand ce digne Successeur,
De son Stile exprimoit la force & la douceur.
Enfans nés du Travail, Rivaux de la Nature,
Les beaux Arts qui partoient d'uue source si pure,
D'un Principe commun reconnoissant la loi,
A l'imitation bornoient tout leur emploi :
Tel en parloit l'Auteur, dont la vive lumière
Développant des Arts l'origine première,
Dans son nouveau Chef-d'œuvre éclairoit les esprits ;
Une rare élégance en couronnoit le prix.
D'un pas chronologique en parcourant l'Histoire,
Hénault suivoit la France, & crayonnoit sa gloire ;
De ses Fastes vainqueurs l'immortelle Beauté,
Par-tout respiroit l'ordre avec l'aménité.

Apportant au Parnasse un courage superbe,
L'audacieux Fréron, Race du grand Malherbe,
Héritier de sa Lyre, osoit chanter son Roi,
Enchaînant la Victoire aux Champs de Fontenoi;
Pindariques accens qui partoient du génie,
Et caractérisoient le Fils de Polhimnie.
Héros de la Critique, il portoit son Flambeau;
Des Fontaines par lui renaissoit du tombeau:
Des Fontaines du Goût reconnoissant la marque,
Fut pour les Ecrivains un moderne Aristarque.
Observateur profond, riant, ingénieux,
Il donnoit à la Prose un tour harmonieux.
De ce Champ redouté franchissant la barrière,
La Porte comme lui parcouroit sa carrière:
Mais son art tempéroit la satirique ardeur;
Sa main n'arrachoit pas le voile à la pudeur.
De l'esprit des Français vaste dépositaire,
Gouget par leurs Ecrits frappoit leur caractère,
Et sa Bibliotèque en son immensité,
Les offroit comme au sein de l'Immortalité.
Cent Traducteurs touchoient aux beautés des Poëtes;
Mais sans la voix des Vers ces beautés sont muettes.
Tous les Romans du Siècle inondoient ces Cantons;
D'un goût capricieux futiles Avortons,
Que LOUIS dans les airs voit voler sur sa tête,
Comme la feuille éparse au gré de la tempête.
Il en est cependant qu'un Sage peut louer;
Le Dieu des Arts lui-même osa les avouer:
Mais ils ne furent point dans leur marche complice
Les Fléaux des Vertus, & les Flambeaux du Vice.
Mondonville admirable en sa sublime ardeur,
Ouvroit de ses Motets la vaste profondeur:
Ses Chœurs retentissans remplissoient le Parnasse;
De brillans coups de Maître annonçoient son audace;

Dans ses savantes mains le Roi des Instrumens
Enfantoit sous l'Archet tous les ravissemens ;
Et Blavet son Rival, dans sa Flûte applaudie,
D'un soufle harmonieux enfloit la mélodie.
O Flûte enchanteresse, exprimés la langueur ;
Vos sons doux & plaintifs nous pénètrent le cœur :
De mon ame sensible aux charmes de l'étude,
C'est vous qui sous mes doigts calmés l'inquiétude.
Mais un plus grand spectacle étaloit dans ces lieux
Des plaisirs à la fois pour l'oreille & les yeux.
Disputant la victoire au Chantre de la Thrace,
Geliot unissoit & la force & la grace :
Il mettoit dans sa voix, organe si touchant,
L'ame des Passions, & tout l'esprit du Chant.
Le Maure, tu suivois l'instinct de ton génie,
De ton brillant gosier s'élançoit l'harmonie ;
Et ta voix déployant un son toujours vainqueur,
Tu portois avec lui le charme dans le cœur.
Fell qui chantoit l'Amour & le Fils de Sémele,
Par une voix légère imitoit Philomele ;
Avec art modulés, ses éclats différens
Voloient en Tourbillons, ou rouloient en Torrens.
Altière dans son geste, en ardente Gorgone,
Chevalier allumoit les fureurs de Bellone :
Sa voix, comme un tonnerre, à ses accens divers,
Alloit armer les Cieux & troubler les Enfers.
Chassé, d'un grand Acteur remplissant le Théâtre,
Faisoit briller ce goût que la France idolâtre,
Et consultant du cœur le secret mouvement,
Devenoit par les sons Peintre du Sentiment.
Ce Dupré si fameux dans l'Art de Terpsicore,
Dupré dansoit comme elle, & plaisoit mieux encore ;
Noble Dessinateur de Pas ingénieux,
Qui figurent à l'ame & qui parlent aux yeux.

Appellant les Amours, & volant sur leurs traces,
La légère Sallé dansoit comme les Graces.
La vive Camargo s'élançoit dans les airs,
Et sembloit y porter la foudre & ses éclairs.
A bonds impétueux précipitant la Danse,
Et battant en fureur une juste cadence,
Deux flambeaux à la main, Vestris de toutes parts,
Démon de la Vengeance, annonçoit le Dieu Mars.
Sur la Scène Françaife, aux yeux de Melpomène,
Dumenil paraissant un rare Phénomène,
Tantôt Reine superbe affrontoit les malheurs,
Et tantôt Mère tendre, alloit verser des pleurs:
C'étoit Mérope même, ou c'étoit Athalie.
Dangeville immortelle eût passé pour Thalie:
Ses yeux peignoient l'image, & répandoient le feu:
Tout l'esprit de son Art pétilloit dans son Jeu.
Grandval du Petit-Maître ornoit le Persiflage.
Des Connoisseurs la Noue enlevoit le suffrage.
Cléron de la Vengeance avoit le ton vainqueur.
Gaussin s'attendrissoit: Gaussin parloit au cœur.
Sarrasin eut toujours des entrailles de Père;
Son front de la Vertu portoit le caractère.
Bornant au seul Comique un Art plus étendu,
Et respectant un droit vainement prétendu,
L'Italique Théatre embellissoit la Scène
Par des Jeux avoués sur les bords d'Hyppocrène:
Souvent jusqu'à la Farce il poussoit le Plaisant,
Et ses heureux Lazis le rendoient amusant.
Mais fascinant les yeux d'une utile imposture,
Ses Tableaux n'étoient pas toujours dans la Nature:
D'ingénieux Ballets en relevoient le prix;
Le Sage y pouvoit rire, & garder ses mépris:
Caton se déridoit aux Spectacles de Rome;
Quelquefois le Grotesque amuse le grand Homme.

Ainsi par-tout peuplé de Maîtres excellens,
Le Parnasse à sa gloire admettoit les Talens.
Trois Mortels renommés s'avançoient à la tête ;
A contempler leurs traits le Monarque s'apprête :
La main du temps rapide imprimoit sur leur front
L'éclat d'une vieillesse incapable d'affront.
La Houlette à la main, sur des rives fleuries,
Le galant Fontenelle ouvroit ses Bergeries ;
En Pasteur fortuné conduisoit les Troupeaux,
Enfloit d'un son flatteur les rustiques pipeaux,
Livroit un cœur sensible aux plus tendres allarmes ;
Et de l'amour champêtre insinuoit les charmes :
Ses Bergers paraissoient vifs, polis, délicats,
Toujours ingénieux : l'Amour ne l'est-il pas ?
Mais bientôt s'élevant au-dessus de lui-même,
Son vaste esprit du Monde embrassoit le systême,
Alloit dans l'Univers, hardi Contemplateur,
Dérober le secret au sein du Créateur,
Par un chemin de fleurs marchoit dans les miracles ;
Faisoit parler les Morts, & taire les Oracles.
Le soufle du génie animoit ses travaux ;
L'esprit y répandoit des ornemens nouveaux,
Et l'art développant d'Académiques Fastes,
Illuminoit par-tout des Matières si vastes.
Tout brilloit ; Hautbois, Lyre, Astrolabe, Compas ;
Et les Graces marchoient, Compagnes de ses pas.
Tel sur le Mont sacré qu'embellit la Neustrie,
Le sublime Corneille illustroit sa Patrie :
Sur la Terre il orna le Règne de LOUIS ;
Les regards de son Siècle en furent éblouis.
Rameau le contemploit : cet ardent Phénomène
Echauffant de ses sons Thalie & Melpomène,
De la Scène Lyrique augmentoit la beauté,
Par le plaisir nouveau de la variété.

Fécond, il animoit dans ses vives Saillies
Les tragiques fureurs, les aimables folies :
Il coupoit un Air tendre avec un goût charmant,
Qui mieux que la parole y peint le sentiment.
Profond, il remplissoit d'une mâle harmonie
Ces Chœurs majestueux, Chef-d'œuvres du génie,
Qui de son art si vaste étalent tous les sons ;
Il n'appartient qu'à lui d'en tracer des Leçons.
Dramatique nerveux, plein de force & de vie,
Crébillon déployoit l'ame de Zénobie,
Faisoit parler Pyrrhus dans toute sa grandeur,
D'Electre ensanglantoit la parricide ardeur,
Et traînoit sur ses pas l'horreur la plus funeste :
Le Soleil reculoit au Festin de Thieste ;
La Scène étoit ouverte aux Fléaux des Humains :
Jusqu'à Catilina, tout brilloit dans ses mains.
Le Tragique laurier ceint sa tête immortelle :
Combien d'autres ornoient le savant Fontenelle !
Sur leurs traces, Voltaire osant tout moissonner,
Importunoit les Dieux las de le couronner :
Dans ses mains la Trompette a des éclats suprêmes ;
Prodigieux génie alliant les extrêmes,
Il parle en Philosophe, il flatte en Courtisan ;
Ami de tous les goûts, de tout art partisan,
Satirique, Moral, il raisonne, il calcule ;
Toujours plaisant, aimable, & jamais ridicule,
Dans les Vers, dans la Prose, il pense, il fait penser :
Quel autre mieux que lui sait instruire, amuser ?
Son art suffit à tout ; & cet Age où nous sommes,
En le décomposant feroit plusieurs grands Hommes :
Voltaire est au Parnasse un Héros favori,
Historien de Charle, & Chantre de Henri.
Mais trompant de nos cœurs la flatteuse espérance,
S'est-il donc éclipsé cet Astre de la France ?

Et Frédéric encor va-t-il nous enlever
Un Trésor que LOUIS auroit dû conserver ?
Voltaire, cède au feu dont l'amitié m'enflame ;
De ta Patrie entens la voix qui te reclame :
Reviens sur son Théatre étaler à nos yeux
Ces Travaux réservés pour l'oreille des Dieux.
Mais non, n'écoute plus le zèle qui m'inspire ;
Les Arts de l'Univers ne font qu'un vaste Empire.
Animé par l'Honneur, gouverné par le Goût,
Pour les rares Talens cet Empire est par-tout :
Ils adoptent les Lieux où leur gloire se fonde ;
Voltaire, le grand Homme est Citoyen du Monde.
De ton brillant éclat nos regards éblouis,
Te retrouvent du moins près d'un autre LOUIS.
Du moins en parcourant la Terre qui t'honore,
S'il est quelque Climat dont le Peuple l'ignore,
Tu vas du Nom Français répandre la splendeur.
Qui peut mieux que Voltaire en porter la grandeur ?
Tel sous un Règne heureux marche un Siècle prospère,
Successeur d'un plus grand, mais digne d'un tel Père ;
Il en a les vertus, il en a les talens :
Puisse-t-il remplacer tant d'Hommes excellens !
LOUIS voit sur leur front qui rayonne de gloire,
La marque reconnue au Temple de Mémoire :
A ses yeux enchantés que d'illustres Vivans
Y marchoient en triomphe au milieu des Savans !
Maurice & d'Argenson, soutiens de sa Conquête,
Dans ces chemins brillans paraissoient à leur tête :
Les Contis, les Clermonts précipitoient leurs pas ;
Lovendal s'avançoit en souflant les Combats.
Cent Guerriers avec eux enfloient la Renommée,
Et LOUIS sembloit être au sein de son Armée,
Parmi tant de Héros fiers appuis des grands Rois,
Compagnons de sa gloire, & Vengeurs de ses Droits.

CHANT HUITIÈME.

Règne de LOUIS XV : Histoire de ses Campagnes.

PEndant que le Monarque admiroit des Merveilles
Qui frappoient ses regards, ou flattoient ses oreilles,
Soudain le Dieu du Temple, accompagné des Rois,
BOURBONS victorieux qui donnerent des Lois,
Ouvrit devant ses pas l'immense Gallerie,
Où la Peinture offroit l'histoire de sa vie ;
Et l'ardent Protecteur à l'aspect de ces Lieux,
Prenant le ton sublime, & dont parlent les Dieux :
  Voilà, dit-il, voilà tes brillantes Campagnes :
Le Souverain des Arts, les Muses ses Compagnes,
Par des traits immortels ont rempli ces Tableaux,
Chef-d'œuvres du génie, essais de leurs Pinceaux,
Qui de ta gloire entière éternisent l'image :
Pour de tels soins, LOUIS, nous leur devons l'homage.
Le Monarque fameux qui régnoit avant toi,
Reconnaissoit leur zèle, & les traitoit en Roi :
Il fut grand. Mais regarde un spectacle que j'ouvre :
L'Histoire de ton Règne à tes yeux se découvre.
Vois par des traits brillans l'ingénieux Pinceau
Te mettre la Couronne à l'ombre du Berceau :
Le Ciel qui te l'offroit te prit sous sa défense,
Et sa main caressa les jours de ton enfance.
Je veillois sur ta vie, & mon bras détournoit
Les périls dont la Parque, hélas ! t'environnoit.

Né le plus près du Thrône un sublime Génie,
Que poursuivoit en vain l'ardente Calomnie,
Ami de tous les Arts, Politique & Guerrier,
Epand sur ton Berceau l'Olive & le Laurier:
Ton Etoile suffit; le Tiphis de la France,
A travers les Ecueils vogue avec assurance,
Et traçant sur les Mers un rapide sillon,
Fait par-tout respecter son heureux Pavillon;
Admirable en sa course, & vainqueur de l'orage;
S'il n'eût pas de sa main préparé le naufrage!
Emporté par le vent de la prospérité,
D'un coup audacieux & long-temps médité,
Voulant sauver la France il la perdit sans doute;
Et se brisa lui-même à l'Ecueil qu'il redoute:
Mais de son rare esprit la vaste profondeur
Suspend l'Europe entière, & soutient ta grandeur;
C'est à son Tribunal que les Arts vont paraître;
Philippe offre aux Talens un Père, un Juge, un Maître;
Ton Règne florissant s'affermit sous sa loi,
Et la prospérité sembloit croître avec toi.
Un Ministre parut, qui d'une main facile
Instruisant à régner ta jeunesse docile,
Par de nobles travaux te fit d'heureux loisirs;
Et sans effaroucher les timides plaisirs,
Son bras en soutenant le poids de ta puissance,
Préparoit sur le Thrône un Monarque à la France;
Vois s'allumer la Guerre aux rivages du Rhin:
Le Héros d'Almanza par cent foudres d'airain,
Vient d'ouvrir la Campagne à des travaux insignes;
Et par Maurice Eugène est forcé dans ses Lignes.
Philisbourg de sa chute honora le Vainqueur:
Tout annonçoit dès-lors ce que pourroit son cœur;
Quand combattant sous toi contre l'Europe altière,
On verroit éclater sa valeur toute entière.

Aux bords de l'Eridan l'impétueux Villars,
Rajeuni par le feu qu'allumoit le Dieu Mars,
Sans obstacle vola de Conquête en Conquête;
Les moissons de lauriers ombragerent sa tête.
Vois-tu l'Autriche ardente à poursuivre nos pas,
Ne cueillir sur ces bords que les fruits du trépas?
Du Lys impérieux la vengeance fatale,
En déployant ses coups dans les Champs de Guastale;
Lui fait mordre la terre, & sous les corps épars
Les bords du Parmésan fument de toutes pars.
Ouvrage de Coigny, cette double Victoire,
Cher Prince, tempéroit ton ardeur pour la gloire;
Jusqu'à ce que ton bras par Bellone affermi,
Pût soutenir la foudre & frapper l'Ennemi.
Vois comme la Victoire étale tous ses charmes:
On croit entendre Mars, & voir le bruit des armes.
Quel éclat de pinceau! quelle force! quels traits!
La main, la main des Dieux acheva ces Portraits.
Secondant des Bourbons qu'attendent les Courones,
La France alla combattre, & leur ouvrit des Thrones.
Mais la Paix succédant à ces nobles Travaux,
Pour immortaliser l'effroi de tes Rivaux,
L'Europe en ta Maison vit passer la Lorraine,
Comme un prix qu'acceptoit ta grandeur souveraine;
Heureuse Politique, où l'art de ménager
Asservit sous ta loi l'Héritage étranger!
Dans un calme apparent l'Europe enfin respire,
Et tu laissas flotter les rênes de l'Empire;
La France reposa dans la sécurité
Où l'avoient mis sa gloire & son nom redouté.
Regarde ces Portraits où Diane elle-même,
De sa main soulageant le poids du Diadême,
T'invite d'un sourire à chercher sous sa loi
Un exercice noble, & seul digne d'un Roi:

Ces Jeux brillans fans doute, image de la Guerre,
Délaffent quelquefois les Maîtres de la Terre.
Mais déja dans les Champs ouverts de toutes parts,
Le Cor appelle au loin les Combattans épars :
Sous les Courfiers fumans s'élève la pouffière ;
Tu t'avances, fuivi d'une Efcorte guerrière,
Qui décorant ta marche & tes nouveaux exploits,
Sous l'habit des Héros va dépeupler les Bois,
En leur affociant d'illuftres Amafones,
Tu relèves l'éclat des Fêtes que tu donnes.
Ces Animaux guerriers, Chaffeurs impétueux
Que nourriffent des Grands les plaifirs faftueux,
Franchiffant les guérêts, les rochers, les montagnes,
De leurs cris menaçans ont rempli les campagnes :
Le Cor modérateur de leurs transports fougueux,
Gouverne en l'excitant leur inftinct belliqueux.
Accoutumés à vaincre, ils cherchent la victoire,
Partagent les combats, fenfibles à la gloire ;
Et lancés fous tes yeux, répandant plus d'effroi,
Ils femblent reffentir la préfence du Roi,
Le Cerf levant foudain fon bois & fon oreille,
Friffonne, écoute, obferve une allarme pareille,
Et confulte en tremblant par quels heureux chemins
Il pourra s'échapper à des coups inhumains.
Le voilà qui s'élance en fa courfe légère :
Mais hélas ! fur fa trace une odeur paffagère,
Perfide exhalaifon, vient frapper l'odorat
Du cruel Ennemi qui l'appelle au combat.
Ses obliques détours, fes adroits ftratagêmes,
Les mouvemens rompus, & les feintes extrêmes,
Dans ce funefte jour ne le fauveront pas
De la fatalité qui s'attache à fes pas.
Il fe plonge aux abois dans les eaux fugitives,
Où l'engourdiffement de fes jambes captives

Enchaînant sa vertu, le réserve à la mort :
Il gémit, il succombe à son malheureux sort :
On voit couler ses pleurs ; mais la Meute implacable
Se précipite en l'Onde, où la fureur l'accable.
Quel prodige ! Il ranime un reste de vigueur ;
Le noble désespoir a parlé dans son cœur :
Il s'échappe en courroux du funeste rivage,
Vole vers toi sans crainte ; & le Monstre sauvage,
Comme si dans ta Cour il distinguoit le Roi,
Marche tête baissée, & ne cherche que toi ;
Il roule dans ses yeux les feux de la vengeance.
Le Courtisan pâlit, & tremble pour la France :
Un Héros à la mort déja s'est élancé,
Reçoit le coup, palpite, & tombe renversé ;
Il expire à tes pieds, généreuse victime,
Emportant de la France & l'amour & l'estime ;
Cœur Français, trop content de mourir pour son Roi !
LOUIS, de tels Sujets n'appartiennent qu'à toi ;
Tu lui donnes des pleurs ; cette Image touchante
Doit être pour Diane un Tableau qui l'enchante.
Mais il ne mourra point ce Français généreux
Qui conserve ses Rois en s'immolant pour eux :
Apollon le protége ; un nouvel Esculape
L'arrache dans les bras de la Mort qui le frape.
L'Héritier de ton Sceptre, à l'ombre de la Cour,
Etaloit cent vertus qui charmoient tour à tour,
Et ces naissantes fleurs flattoient ton espérance :
Il étoit ton Image, & l'Amour de la France.
Des Princesses ornant un spectacle si doux,
Auguste sang des Rois, rendoient les Rois jaloux :
Et joignant aux vertus les talens & les graces,
Attachoient & les cœurs, & les yeux sur leurs traces :
Beau triomphe à l'Amour ! Auprès d'elles ton Fils
Paraissoit à la France, ainsi qu'un jeune Lis,

Levant

Levant son front superbe auprès de tendres Roses,
Sur des bords fortunés heureusement écloses.
Du Père & de l'Epoux les regards satisfaits,
De l'Himen favorable adoroient les bienfaits ;
Et d'une Reine auguste, affable, populaire,
La seule ambition fut toujours de te plaire.
Mais tout à coup Bellone allumant son Flambeau,
Vint troubler ton bonheur dans un calme si beau :
Ce fameux Potentat, que le Ciel fit descendre
Du Thrône dans la Tombe où repose sa cendre,
D'un immense Héritage, objet de son orgueil,
Laissoit le vaste Empire en entrant au Cercueil.
L'Espagne avoit porté le feu dans l'Ausonie,
Et la France embrasa toute la Germanie.
Vois le Vainqueur rapide annonçant le trépas,
Parmi ces Champs ouverts précipiter ses pas :
Mais les Corps divisés ne marchoient point ensemble,
On s'élance, on menace, & le Danube tremble ;
Vienne a pâli d'effroi... Quels éclatans revers
Frappent soudain la France aux yeux de l'Univers ?
D'un voile officieux vois la main de l'Histoire
Couvrir cette Campagne, & des travaux sans gloire.
Sur son Thrône ébranlé l'Empereur chancelant,
N'offroit point à l'Europe un spectacle brillant ;
Et cent mille Français couchés sur la poussière,
Aux bords de la Bohême, aux Champs de la Bavière,
Victimes, sans combats, des maux qu'ils ont soufferts,
Par la faim, par le froid, descendus aux Enfers,
Et rencontrant par-tout l'horreur du précipice,
Etoient à l'Empereur un trop grand sacrifice.
Projets ambitieux, par le zèle enfantés,
Simulacres de gloire, & vœux déconcertés,
Remplissés le Chaos de vos chimères vastes ;
Ombres, disparaissés, & respectés nos Fastes :

Dans ces Tableaux divins vous n'êtes point admis ;
Vous mérités de plaire à nos feuls Ennemis.
Sur des bords plus heureux, où la gloire t'appelle,
Vois la France reprendre une face nouvelle :
C'eſt toi qui de ſes jours ranimas le Flambeau ;
A peine tu parais, qu'elle ſort du Tombeau.
D'un repos ténébreux perçant la nuit obſcure,
Tu répandis ſoudain la clarté la plus pure ;
Tu te montras toi-même : alors tout l'Univers
En ſilence obſerva tes mouvemens divers.
Tel que l'Aſtre du jour, lorſque dans ſa carrière
Une vapeur jalouſe offuſquant la lumière,
Voile les feux ardens qui partent de ſon ſein,
Et que du haut des Cieux il diſpenſe ſans fin ;
De l'obſcure priſon le Vainqueur ſe dégage ;
Sa ſplendeur immortelle éclate ſans nuage.
Dans le cœur des Humains cette Image flottoit ;
Le Temps injurieux dans ſon vol l'emportoit :
Mais tu la vois ici par une main ſavante
Offrant les plus beaux traits que la Peinture invente ;
Prendre une heureuſe empreinte en ſa Divinité,
Et recevoir le ſceau de l'Immortalité.
Que ton œil curieux en charme ta mémoire :
Quel ſpectacle plus grand, que celui de ta gloire !
Il dit ; & du Monarque aſſurant les regards,
Laiſſe errer ſes plaiſirs ſur tant d'objets épars,
Prodiges qu'animoit la divine Peinture,
Où tout l'effort de l'Art préſentoit la Nature :
La fumée & les feux en tourbillons voloient ;
Sur leurs murs embraſés les Alliés trembloient.
Là s'avançoient aux yeux ces Marches concertées ;
Ces Poſtes défendus, ces Places emportées,
Ces Mouvemens ſi promts, ces Campemens ſi beaux ;
Les Batailles enfin frappoient dans ces Tableaux.

LOUIS parcourt l'Image ; & le Dieu tulélaire
Portant devant ses pas un Flambeau qui l'éclaire,
Développoit ainsi les traits plus importans.
Vois-tu ce Char orné de rayons éclatans ?
C'est lui sur qui la Gloire en cherchant les Batailles,
Aux Remparts de Menin t'appôrta de Versailles :
La Justice & la Force attelerent ton Char ;
Grand Roi, tu vins, tu vis, tu vainquis en César.
Aux Plaines de Cisoing regarde ton Armée,
Dont ta valeur naissante enfloit la Renommée.
Quel est donc ce Héros, qui vient en Conquérant
Porter le fer rapide, & le feu dévorant ?
Sa marche impétueuse imite le Tonnerre ;
Va-t-il changer l'Europe, & renverser la Terre !
Il fut pendant la Paix un Lion endormi ;
Réveillé par la Guerre, il marche à l'Ennemi.
Qu'il est puissant ce Roi que revère la France !
Il paraît : devant lui la Terre est en silence.
Telle éclata pour toi la voix de l'Univers :
Sous ces traits annoncé craindrois-tu les revers ?
Noaille & d'Argenson te montroient les murailles,
Qu'alloit chercher ta foudre à travers les Batailles ;
Tu t'avançois au bruit des acclamations,
Imprimant la grandeur aux belles actions.
Deux formidables Corps partagèrent l'Armée,
Du même esprit remplie, & par-tout animée :
A Courtrai dans son Camp Maurice descendit ;
Tu sais comme à ton choix ce Héros répondit,
Lorsque ferme & tranquile au fort de la tempête,
Il observoit toujours d'Aremberg qu'il arrête.
Menin fut investi ; là Clermont avec toi
Conduisoit les Assauts, Collégue de son Roi :
De l'Ouvrage il brisa la Corne menaçante ;
Cependant que toi-même à la Gauche fumante,

T'accoutumant au bruit de ces premiers hasards,
Allois la foudre en main renverser les Remparts.
Là ton œil vit tracer l'affreuse Parallèle ;
Là tu connus Bellone, & sa marche cruelle :
Parmi les Travailleurs l'or tomboit sur tes pas ;
Et par reconnoissance ils bravoient le trépas.
Vois Clermont s'élancer dans son bouillant courage,
Avec Pons il attaque, il emporte l'Ouvrage :
La Brêche fut ouverte. A ce péril nouveau,
D'Echten qui commandoit arbora le Drapeau :
Les vapeurs de l'Encens, les Vœux, les Sacrifices,
Consacrerent de Mars ces heureuses Prémices ;
Et la voix de la France éclatant jusqu'aux Cieux,
Voulut à ses travaux associer les Dieux.
Ce fut là que toi-même instruit par la Victoire,
Dès les premiers rayons que répandit la Gloire,
Tu sentis l'Héroïsme éclore dans ton cœur,
Et se développer à ce Soleil vainqueur :
Il te parut plus beau de forcer les Murailles,
Que de languir sans gloire à l'ombre de Versailles.
Pour Diane étouffant l'ardeur de tes désirs,
La guerrière Pallas te fit d'autres plaisirs.
Parmi ces tourbillons de flame & de fumée,
Regarde Ypres tomber, par Clermont consumée :
Sur ses pas foudroyans l'impitoyable Mars,
Dans une double attaque en brisa les Remparts.
Le superbe Cronstrom frappé de sa disgrace,
Se hâte en frémissant de soumettre la Place :
Ce Poste, pour Barrière au Batave cedé,
Reconnut dans Clermont le bras du grand Condé :
Condé vint autrefois le forcer à se rendre :
Contre de tels Héros pouvoit-il se défendre ?
Furnes craignoit la foudre, & s'en voit renverser.
Clermont en Conquérant ne faisoit que passer.

Startzemberg sans secours, sans murs, sans espérance,
Humilia son cœur sous le joug de la France.
Ainsi de toutes parts la Barrière tomboit,
Et d'Aremberg tremblant aux coups se déroboit :
Il n'osa devant toi s'avancer ni paraître ;
Maurice de son Camp fit respecter son Maître.
Tes ordres accomplis aussi-tôt que donnés,
Poursuivoient des succès l'un à l'autre enchaînés ;
Lorsque troublant leur cours le Vainqueur de Guastale,
Par Croissy t'apporta la Nouvelle fatale.
Tout, dit-il, s'épouvante au Passage du Rhin ;
Et rien n'arrêtant plus le superbe Lorrain,
Au Pandour odieux qui vole sur sa trace,
Il ouvrira bientôt les plaines de l'Alsace.
La Lorraine plus fière à ces coups triomphans,
Comme un Libérateur le montre à ses Enfans :
Mais traînant après lui l'horreur qui l'accompagne,
Foulant aux pieds le pampre en la triste Champagne,
Cruel persécuteur des bords que tu chéris,
Charles dans sa vengeance ira jusqu'à Paris.
A ces mots outrageans ta grandeur allarmée,
Sur les rives du Rhin fait voler une Armée :
Pour sécourir la France & sauver tes États,
Tu suspendis les coups qui partoient de ton bras.
Quatre Divisions, Colonnes fulminantes,
Marcherent devant toi vers ces rives fumantes ;
Sur la Sarre d'Harcourt vint rassembler un Corps.
D'une Marche pénible harmonieux accords,
Qui promettiés de vaincre à l'Alsace craintive,
Vous fûtes admirés de l'Europe attentive.
Vois des Remparts de Metz les heureux Habitans,
T'exprimer leur amour dans ces feux éclatans :
L'Alsace à ton approche oublia ses allarmes ;
Tout sembloit conspirer au bonheur de tes armes ;

Deux Ministres de Mars t'annonçoient des exploits,
Qui du Nord au Midi font respecter tes lois.
Grand Roi, dit Tirconel, au Passage de Sture
Conty vient de forcer & l'art & la nature ;
Château-Dauphin se rend, & le Fort de Demont
Ouvrira devant lui la plaine du Piémont :
Annibal traversant ces Montagnes horribles,
N'avoit pas à domter des Forts inaccessibles.
Roi vainqueur, dit Schmettau, qui volant au danger
Sur la Lys & le Rhin, vas par-tout te venger ;
Mon Maître Frédéric fait marcher deux Armées ;
Il les a comme toi de son soufle animées,
Et rassurant l'Empire avec la Liberté,
Veut rendre à l'Empereur toute sa dignité :
Dans ces flots de la Guerre où l'honneur l'envelope ;
Il fait plus, il rendra le repos à l'Europe.
A ces bruits triomphans ton courroux se calmoit ;
De ton Armée au Rhin la valeur s'enflamoit ;
Tout offroit sur ces bords la vengeance & la gloire ;
Tu touchois au moment qui donne la victoire :
Soudain le Ciel t'arrête ; un coup fatal du sort
Te laisse enseveli dans les bras de la mort.
Hélas ! du même coup la France fut frappée ;
Du danger de son Roi seulement occupée,
Dans sa douleur profonde elle oublia le sien,
Et ne vit de salut, Prince, que dans le tien.
La lueur fugitive échappe à l'espérance ;
Un triste deuil couvrit la face de la France.
Regarde tout ce Peuple embrassant les Autels,
Par les pleurs & les cris forcer les Immortels :
Vois Paris éperdu que sa douleur consume,
Plongé par ton péril dans des flots d'amertume ;
Il craint en regardant la lumière des Cieux,
De lire son malheur en de funestes yeux ;

Il s'allarme d'une ombre ; à la frayeur en proie,
Il pâlit au retour des Couriers qu'il envoie.
Reine, Famille auguste, où portés-vous vos pas ?
Croit-on que la Vertu fléchisse le trépas ?
Je te pardonne, Ciel, ces traits de ta vengeance ;
Tu voulois éprouver tout l'amour de la France ;
Tu l'éprouvas sans doute, & l'honneur t'étoit dû ;
LOUIS, à tant d'amour la Parque t'a rendu.
Aux horreurs de la nuit l'éclat du jour succède ;
La France exhale en feux l'ardeur qui la possède.
Du salpêtre allumé les pétillans éclairs
Vont en Lettres de flame écrire dans les airs
L'amour, ce tendre amour accru par les allarmes ;
Tu fus & le sujet & le prix de nos larmes :
Le Peuple ingénieux l'a par-tout exprimé ;
Par-tout les yeux voyoient LOUIS le Bien-Aimé.
Précipitant sa course à travers l'allégresse,
Un torrent Poëtique inonda le Permesse,
Et du zèle échauffé ce prompt débordement,
Parmi les flots de Vers roula le sentiment.
Dans l'ardeur d'exprimer le feu qui les dévore,
Les Muses te parloient, mais pensoient mieux encore ;
Et ton Peuple admirant tant d'Ouvrages divers,
Vit l'amour dans les Cœurs plus beau que dans les Vers ;
Ce n'étoient que transports, que triomphes, que fêtes ;
On avoit oublié la Guerre & les Conquêtes,
Et de ces jours brillans les Fastes des Français
Ont immortalisé les aimables excès.
Regarde sur le Rhin temporiser Noailles,
Qui réserve à ton bras les grands coups des Batailles ;
De la gloire pour toi préparant les chemins,
Il respecte un Laurier qu'alloient cueillir tes mains ;
Noailles gouvernoit la force réunie,
Faisant par-tout régner la guerrière harmonie.

Charles vit en tremblant qu'il falloit fuccomber ;
Au bord du précipice, il craignit d'y tomber.
Lowendal, Berchini, le Frere de Belle-Isle,
Par trois Détachemens lui fermoient tout asile :
On attaque ; déja le fortuné Lorrain
Avoit brûlé ses ponts en repassant le Rhin ;
Des ombres de la nuit il couvroit sa retraite,
Ne laissant aux Français qu'une gloire imparfaite.
Echappé de la mort tu volas à Fribourg ;
Ton passage illustra Lunéville & Strasbourg.
A Saverne Rohan dans sa magnificence
Prodigua des trésors qu'il tient de ta puissance :
La Cour de Stanislas vit briller à la fois
Sous ses lambris dorés deux Reines & deux Rois.
Là sans cet appareil qu'un vrai Héros dédaigne,
On t'apprend que Philippe & le Roi de Sardaigne,
A Coni mesurant la force de leurs coups,
Le bras du grand Conty fixa le sort pour nous.
Regarde, ce Héros est par-tout à la tête :
Il s'étoit revêtu du bruit de la tempête ;
Sa présence terrible échauffoit les Combats ;
Le brave Emmanuel oppose en vain son bras.
Mais toi devant Fribourg renversant les murailles,
Tu vins par les Assauts remplacer les Batailles ;
Et déja loin de toi le superbe Lorrain
Avoit trompé ta gloire en repassant le Rhin,
Portant à Frédéric sous un Ciel plus contraire
Les moissons de lauriers qu'il t'avoit pû soustraire.
Il nous fallut combattre Hommes, Fleuve, Elémens,
Vaincre à la fois les feux & les débordemens :
Fribourg fut un laurier dont la France s'honore,
Et d'un Siége si beau l'Univers parle encore.
Tu rentras dans Paris sous des Arcs triomphans :
Tel le retour d'un Père attendrit ses Enfans ;

En

Et ces Cœurs épuisés par ta Convalescence,
Retrouverent encor des feux à ta présence.
Les Rois applaudissoient, & le Dieu Protecteur
En faisoit un hommage au Roi Triomphateur :
Ses discours répandoient la divine harmonie ;
Et prenant dans sa bouche une force infinie,
Aux Chantres de LOUIS ils servoient de Leçon.
Soudain le Dieu des Vers appelle un Nourrisson,
Fier témoin des Combats qu'avoit peints le Parnasse ;
Cœur Français respirant la belliqueuse audace,
Elève de la France, à la France inconnu,
Qu'un silence modeste avoit trop retenu.
Apollon d'un regard alluma dans son ame
Par le feu de ces mots la poëtique flame.
Viens, & par tes accens fais tonner Fontenoi !
Un Français craindroit-il d'y suivre encor son Roi ?
Tes yeux ont vû partir les grands coups de Bellone ;
L'Escaut fut son Théatre, & Fontenoy son Throne.
Prens un essor sublime en marchant à ma voix :
Je t'ai choisi ; je veux justifier mon choix.
Il dit, & lui souflant toute la flame Epique,
Fit passer en ses mains la Trompette héroïque :
L'Elève ressentit de nobles mouvemens,
Et l'Envie en poussa d'affreux mugissemens.
Il palpite, agité par le Dieu qui l'annonce ;
Le cœur résiste en vain, quand Apollon prononce.
Un Mortel pourroit-il retracer à vos yeux
Des Combats réservés pour la bouche des Dieux ?
Mais pardone, ô mon Roi, des transports que fait naître
Un Arbitre suprême, & comme toi, mon Maître :
En présence des Dieux, en présence des Rois,
Est-ce à moi d'élever les accens de ma voix ?
Le redoutable honneur de chanter leur puissance
N'appartenoit qu'au Dieu qui fait vaincre la France.

Ainſi parla l'Elève : il regarde les traits,
Du jour de Fontenoy mémorables portraits,
S'enflame, ſe remplit d'une image ſi belle,
Y puiſe en regardant une force nouvelle,
Ne voit plus que la gloire, & plein de ſon ſujet,
Abandonne ſon ame à ce ſublime objet.
Apollon d'un coup d'œil fit ſentir ſa préſence;
Le Chantre de LOUIS rompt alors le ſilence.



CHANT NEUVIÈME.

Bataille de Fontenoy.

DÉja ce Roi guerrier, rapide Conquérant
Que l'Europe révère, & craint en révérant,
Au feu de la vengeance allumant ſon tonnerre,
Dans la plage Belgique avoit porté la Guerre;
Et la foudre à la main, frappant de toutes parts,
Alloit juſqu'à Fribourg renverſer des Remparts.
Déja Mons effrayé du bruit qui l'accompagne,
Redoutoit pour ſes murs la ſeconde Campagne;
Et Tournay dans ſa crainte importunant les Cieux,
Crut peut-être éviter un Roi victorieux.
Le Soleil ramenoit ce temps heureux de Flore,
Où l'aîle du Zéphire en volant fait éclore
Un émail de Rubis, dont ſe parent les champs;
Les Oiſeaux amoureux l'annonçoient par leurs chants;
Voyant à ſon flambeau renaître la verdure,
Bellone s'échappa des bras de la froidure;
Et ſa voix menaçante appellant les haſards,
Raſſembla les Guerriers près de leurs Etendarts.
Le Monſtre qui s'empreſſe à chanter les merveilles,
De cent bruits incertains allarmoit les oreilles:
Les faits de la Campagne emplirent ſes diſcours;
Par le Siége de Lille ils en ouvroient le cours.
Les Alliés marchoient; Cumberland à leur tête,
Sur la Scarpe & la Lys reportoit la tempête.
Maurice de ſon Maître annonçant la grandeur,
Couvroit de ſes deſſeins la ſombre profondeur:

On ignoroit encore à quels Remparts la Guerre
Dans sa marche apportoit la chute du tonnerre.
Tel sur l'aîle des vents suspendu dans les airs,
Et portant dans son sein la foudre & les éclairs,
L'Orage étend au loin sa course vagabonde,
Prêt à se déchaîner sur la Terre ou sur l'Onde,
Et promenant ainsi les rapides torrens,
Menace tour à tour cent Climats différens.
A ces fiers mouvemens l'Aigle plus attentive
Protégeoit le Hainaut & la Flandre craintive;
Lorsque soudain Maurice osant tout affronter,
Sur Tournay dans la nuit vint se précipiter.
Les Mortels fatigués, répandus sur la Terre,
Goûtoient le doux repos, & l'oubli de la Guerre;
Dans la sécurité Cumberland sommeilloit;
La France alloit combattre, & Maurice veilloit.
La Déesse aux cent voix, dans son vol inconstante,
Fit par-tout retentir sa Trompette éclatante.
A ce bruit Cumberland, d'étonnement frappé,
Abandonne les coups qui l'avoient occupé,
Rassemble ses Drapeaux sous les murs de Bruxelles,
Y répand de son feu les nobles étincelles,
Dans les Champs de Bellone ordonne à ses Soldats,
Armés, & frémissans, d'attendre les Combats.
Il consulte, interroge, observe, presse, anime;
Tout s'allume à l'ardeur de ce Chef magnanime:
Pour une ame si belle, & les Héros naissans,
L'image du triomphe a des charmes puissans.
Tel le Fils de l'Aurore, ardent, fier sous les armes,
Au secours d'Ilion voloit dans les allarmes,
Brûlant d'y voir Achille aussi grand que son nom,
Et d'opposer son bras au bras d'Agamemnon:
Suivi de l'Orient, il juroit leur ruine;
La valeur soutenoit sa naissance divine,

Mais son port, sa jeunesse, un courage brillant,
N'avoient rien qu'aujourd'hui n'égalât Cumberland.
J'irai, dit le Héros du ton de la victoire ;
On peut y rencontrer ou la mort ou la gloire :
Eh! qu'importe aux Combats le vain nombre des ans?
Alexandre à mon âge a défait les Persans.
A de si beaux transports, & sous de tels auspices,
Les Alliés comptoient sur des Dieux plus propices :
Il sembloit que le Ciel jaloux de les venger
Les appellât lui-même à ce nouveau danger.
Vers les bords de l'Escaut le vaste Corps s'agite ;
La gloire est devant eux : leur Chef s'y précipite.
Konigseg commandoit un Corps d'Autrichiens ;
Cumberland les Anglais & les Hannovriens :
Valdeck, impatient dans les périls qu'il brave,
Par l'espoir du triomphe enflamoit le Batave,
Et des Corps Etrangers de Peuples belliqueux,
Mercénaires Soldats, s'élançoient avec eux.
Sous chacun des trois Chefs marchoient d'un pas rapide
Vingt mille Combattans, Troupe ardente, intrépide,
Bras naguère éprouvés sur les rives du Mein,
Et cœurs qu'enfloit encor le Passage du Rhin :
Avec tant de valeur, de force, d'assurance,
Ils croyoient apporter la perte de la France.
Maurice cependant à l'entour des Remparts
Conduisoit la Tranchée, & bravoit les hasards ;
Rien n'osoit l'arrêter. Quand il vit la tempête
Approcher de l'Escaut, Cumberland à la tête ;
Il s'élance au-delà de ce fleuve étonné,
Et choisit un Théatre à vaincre destiné.
Qu'ils paraissent, dit-il, je les attens : mon Maître
De leur témérité les punira peut-être.
Menacé de la mort, trop grand pour en pâlir,
Ici dans mon triomphe il faut m'ensevelir :

Maurice, que ta fin soit digne de Maurice,
Et que ton Roi Vainqueur soit ton dernier Service.
Sous le poids des tourmens le Héros abattu
Domte le mal, s'anime; & fort de sa vertu,
Tranquille dans un char dispose le carnage,
Et du vaste appareil conduit le grand ouvrage:
On l'avoit plaint d'abord; mais il fit tout trembler,
Quand on vit les Français devant lui s'assembler.
De Versaille aux Combats LOUIS vole; il arrive,
Et d'un œil curieux observant cette rive,
Il veut avec Maurice apprendre le bel art
D'enchaîner la fortune, & fixer le hasard.
Le Monarque admira sur le Champ de Bataille
Des spectacles nouveaux, inconnus à Versaille.
Son Fils de la Couronne & la gloire & l'appui,
Suivoit les pas d'un Père, adoré comme lui.
Du char qui les portoit au moment qu'ils sortirent,
De cris victorieux tous ces bords retentirent:
Que d'ardeur, que d'amour l'un & l'autre inspiroit!
Ils admiroient le Camp, le Camp les admiroit.
Leur présence soudain que Bellone signale,
Propice aux Assiégeans, aux Assiégés fatale,
Redoubla sur Tournay de foudroyans éclairs,
Et la Bombe en grondant s'éleva dans les airs.
La Citadelle s'offre à sa chute éclatante,
Et reçoit dans son sein la flame pétillante.
Du Salpêtre allumé le vif embrasement,
Des Souterrains profonds brisa le fondement.
A ce terrible effort les voûtes s'écroulerent,
La Terre s'entr'ouvrit, les Enfers s'ébranlerent:
Dans les Cieux obscurcis les ardens tourbillons,
Des débris de l'Etna couvrent les Bataillons,
Et le Volcan transporte au loin dans les campagnes.
Les monceaux de ciment, les rochers, les montagnes.

Un abîme parut, & dans le noir séjour,
Sur son Thrône agité Pluton craignit le jour.
Cependant sous deux Ponts qu'éleva la vengeance ;
Le Fleuve s'indignoit de couler pour la France :
Là passoient à ses yeux cent tonnerres d'airain,
Destinés par Maurice à border son terrain.
Ils rouloient dans la plaine, allant sur des Redoutes
Ebranler de leurs coups les infernales voutes :
La Terre en les portant gémissoit sous leur poids :
Que de cœurs frémiront à leur bruyante voix !
Au milieu d'eux LOUIS reposa dans Calone ;
Le Dauphin s'endormit sur les Lits de Bellone.
Au mois le plus brillant, où renaissent les fleurs ;
Où l'Aurore s'empresse à répandre des pleurs,
Où l'air plus tempéré secondant la Nature,
Fait bondir la Génisse errante en la pâture ;
Le Soleil qui s'avance en superbe Géant,
Avoit dix fois tiré l'Univers du néant,
Et déja dans l'Olimpe élevant sa lumière,
Des bords de l'Océan commençoit sa carrière :
D'une brillante Cour LOUIS environné,
Vole au Champ de Bataille, où l'ordre fut donné.
Les Nymphes de l'Escaut sous l'Onde l'entendirent ;
Par leurs cris redoublés les Français applaudirent :
Tout l'éclat de la Guerre accompagnoit LOUIS,
Et les yeux des Mortels en furent éblouis.
De sa main le Monarque appaisant le tumulte,
Interroge les vents, les observe, consulte ;
De l'œil suit la tempête, & les flots orageux,
Cherche dans le péril des Ports avantageux,
Veut par la force & l'art résister à l'Orage,
Et jusqu'au sein des Mers triompher du naufrage.
En Pilote savant Maurice qui le suit,
Lui montre les écueils qu'il redoute, & qu'il fuit ;

Se fixe dans sa route, & regardant son Pole,
Fait voguer le Triompho à la faveur d'Eole.
Mais déja Cumberland dans sa marche affermi,
S'avance vers la rive, & cherche l'Ennemi.
Modérés, dit LOUIS, l'ardeur qui vous emporte:
La France, votre Roi, mon Fils, tout vous exhorte;
C'est moi qui vous comande; allons, braves Guerriers,
Et l'épée à la main moissonnons les lauriers:
Je vois que le moment de combattre vous tarde;
Pensés que l'Univers aujourd'hui nous regarde.
Marchons... Il achevoit ces mots impérieux,
La Victoire brilla sur son front glorieux.
Dans ses fatales mains son épée indomtable,
Eleva des Combats le signal redoutable,
Et Bellone en courroux qui devance ses pas,
Arbora dans les airs l'Etendart du trépas.
Il marche en invoquant ces Dieux dont la puissance
D'une ombre tutélaire environne la France,
Et ces Rois immortels, qui semblables aux Dieux,
Sur l'Empire des Lys veillent du haut des Cieux.
A la voix de LOUIS les Brigades formées,
Occuperent soudain ces plaines renommées:
La poussière s'élève, & sous les Bataillons
Les champs ont abaissé leurs pénibles sillons.
Dominant dans la plaine, & par-tout invincible,
Aux pas audacieux Rempart inaccessible,
Fontenoy semble un Poste en avant détaché,
Au centre de la Ligne, avec art retranché;
A ses côtés voyant les Troupes répandues,
D'une Armée allonger les Aîles étendues:
Vers les bords de Barry la Gauche foudroyoit;
La Droite en combattant sur Anthoin s'appuyoit.
De la Maison du Roi tous les Corps Militaires,
Ces vaillans Grenadiers, ces ardens Mousquetaires,

Ces Gendarmes bouillans, ces fiers Chevaux-Légers;
Cette Garde invincible, appelloient les dangers :
Ils formoient une Ligne, & derrière eux s'étendent
Ces forts Carabiniers que les Combats attendent.
Là de trente Escadrons la Réserve brilloit ;
Sur ces terribles Corps le fer étinceloit.
Vous terminiés la Ligne, Irlandaise Cohorte ;
Que tout demeure ferme, & qu'aucun ne s'emporte ;
Ici ne paraissons que la foudre à la main :
Français, c'est sur l'Escaut qu'il faut venger le Mein.

Maurice plein d'ardeur s'élance à Rumignie,
Appellant sur ses pas Royal & Normandie :
De la seconde Ligne il a formé les rangs,
Et prêt à s'immoler aux périls les plus grands,
Regardant sans pâlir l'horreur qui l'environne,
Le mépris de la mort est l'exemple qu'il donne.
Lovendal, dont le nom fameux aux champs de Mars
Est devenu l'effroi des Belgiques Rempars ;
Mais alors de la France embrassant la querelle,
Il venoit d'apporter sa valeur & son zèle ;
Lovendal défendoit le Mont plus écarté,
Avec Touraine, Auvergne, & son bras redouté.

Embusqués dans les Bois les Grassins intrépides,
Harcelant l'Ennemi par leurs courses rapides,
En éclairoient la marche, & tous les mouvemens.
Dix Bataillons veilloient sur les Retranchemens,
Qu'à la garde des Ponts fit élever Maurice ;
Vingt foudres en bordoient le vaste précipice,
Et cet abîme ouvert derrière les Français,
En les forçant de vaincre assuroit leurs succès.
Par trente Bataillons poursuivant la Victoire,
Brezé battoit la Place, & protégeoit la gloire.
Et devant l'Ennemi tous les Chefs en courroux,
S'indignoient des momens qui retardoient leurs coups.

L'appareil irritoit leur superbe courage :
LOUIS marchoit tranquille & ferme dans l'orage.
L'invincible Maurice à leurs yeux frémissant,
Promenoit sur son char un corps dépérissant ;
L'approche des Combats, sa généreuse envie,
Sembloient y ranimer le flambeau de la vie.

Les Alliés s'ouvrant des chemins pour frapper,
Commençoient dans la plaine à se développer :
Les Français répandus, fatales Embuscades,
Opposoient à leur marche autant de Barricades ;
Et souvent emportés dans l'ardeur de mourir,
Prévenoient par le fer quiconque osoit courir.
Ainsi quand de la nuit les ombres s'éclaircissent,
A l'aspect du Soleil dont les Astres pâlissent,
Dans les champs allarmés on voit quelques Troupeaux,
Sortis de leur asile, essayer les Côteaux ;
A leurs pas incertains la campagne est ouverte :
Les Loups impatiens qui conspirent leur perte,
Dans les Antres cachés observent à l'entour
L'instant de les surprendre, amené par le Jour.

Les feux de Cumberland de tous les cœurs s'emparent,
Et du Camp des Français mille pas le séparent :
LOUIS avec sa Cour, sous les armes brillant,
Au Centre de l'Armée, attendoit Cumberland.
L'œil du Monde lançoit une oblique lumière ;
Incliné sur son axe, en sa vaste carrière,
Le char qui le promene au céleste séjour
N'avoit plus à remplir que le quart de son tour.
Cumberland en courroux voit trahir sa vengeance,
Par les Bronzes trop lents à servir sa vaillance ;
Mille obstacles divers qu'opposent les chemins,
Dans leur marche arrêtoient ces Monstres inhumains :
En proie à la fureur du feu qui le dévore,
Ce jour-là Cumberland ne peut combattre encore.

Ils n'échapperont pas, & nos emportemens,
Dit-il, ne font qu'accroître en ces retardemens;
De leur perte certaine une nuit les sépare;
Délais injurieux! Mais que tout se prépare.
L'ombre les a couverts; reposons, & demain
Allons les éveiller le tonnerre à la main.
Il dit: & dans son Camp sommeilla cette Armée,
Qu'au feu de ses discours il avoit enflamée:
La nuit l'enveloppa; le Français menaçant
Dans son poste attendit le jour en frémissant.
Pendant ces flots divers de la Guerre insensée,
Le Souverain des Dieux roula dans sa pensée
Ces soins dispensateurs, & ministres du sort,
Pour ouvrir le naufrage ou pour conduire au Port;
Le Dieu ne dormoit point; sa fière vigilance
En faveur des Français fit pencher la balance;
Annonçant dans le Ciel leurs triomphes certains,
Ainsi qu'il est écrit au Livre des Destins.
Deux Urnes près de lui sont la source féconde,
Et des biens & des maux qu'il verse dans le Monde:
Une Chaîne y suspend les changemens divers;
En la touchant son doigt ébranle l'Univers:
Il pese en sa balance hommes, Dieux tout ensemble;
Et sous son char tonnant, quand il veut, le Ciel tremble.
Rangés autour de lui les puissans Immortels
Regardoient s'élever l'encens de leurs Autels,
Et contemploient ainsi dans une paix profonde,
La Guerre en ses fureurs troublant la Terre & l'Onde.
Au plus haut de l'Olimpe un Thrône étincelant,
Un Palais éclairé du jour le plus brillant,
Parmi les Immortels en distinguent le Maître,
Et sa foudre en courroux le fait assés connaître.
Là repose du Dieu la fière majesté:
Sans altérer son ame en sa tranquillité,

Les soins de l'Univers occupent sa pensée ;
Il regarde en pitié cette Terre insensée,
Qui jouet malheureux d'un barbare destin,
Par ses propres enfans fait déchirer son sein.
Allés, dit-il aux Dieux qui gouvernent la Guerre ;
C'est à vous d'accomplir les ordres du Tonnerre :
Que la France s'élève en sa prospérité ;
De l'Etre indépendant telle est la volonté.
Au Héros d'Albion je réserve la gloire
D'avoir par sa valeur mérité la victoire ;
Il sera grand : son bras vaincra sur d'autres bords ;
Mais à vaincre LOUIS il fait de vains efforts.
Dans l'Avenir je vois s'élancer vers le Throne
Un Prince audacieux, apporté par Bellone ;
C'est son digne Rival, Fils des Rois comme lui ;
Du Thrône Cumberland sera le ferme appui,
Amenera le jour d'un Combat plus prospère,
Fera trembler l'Ecosse, & vengera son Père ;
Ce triomphe brillant, par les temps révolus,
S'approche : révérés mes decrets absolus.
A ces mots il repose, & la voix du tonnerre
Dans l'Olimpe roulant les destins de la Terre,
Au cœur des Immortels, de la France ennemis,
Va réveiller la haine, & ses feux endormis.
L'Astre qu'annonce aux Cieux l'Amante de Céphale,
Redora sur son char la rive Orientale :
Les Heures qui veilloient à la porte du Jour,
Ministres des Destins, le forçoient au retour ;
Entraîné dans sa course, il sort du sein de l'Onde ;
Que ne peut-il encor se dérober au Monde ?
A regret sa lumière éclaira la fureur,
Et ses premiers regards s'éclipserent d'horreur.
A ses feux renaissans Bellone se réveille,
Appellant à grands cris la valeur qui sommeille.

Le brave Cumberland, par sa voix excité,
Se lève, arme son bras, & reprend sa fierté.
Compagnons, disoit-il, la gloire nous appelle;
Il est temps de marcher à sa voix immortelle.
Le voilà ce grand Jour, objet de nos desirs,
Pour qui nous immolions le repos, les plaisirs;
Sacrifice éclatant que demandoit la gloire!
Amis, étoit-ce trop acheter la victoire?
Avec vous Cumberland va chercher l'Ennemi:
Les voilà ces Français, qui d'un pas affermi
Aux champs de Fontenoy sont venus nous attendre;
A l'honneur de vous vaincre oseroient-ils prétendre,
Redoutables Anglais, qui la foudre à la main
Sûtes les dissiper aux rivages du Mein?
Là vos coups les forçoient sur des rives fumantes,
A se précipiter dans les eaux écumantes.
Enfans, renouvellons ce spectacle vainqueur,
Qui flatte votre audace, & qui remplit mon cœur.
Ici nous attaquons; l'Escaut qui nous seconde
Peut, ainsi que le Mein, les rouler sous son onde;
Allons vaincre.... A ces mots, des cris victorieux
Sur l'aîle de l'espoir s'envolerent aux Cieux;
Dans l'air évanouis tant de vœux disparaissent:
On s'ébranle, on s'anime, & les dangers s'accraissent.
Anglais, Hannovriens en deux Corps partagés,
Déboucherent soudain, sur deux Lignes rangés:
Un Ruisseau devant eux sembloit par son murmure
Adoucir des transports dont frémit la Nature.
En s'appuyant au Bois leur Droite menaça,
Et jusqu'à Fontenoy la Gauche s'avança:
Tandis que par Maubray le Lion qui débouche,
D'un côté, vers Pieronne alloit d'un pas farouche,
Et s'appuyoit de l'autre aux fiers Hannovriens,
Konigseg en Réserve eut les Autrichiens,

Là chacun se forma sur le haut de la plaine :
L'air fut calme, & les vents retenoient leur haleine ;
On eût dit que la Terre en ces tristes Climats,
Dans un morne silence attendoit les Combats.
LOUIS accompagné de Maurice & Noaille,
S'avance avec son Fils sur le champ de bataille ;
Et pendant qu'à la tête ils marchoient sans effroi,
La France répéta cent fois : Vive le Roi !
Mais au bruit des Canons les clameurs s'appaiserent ;
A leurs coups redoublés les plaines s'embraserent,
Et la première Salve emporta chés les morts
Grammont, peut-être heureux d'étouffer ses remords :
Le Ciel se réservant par un choix légitime,
Au jour de Fontenoy cette grande victime,
L'épargna sur le Mein rougi du sang Français ;
De tout son sang Grammont rachete le succès.

Cent Bronzes foudroyans, Emules du tonnerre ;
Etalant à l'envi les horreurs de la Guerre,
Portent des deux côtés tous les feux dévorans,
Et couvrent les sillons de morts & de mourans.
Par le secours de l'art ces Monstres redoutables
Multiplioient encor leurs coups inévitables ;
Au carnage animés, ils sembloient dans l'horreur
Avoir l'amour de vaincre, & sentir la fureur.
Telles en se heurtant, deux bruyantes tempêtes
Mugissent à la fois au-dessus de nos têtes,
Et régnant au milieu des feux & des éclairs,
Disputent le ravage & l'empire des airs :
De leur champ de bataille, où les flames s'allument ;
Descendent en éclats ces foudres qui consument,
Et la Terre tremblante à cet horrible Jeu ;
Craint pour ses Habitans un déluge de feu.

Par ce Prélude affreux échauffant le carnage ;
Bellone applanissoit les chemins au courage ;

Et l'œil en fut long-temps le triste admirateur.
A la faveur du feu que lançoit la hauteur,
Cumberland animé d'un belliqueux génie,
Impatient toujours d'illustrer sa Patrie,
En bataille s'avance, & ne consulta plus
Du prudent Konigseg les doutes superflus :
Il ne voit que l'Attaque, & pour venger la Terre,
Croit qu'en ses mains le Ciel a remis son tonnerre.
C'est assés, disoit-il, de fumée & de bruit ;
Ces ombres sur la gloire ont répandu la nuit ;
Il faut vaincre au grand jour : ouvrons-nous un passage
Et l'épée à la main emportons ce Village.
Anglais, Hannovriens, j'y vole, suivés-moi ;
Allons par le Flanc gauche attaquer Fontenoi ;
Et qu'à l'autre Valdeck conduisant le Batave,
Affronte en même temps un péril que je brave.
Croyés-moi, ces Français qui lancent le trépas,
Si nous les approchons, ne nous attendront pas.
Fontenoy du Combat tient lui seul la balance ;
Fontenoy pris, sur eux en vainqueur je m'élance ;
Ces Gardes s'enfuiront battus & dispersés ;
Poussons-les, dans l'Escaut les voilà renversés.
A ces superbes traits le Léopard qu'il flate
Marche d'un pas hardi, l'impatience éclate,
Le péril disparaît dans la première ardeur ;
Mais sous leurs pas l'abîme ouvrit sa profondeur.
A leur marche attentif le Monarque invincible,
Voyant qu'à Fontenoy le Combat plus terrible
Porteroit tout l'effort sur ce Poste important,
Dont le front soutenoit l'Armée en résistant,
Fait marcher à l'appui les Corps de sa Défense,
Et lui-même par-tout combat de sa présence.
Pour le couvrir encor de son bras menaçant,
L'audacieux Maurice y vole en frémissant ;

C'est-là que la Victoire apprêtoit ses couronnes:
Cumberland dans sa marche animant cinq Colonnes,
Sur Fontenoy fumant dirigea leur effort.
Dans la fureur de vaincre, & de chercher la mort,
Tous volent sous un Chef qui ne voit que la gloire,
Et croyoit qu'une Attaque étoit une Victoire :
Flatteuse illusion, dont le fatal bandeau
Autour de Fontenoy leur cachoit le tombeau !
Mais je dois écarter des images cruelles,
Et ma voix se refuse à ces horreurs nouvelles :
J'abandonne la gloire aux barbares Humains
De peindre les fureurs, ouvrage de leurs mains;
Je vous ferois trembler, Nymphes, à tant d'allarmes:
Les regards de vos yeux sont-ils faits pour les armes ?
Ces mots de la Victoire interrompant le cours,
Suspendirent l'effroi, l'Attaque & les discours.



CHANT DIXIÈME.

Succès de la Bataille de Fontenoy.

DIgnes par leur sujet d'un auguste silence,
Les Vers harmonieux couloient sans violence :
Dans leurs cours triomphant la guerrière valeur,
Entretenoit par-tout une heureuse chaleur.
La France y reconnut le soufle qui l'anime ;
L'Elève la portoit dans son cœur magnanime.
Le puissant Dieu des Vers le laissant respirer,
Redemande un Récit qui le fait admirer ;
Et le Chantre sensible au bonheur de lui plaire,
Poursuit la vive Attaque, & reprend sa colère.
Nymphes, que vos regards redeviennent guerriers,
Dit-il, & moissonnons de superbes lauriers.
La Colonne Belgique au milieu du carnage,
En attaquant le front qui couvroit le Village,
S'avance à des Combats, où Pallas en courroux
Opposoit son Egide, & redoubloit ses coups.
L'œil mortel ne pût voir la Guerrière indomtable,
Agitant dans les airs sa Lance redoutable,
Renverser les Soldats sous le fer expirans,
Et les poursuivre au loin par les feux dévorans.
Deux Colonnes d'Anglais, terribles sous les armes,
Qui se portoient en force à travers les allarmes,
Tombent sur un des Flancs ; mais la foudre à la main,
Un Dieu les recevoit à ce Poste inhumain.
C'est Mars qui s'abandonne à la vengeance ouverte ;
De mourans & de morts la Terre fut couverte ;

LOUIS de sa présence à l'entour combattoit ;
Dans le sang débordé le carnage flottoit :
Vive Attaque, & Défense encor plus animée,
Où le Poste emporté coupoit en deux l'Armée !
LOUIS l'avoit prévû : d'invincibles Soldats
En défendoient l'approche, & portoient le trépas.
Cumberland indigné qu'on ose à son courage
Disputer la Victoire, & fermer le passage,
Fait filer en Colonne un Corps vaste & profond ;
Tel l'Ouragan s'apprête, éclate, vole, & fond.
Ce Corps impétueux, ardent, impénétrable,
Observe dans sa marche un ordre formidable,
Apportant avec lui la haine & la terreur :
On l'admire en tremblant ; tout cède à sa fureur.
LOUIS craint que le Monstre, effroi de la Nature,
De son Centre ébranlé ne tente la rupture :
Il renforce sa Ligne à cet aspect fatal,
Fait voler à l'appui la Couronne & Royal ;
Du Corps de Lovendal détache Normandie,
Et porte les Vaisseaux à l'Irlande hardie.
Une seconde Attaque avoit dans ces momens
Insulté Fontenoy jusqu'aux Retranchemens :
Mais l'altière Pallas, & le Dieu Mars lui-même,
Inspiroient à la France une valeur extrême ;
L'Anglais & le Batave autour de Fontenoi,
Avec le désespoir n'emportoient que l'effroi.
Le Combat fut horrible, & Valdeck à la tête,
Affrontoit en Soldat les feux & la tempête.
Sur Fontenoy la foudre a deux fois éclaté ;
Mais Fontenoy vainqueur a deux fois résisté ;
Et tant que ce Village au-dessus des allarmes,
Invincible par-tout, repousseroit les armes ;
Au milieu de l'orage, emporté fiérement,
Maurice répondoit de tout événement.

A ce Poste, dit-il, mon Roi verra la France
Confondre d'Albion l'orgueilleuse espérance ;
Il nous suffit.... Maurice inébranlable appui,
Ainsi qu'un Dieu vengeur étend son bras sur lui.
Fontenoy plus superbe accrut sa renommée :
Il portoit dans son sein le salut de l'Armée.
Ainsi quand de la Mer les flots tumultueux
Roulent vers le rivage à bonds impétueux,
Par les vents en courroux la tempête apportée,
Menaçant la Hollande encor épouvantée,
La couvriroit soudain de leurs débordemens ;
Mais la Digue s'oppose à leurs soulevemens :
Ce Rempart les arrête, & seul contre Neptune,
Du Batave défend la vie & la fortune ;
L'onde écume, se brise, & recule en fureur,
Rapportant mille fois son implacable horreur.
Un des Chefs, repoussé malgré son grand courage,
Ramenoit la défaite en frémissant de rage :
Quoi ! lui-même Skeltor n'aura pû l'emporter,
Dit Cumberland ? Maurice a-t-il dû l'arrêter?
Le Guerrier l'entendit : furieux de le croire,
Je ne sai quel Démon trop jaloux de ma gloire,
Empêche à Fontenoy de vaincre ou de périr ;
Mais ce n'est pas du moins la crainte de mourir.
A ces mots il se frappe, & sa main palpitante,
Aux pieds de Cumberland jette l'arme fumante.
Le Prince épouvanté rougit d'un tel excès ;
Plus terrible, il jura d'en punir les Français.
Soudain dans le carnage en vengeur il s'élance ;
Et laissant déchaîner toute sa violence,
Il brave & les Mortels, & les Dieux, & l'Airain :
Son cœur impétueux ne connaît plus de frein.
Déja l'Astre du jour redoublant la lumière,
Au plus haut de l'Olimpe enflamoit sa carrière,

Et ses feux plus ardens, lancés sur l'Horison;
Du céleste Taureau parcouroient la Maison.
Sous son Casque de flame, au Centre de l'Armée,
Le Dieu Mars protégeoit la Défense animée :
De poussière couvert, horrible & tout sanglant,
Il osa reposer sans craindre Cumberland.
Alors de ce Héros l'audacieux génie,
Ardent pour des succès que le Ciel lui dénie :
Fier Vengeur de l'Europe, as-tu donc résolu,
Dit-il, de t'immoler ? Est-ce un ordre absolu ?
Cherche à vaincre, & du moins dans le fort de l'orage,
Fais marcher la Prudence à côté du Courage.
Leur Centre est affoibli : le vois-tu, Cumberland ?
La France qui craignoit l'Attaque par le flanc,
Pour s'étendre a laissé de vastes intervales,
Entre les Bataillons distances trop fatales.
Profitons-en : c'est-là que pour tout enfoncer,
Dès ce moment en force il faudroit s'avancer ;
C'est le moment de vaincre, & commençons la Charge.
Que ta Colonne en feu s'y porte d'un front large :
Les Coursiers écumans soutiendront les Soldats ;
C'est-là que doit tomber tout l'effort des Combats.
Sur le Centre à l'instant par Cumberland formée,
Une troisième Attaque en fut plus animée :
La valeur se fit jour, la force pénétra ;
La Ligne fut ouverte, & Cumberland entra.
Le feu vif, & nourri de la Colonne immense,
Ebranlant cet endroit, le désordre y commence ;
Et malgré Fontenoy, la Redoute & l'Airain,
Le Français qui succombe a cedé le Terrain.
LOUIS pour soutenir ce choc d'Infanterie,
Oppose le Rempart de sa Cavalerie :
Mais le terrible feu l'obligeant à plier,
Sous la seconde Ligne on vint se rallier.

A son tour celle-ci donne, & fut repoussée;
Le feu qu'elle essuya l'eut bientôt renversée.
On s'emporte, on redouble un reflux de Combats;
L'Anglais demeure ferme, & lance le trépas.
Tels dans le vaste Enclos d'une riche prairie,
Des Loups précipitant leur ardente furie,
A travers les Remparts qu'oppofoient les Bergers;
Viennent à force ouverte affronter les dangers:
Le succès les entraîne, & la Troupe guerrière
Fait tomber les Troupeaux sous sa dent meurtrière:
Les Pasteurs fugitifs, déchirés, palpitans,
Sont remplacés soudain par d'autres Combattans.
Mais l'audace triomphe, & fermes dans leur rage;
Les Loups font à l'entour un horrible carnage,
Jusqu'à ce qu'une Armée, impérieux Renfort,
Loin du Champ de bataille ait repoussé l'effort.
Cumberland à ce coup portant toutes ses forces;
Du triomphe éprouvoit les flatteuses amorces.
Pour achever de vaincre, une Hydre se formant
En Bataillon carré, parut dans le moment;
Colonne affreuse, immense, étendue, à deux faces;
Offrant de toutes parts le fer & les menaces,
Monstre né de Bellone, & terrible en naissant;
Vainqueur dès qu'il respire, & d'un soufle puissant;
Se couvrant de ses feux dans sa marche hardie,
Etna vivant qui porte & vomit l'incendie.
Il combat, il s'avance, & renverse en chemin
Tout ce qui s'opposoit à son cours inhumain:
Vingt foudres sont sa tête, & ses Gardes fatales;
La flame environnoit ces Bouches infernales.
Sous ses coups redoublés tombent ses Ennemis;
Au feu victorieux tout leur Centre est soumis.
Moins terrible en sa marche, & moins inébranlable;
Des Macédoniens la Phalange indomtable

Hérissoit par le fer son Corps étincelant ;
Alors qu'aux Champs d'Arbelle un autre Cumberland,
Vengeur impétueux qu'arma la Jalousie,
Renversoit devant lui les Thrônes de l'Asie.
Le Monstre vers l'Escaut précipitant ses pas,
Veut écraser le Centre ouvert par les Combats,
Répandre l'épouvante en déployant sa rage,
Sur ces bords malheureux s'assouvir de carnage,
En Hydre insatiable exerçer sa rigueur,
Y dévorer la France, & revenir vainqueur :
Il l'eût fait. Dans les airs déja son cri barbare
A condamné l'Armée à remplir le Tartare ;
Arrêt qui le rendit alors qu'il menaçoit,
Trop digne des fureurs que lui-même annonçoit.
Le Droit sacré des Gens épargne les Victimes,
Qui rendent aux Vainqueurs leurs armes légitimes.
Mais l'Anglais par la haine au carnage emporté,
Passant de la valeur à la férocité,
Réservoit les Vaincus sur cet affreux rivage,
A périr par le fer qu'auroit conduit sa rage.
Sans quartier, crioient-ils... En nous immolant tous,
Ils vouloient que la France expirât sous leurs coups.
Par les fiers Aquilons ces fureurs augmentées,
Jusqu'au Cœur des Français indignement portées,
Font régner l'épouvante où régnoit la valeur.
Cumberland qui seconde un moment de chaleur,
Pousse dans le désordre, enfonce, abat, disperse ;
Sur lui-même accablé le Français se renverse :
A flots tumultueux l'Euripe des Combats,
Dans son flux & reflux promène les Soldats.
Telle on voit par l'orage une Flote emportée,
Errer au gré des vents, & de l'onde agitée ;
L'un par l'autre heurtés sur l'abîme des eaux,
D'un effroyable choc se brisent les Vaisseaux.

Que pensois-tu, Maurice, en ce moment d'allarmes,
Toi qui ne connois point l'infortune des armes?
Tu le vois sans trembler : du haut de Fontenoi,
Tes pas rapidement revolent vers ton Roi :
Il t'appelloit sans doute auprès de sa Personne :
Peu fait à des revers dont son ame s'étonne,
Mais grand, & toujours ferme en ces renversemens,
Il attendoit de toi de pareils sentimens.

Parmi les tourbillons de flame & de fumée,
L'Anglais a traversé le Centre de l'Armée :
Il s'arrête, & son feu lancé de toutes parts,
Autour de lui dévore, & lui sert de Remparts;
La tempête le couvre. En ce moment terrible
Accouroit des Français le Génie invincible :
Il aborde Pallas, heureux sous son appui.
Tout est perdu, dit-il, & je crains qu'aujourd'hui
Dans ces plaines de sang une affreuse vengeance
N'enveloppe & le Père, & le Fils, & la France.
Je venois t'implorer : quels coups prépares-tu,
Quand Mars nous abandonne, & trahit la vertu?
Sous les yeux de son Roi si la France succombe,
Avec elle à jamais toute ma gloire tombe.

Habitant de l'Olimpe, écoute, & crois Pallas :
Les Mortels sur les Dieux ne l'emporteront pas.
De l'infidèle Mars l'absence nous expose;
C'est un nouveau devoir que le Traître m'impose.
J'ai vaincu pour moi-même, il faut vaincre pour lui;
Et je vais arracher un Laurier qu'il a fui.
Qu'à l'oreille des Rois ma voix se fasse entendre;
On devroit attaquer, & non pas se défendre :
Rapide, impétueux, né pour être Aggresseur,
Le cœur Français languit, s'il n'est que Défenseur.
Dans des Retranchemens c'est trop borner sa gloire,
A l'honneur dangereux d'attendre la Victoire :

Qu'il marche au-devant d'elle; & vois par mes secours
Si l'accomplissement suit de près les discours.
A ces mots sur son char Pallas s'ouvre un passage ;
Son œil près de LOUIS cherche un Ministre sage,
Et trouve d'Argenson tristement occupé
Des périls dont il voit son Maître envelopé :
D'un air sombre & profond il rouloit dans sa tête
Quel art pourroit encor écarter la tempête.
Le Monarque en Héros gouvernoit la valeur,
Et regardoit en Roi l'approche du malheur :
Plus fort que les revers, plus grand que la fortune ;
Il dédaignoit la voix de la crainte importune,
D'une lâche Retraite écartoit les conseils,
Et n'écoutoit enfin que ceux de ses Pareils.
Ses regards attachés sur un Fils qu'il admire,
Témoignoient son courage, & paraissoient lui dire :
Quelle épreuve, mon Fils, pour la première fois !
Mais ce Champ de bataille est l'Ecole des Rois.
Sachés-y comme moi soutenir l'infortune,
Et ne descendons point à la plainte commune.
Je règne ; mais un Dieu règne au-dessus de moi :
Arbitre des Combats, dont je subis la loi,
Le Ciel indépendant accorde la Victoire,
Et comme il veut, dispense ou la honte, ou la gloire.
La valeur est à nous ; mais la force est en lui :
Ah ! si contre la France il combat aujourd'hui,
Nous verrons mon Armée, & tout ce grand courage,
N'emporter que l'honneur d'un plus fameux naufrage.
Tel jusqu'en ses regards que l'amour attendrit,
LOUIS sembloit instruire un Prince qu'il chérit.
Le péril augmentoit : O fortune cruelle !
Tu vis combattre entr'eux la crainte mutuelle ;
Chacun dans ces revers ne trembloit point pour soi ;
Le Roi craint pour son Fils, le Fils craint pour son Roi.

La Cour d'un œil plus morne autour d'eux empressée,
A ces tristes objets conformoit sa pensée ;
Quand la sage Pallas inspira d'Argenson,
Le Héros triomphant apporta la leçon.
Permets qu'en ta faveur mon noble Ministère
Ose ici surpasser, grand Roi, son caractère :
On touche à la Victoire, & le moment est promt ;
Il faudroit attaquer par les flancs ; par le front.
Que trois Corps à la fois, fiers Enfans de Bellone,
Environnent soudain cette affreuse Colone :
De tous côtés soumise à de si grands efforts,
Nous la verrons sanglante abandonner ces bords ;
Elle vint jusque-là pour être enveloppée,
Et déja la Victime est à moitié frappée :
Il faut qu'elle succombe ; ardent à l'engager,
Le Ciel ne l'apporta que pour mieux nous venger.
Fais marcher devant toi la foudre qui renverse :
Sur eux fais retomber le sort qui nous traverse ;
La Victoire est à nous ; par le front, par les flans,
Les Anglais enfoneés reculeront tremblans.
LOUIS à ces conseils écartant la tristesse,
Crut entendre parler l'immortelle sagesse :
Frappé de leur lumière, il ordonne à l'instant
Que Maurice exécute un Projet important.
Maurice qui s'apprête, étonné de l'entendre,
A l'honneur du succès avoit droit de prétendre :
Il méditoit lui-même un semblable dessein ;
Mais le Héros encor le cachoit dans son sein.
L'espérance renaît à la voix de Minerve :
Les redoutables Corps qui formoient la Réserve
S'ébranlent fiérement, & sous leurs Etendars,
Vont forcer la Victoire en l'absence de Mars.
Pallas marche avec eux, & par leur choc Bellone
Alloit heurter de front l'invincible Colone.

Le Fils des Rois alors dans sa guerrière ardeur,
Des périls à leur tête affrontant la grandeur,
Et montrant d'un Héros l'audacieuse envie,
Demandoit à combattre, & méprisoit la vie.
Vous éleviés au Ciel vos suppliantes mains,
Portant dans votre cœur ces périls inhumains ;
Vous, d'un Fils magnanime auguste & tendre Mère,
Vous, l'Epouse d'un Roi que l'Europe révère ;
Et peut-être le Ciel touché de vos vertus,
Frappa les Alliés par son bras abattus.
Vous soupiriés près d'elle, adorable Princesse,
Vous qui du Fils des Rois méritant la tendresse,
Attendiés son retour, & prépariés des fleurs,
Où le laurier naissoit arrosé de vos pleurs :
Hélas ! vous n'êtes plus ; mais dans le sombre Empire,
Pour ce jeune Héros votre Ombre encor soupire ;
Son souvenir vous flatte au-delà du trépas,
Et les bords du Léthé ne l'effaceront pas.
Jaloux de commander ses rapides Gendarmes,
Il s'élançoit déja dans les feux & les armes :
Tel qu'on vit aux Combats, où Philippe vainqueur
Dans les champs de la Gréce illustra son grand cœur,
Et de ses fiers Rivaux confondit la colère,
Alexandre paraître & marcher sous son Père.
Le triomphe à ce prix se fait trop acheter ;
Il suffisoit de vaincre, ou de le mériter.
En arrêtant l'essor de son jeune courage,
Le Monarque admira sa fierté dans l'orage.
Attaquant par la Gauche, & répandant l'effroi,
La Couronne appuyoit d'Aubeterre, & du Roi :
L'Irlandais, les Vaisseaux, Troupe aux feux enhardie,
Se portoient à la Droite, & suivoient Normandie.
Ramenés par Chabane à travers les sillons,
Les Gardes y voloient en divers tourbillons.

Les Bronzes ranimés à la voix de Maurice,
Autour de la Colonne ouvrant le précipice,
D'Albion frémissante ont contenu le feu :
Maurice présidoit à cet horrible jeu.
Tous ces fiers Courtisans à qui LOUIS commande,
Y déployoient leurs bras que Pallas redemande :
Les Princes les premiers à l'Attaque marchoient,
Arrosant de leur sang les lauriers qu'ils cherchoient.
L'exemple du Dauphin, les regards du Monarque,
Cet amour de son Roi, d'un cœur Français la marque,
La gloire, tout enfin précipite leurs pas ;
Tous voloient pour conduire ou porter le trépas.
Partés, disoit LOUIS, le danger vous appelle :
Allés combattre & vaincre, ô ma Garde fidelle ;
Il est temps, que vos coups annonçant votre Roi,
D'un succès incertain vengent la France & moi.
Par ces mots le Monarque avec sa vive flame,
Dans l'ame des Guerriers faisoit passer son ame ;
Son cœur, ses yeux, son bras combattoient avec eux.
Déja tout s'animoit d'un soufle belliqueux ;
L'espoir de se venger redoubloit tous ses charmes :
Mars paroissant soudain fait retentir ses armes.
Le tumulte, les cris, ces momens pleins d'horreur,
Avoient dans son repos réveillé sa fureur.
Le Soleil éclairant l'Attaque meurtrière,
Commençoit à pencher les feux de sa carrière :
Minerve appelle Mars... Venge-toi, Dieu de sang,
Et viens par ta présence accabler Cumberland.
Vois-tu cette Colonne ardente, impérieuse,
Qui déja sur l'Escaut se croit victorieuse ?
Frappe, immole, renverse, & montre par ton bras
Que le Dieu de la Thrace est le Dieu des Combats.
Elle dit, il s'élance, & volant à la tête,
Aux flancs, au front, par-tout il porte la tempête.

Entre dans la Colonne en rapide torrent,
L'enfonce, s'y déborde, & triomphe en courant.
L'image de la mort, l'horreur & l'épouvante,
Conduisoient sur ses pas la Victoire sanglante;
Et Cumberland lui-même en sa course arrêté,
Opposoit vainement son intrépidité.
Son Coursier palpitant que la foudre renverse,
Mille insignes périls où son grand cœur s'exerce,
Trahissant le Héros terrible en son malheur,
Illustrent pour jamais son nom & sa valeur:
Ce n'est qu'en combattant que Cumberland recule;
Tel, s'il étoit vaincu, succomberoit Hercule.
Loin du Champ de bataille, & par-tout repoussé,
Le Bataillon cédant en Monstre terrassé,
Dans sa déroute entraîne un Corps d'Infanterie
Qui marchoit à l'appui de la Cavalerie:
Secours peu redoutable, & tardive fureur,
Qui d'un moment affreux vient augmenter l'horreur.
Le noir acharnement emportant le courage,
Déchaîna de l'Anglais l'impétueuse rage;
Et tel couché par terre y rouloit expirant,
Dont le fer abattoit son Vainqueur en mourant:
Il sembloit qu'Albion, par la France immolée,
Voulut s'ensevelir au sein de la Mêlée.
Que de sang répandu par le fer des Mortels,
Insatiable Gloire, arrosa tes Autels!
Le Souverain des Dieux eut pitié de la Terre;
Et voulant refermer la bouche de la Guerre,
Suspendit sa balance, où déja Cumberland
A la Justice même a payé trop de sang:
Il présente ce front qui calme la tempête;
Le tumulte s'enfuit, & le repos s'apprête.
LOUIS en Roi Héros témoignant son grand cœur,
Sur le Champ de bataille applaudit au Vainqueur;

D'un mot ou d'un coup d'œil reconnaît le Service,
Par des embraſſemens y diſtingue Maurice,
D'une voix triomphante exalte ſa Maiſon ;
Et tandis que le jour éclairoit l'Horiſon,
Voit les débris épars de la triſte Colone,
Déplore avec ſon Fils les fureurs de Bellone,
Arrache la Victime à ſes traits dévorans,
Plaint les morts, les honore, & flatte les mourans.
La Troupe des Bourbons vint du ſein de la gloire
Sur un char immortel contempler ſa victoire.
LOUIS le Grand s'étonne ; & toi, brave Henri,
Tu te reconnaiſſois dans les plaines d'Ivri.
Pallas à ſes côtés, & Mars qui l'accompagne,
Ont rempli de tels coups ſa quadruple Campagne.
Heureux Contemplateur d'un ſpectacle ſi grand,
Je hâtois par mes vœux le char du Conquérant :
J'ai ſuivi Mars ; j'ai vû ſur la Terre fumante
Bellone de fureur, & de ſang écumante.
Attaché ſur ſes pas qui répandoient l'effroi,
J'applaudiſſois ſans ceſſe au bonheur de mon Roi ;
Et fier témoin des coups que portoit ſa vengeance,
J'élevois dans mon cœur un triomphe à la France.
Puiſſe un tel Monument, que j'annonce aujourd'hui,
Vivre vainqueur comme elle, immortel comme lui !
Campagnes de mon Roi, triomphantes Images,
A qui j'ai conſacré ma voix & mes homages,
Vous n'avés pas beſoin, dans vos brillans portraits,
Que l'orgueilleux menſonge en relève les traits ;
De vos ſeuls agrémens la peinture eſt touchante,
Et par ſon propre éclat votre beauté m'enchante :
Heureux, ſi plein de vous je pouvois parvenir
A vous offrir vous-même aux yeux de l'avenir !
Reſpectueux du moins au ſein de votre gloire,
Mes Vers en parleront, comme en parle l'Hiſtoire ;

Et dans ce haut éclat qui vient vous couronner,
Peut-être on peut vous peindre ; on ne peut vous orner.
LOUIS en parcourant ces Tableaux pleins de flame,
Aux traits de mon pinceau reconnaitra son ame.
Maurice, Lovendal, Clermont dans les Combas,
Iront lancer sa foudre, en lui servant de bras :
Le puissant d'Argenson, qui gouverne la Guerre,
En Ministre de Mars soutiendra le tonnerre :
Conti, Belle-Isle enfin, d'un pas non moins hardi,
Porteront sa vengeance, & vaincront au Midi :
La France en Conquérant marchera sous son Maître,
Et l'Univers encor l'admirera peut-être.



CHANT ONZIÈME.

Suite des Campagnes : Etat de l'Europe.

AInsi retentissant à l'oreille du Roi,
La Trompette héroïque annonça Fontenoi.
L'oreille des BOURBONS y parut attentive ;
Le Chantre, dont la voix fut trop long-temps captive,
Comme un sincère hommage élevoit ses accens ;
L'amour de la Patrie en allumoit l'encens.
D'un si fier Nourrisson Calliope s'étonne ;
Quand il arme LOUIS, c'est le Dieu Mars qui tonne.
Ce Français belliqueux, dit l'ardent Protecteur,
Peut chanter le Triomphe, & le Triomphateur :
La Trompette à sa main, qu'il vienne sur la Terre
A sa voix rallumer le flambeau de la Guerre :
Que les Champs des Combats soient son sacré Vallon ;
Sa Patrie & son Roi, voilà son Apollon.
Mais poursuivons le cours de nos vastes Conquêtes ;
Français, que de lauriers ont couronné vos têtes !
LOUIS qui parcouroit tant d'objets répandus,
Tenoit sans les fixer ses esprits suspendus :
L'éclat seul fit son choix ; sa prunelle guerrière
Reconnut de Lauffeld l'image meurtrière :
Là son bras s'élevoit de feux étincelant,
Et du haut d'Herderen tonnoit sur Cumberland.
La grandeur du péril qu'il avoit affrontée,
Alors qu'il foudroyoit la plaine ensanglantée,
Ralluma par ses yeux l'ardeur de ses desirs :
L'orage dissipé n'offre que des plaisirs.

Dans ce Tableau pompeux la Bataille est frappante ;
Il croit la voir encor sur la Terre fumante :
La main de la Victoire en son éclat guerrier,
Venoit ceindre son front d'un immortel laurier.
Plus loin, mais sur la Meuse, & vers la même Plage,
Raucoux s'obscurcissoit dans un vaste assemblage ;
Autour de lui déja mille exploits entassés,
Ne laissoient entrevoir que des traits effacés ;
LOUIS qui répandoit le jour sur la vaillance,
Ne l'avoit pas marqué du sceau de sa présence.
Charle aux flots de la Guerre accourant mettre un frein,
A LOUIS échappa sur la Meuse & le Rhin.
Lauffeld de son image & plus proche, & plus vive,
En présentant aux yeux l'heureuse Perspective,
De plus d'éclat frappoit les regards éblouis,
Et par le péril même intéressoit LOUIS :
Des traits plus triomphans le faisoient reconnaître ;
C'étoit enfin par lui que la Paix devoit naître.
Tel le flambeau du Monde, & son Réparateur,
Des Hivers rigoureux brillant Triomphateur,
Père d'un beau Printemps qu'attendoit la Nature
Mourante entre les bras de la triste froidure ;
Ce Soleil qui nous charme en sa vive splendeur ;
Parmi les autres feux montre plus de grandeur :
Foibles à son aspect tous les Astres pâlissent ;
Plus éloignés de nous leurs rayons s'amortissent,
Et ces Corps lumineux, Soleils du Firmament,
Dans la Sphère entraînés n'en font que l'ornement ;
Le bel Astre du jour en sa marche féconde,
Donne ensemble & la vie, & la lumière au Monde.
Tu vois, reprit le Dieu, l'image de Raucoux
Terminer la Campagne, & suspendre les coups :
De ce Combat sanglant j'attendois plus de gloire ;
On perdit loin de toi les fruits de la Victoire.

C'eſt-là qu'on reconnut que la force eſt en toi ;
Et l'Armée y ſentit l'abſence de ſon Roi.
A Charles cependant on fit paſſer la Meuſe ;
Dans les Faſtes guerriers la Bataille eſt fameuſe ;
Allumant de mon ſoufle une heureuſe chaleur,
Je vis, comme à Lauffeld, la Françaiſe valeur
Emporter le Village à force de prodiges ;
On n'en retrouve ici que de foibles veſtiges :
Lauffeld éclipſe tout, Phénomène plus beau.
Raucoux pourtant échappe à la nuit du tombeau :
Que de pas dangereux ! Que de marches brillantes !
Que d'Aſſauts renommés! Que d'Attaques vaillantes !
La Campagne fut vaſte, & tu vins l'honorer ;
Maurice dès l'Hiver l'avoit ſû préparer.
Dans un Siége nouveau vois ce Mars intrépide,
Allumant tout au feu de ſa valeur rapide,
A travers les frimats, les neiges, les glaçons,
Vaincre les élémens, & forcer les ſaiſons :
Comment pour Mons d'abord ſon art donant le change,
Il tombe ſur Bruxelle, attaque, bat, ſe venge :
Ce grand coup par les temps, où par l'âge affoibli,
Ne ſubira jamais l'outrage de l'oubli.
Que ton Chantre, LOUIS, en montre l'art ſuprême ;
Je lui laiſſe le ſoin de le peindre lui-même.
Enchanté de l'image, où la France à ſon Roi
Préſenta des lauriers cueillis à Fontenoi,
A l'éclat de Lauffeld ton regard la compare ;
Tu veux les rapprocher ; mais Raucoux les ſépare :
L'un encore récent a toute ſa ſplendeur,
Et l'autre a conſervé des traits de ſa grandeur.
Ah ! Prince, ces grands coups ſi chers à ta mémoire,
Brillent dans la Peinture, ainſi que dans l'Hiſtoire :
Sur ton cœur, Fontenoy de gloire couronné,
Conſervera toujours les Droits d'un Premier-né ;

La France l'enfanta, par toi Mère féconde ;
Dans ta première ardeur tu le donnas au Monde.
Ton Fils accompagnoit un triomphe si beau,
Et l'Immortalisé le marquant de son sceau,
Du Chantre de Henri l'audace poëtique,
Fit retentir pour toi la Trompette héroïque.
Il dit ; & parcourant tout l'ouvrage des Dieux,
Exerce avec LOUIS sa mémoire & ses yeux.
Que de coups éclatans ! Que d'exploits il remarque !
Les Campagnes parloient aux regards du Monarque.
Mais parmi les Combats où marche le Vainqueur,
Il est des traits frappans qui vont toucher le cœur.
LOUIS les contemploit, & le Dieu tutélaire
S'attendrissant lui-même, étoit sûr de lui plaire.
Ils parcouroient l'image, où de superbes coups,
Au bout de la Campagne ont fait fumer Raucoux.
Vois-tu, lui dit le Dieu, la foudre qui s'avance ?
C'est Conty : l'appareil que traîne sa vengeance
Menace du Hainaut les bords épouvantés ;
La tempête l'apporte à pas précipités.
Aux rives de la Sambre où régnoient les allarmes
Sous Charleroy d'Estrée avoit porté les armes,
Et Boufflers devant Mons qu'il venoit d'investir,
Plus formidable encor les faisoit retentir :
Tu pars, & t'arrachant au Démon des Batailles,
Le paternel amour te rappelle à Versailles.
Un Gage précieux de la fécondité,
Premier fruit de l'Hymen dans sa maturité,
Alloit combler la France, & le bonheur d'un Père ;
Ton Fils, ton triste Fils voit expirer la Mère ;
Et le trait douloureux qui lui perça le cœur,
T'en laissa moins goûter la gloire du Vainqueur.
Ah ! quels momens pour vous, Princesse déplorable !
Faut-il me séparer d'un Epoux adorable,

Dit-elle ? Les combats où me livre la mort
N'ont rien de plus affreux qu'un si funeste sort.
Adieu, Prince; le Ciel me force à vous le dire;
Je vous aime, & je meurs... A ces mots elle expire,
En regardant encore un Prince infortuné,
Que des flots d'amertume avoient environné,
Immobile, sans voix en perdant ce qu'il aime,
Et qui de sa douleur eût expiré lui-même.
LOUIS, tu ranimas le flambeau de ses jours;
Puisse un second Hymen n'en plus troubler le cours!
La France unit ses pleurs aux larmes de l'Espagne,
Et ce deuil obscurcit l'éclat de ta Campagne.
Tendre Consolateur de ton Fils malheureux,
Tu voulus partager ses destins rigoureux:
Auprès de lui la gloire accusoit la nature;
L'amour victorieux étouffa son murmure.
Sur le cœur d'un Héros la nature a des drois;
Et jusque sur le Thrône elle attendrit les Rois.
A des traits si touchans le Monarque soupire;
De l'amour paternel il reconnut l'empire,
Et sentit à l'instant le cri de la douleur
S'élever dans son ame, & marquer ce malheur.
Le Dieu sensible aux maux que sa voix renouvelle,
Poursuit ainsi le cours d'une Histoire si belle.
Conty qui s'opposant au superbe Lorrain,
De sa terrible épée avoit couvert le Rhin,
Précipita de Mons la Conquête fameuse.
Pour soutenir Anvers, & veiller sur la Meuse,
Maurice fait ouvrir des Camps avantageux,
Se rapproche à travers tant de flots orageux,
Et repasse la Nethe, où sa marche formée
Dans les champs des Combats développe une Armée,
Qui ne s'enflamoit plus qu'au retour de son Roi.
Mais le Vainqueur de Mons s'avance à Charleroi:

Ce Conquérant semblable à la foudre qui passe,
Et des temps & des lieux ne connaît plus l'espace ;
On eût dit que les murs tomboient à ses regards :
Ce n'étoit qu'en courant qu'il forçoit les Remparts.
Charle apportant du Rhin sa noble confiance,
Contre nous s'élança dans son impatience :
Ce Passage fameux animoit sa fierté ;
Mais en quittant le Rhin son bonheur l'a quitté.
Hélas ! il ignoroit qu'avec tant de courage,
Au bout de la Campagne il trouvât le naufrage ;
Et son cœur enivré de ses premiers succès,
Crut encore en Baviere attaquer les Français ;
A la rigueur du sort Troupes abandonnées,
D'armes & de glaçons par-tout environnées ;
Bataillons moins vaincus par le fer du Lorrain,
Que par le froid cruel qui les poursuit au Rhin :
Sur les bords de la Meuse il connaîtra Maurice ;
Là son frivole espoir lui creuse un précipice.
Vois marcher comme lui ce Prince audacieux,
Qui reçut en naissant le pur soufle des Cieux ;
Quand cherchant par son bras des destins plus prospères,
Il osoit remonter au Thrône de ses Pères.
La France qui le voit dans l'Ecosse affermi,
Elle que Mars exhorte à frapper l'Ennemi,
Soutenoit du Héros l'entreprise immortelle :
Plus le Projet est grand, plus la chute en est belle.
Par les coups de la foudre il sembla s'annoncer ;
De l'Ecosse aux Combats on le vit s'élancer.
Les Drapeaux d'Albion devant lui s'abaisserent ;
Le Léopard fléchit, & les Vainqueurs passerent.
Les Drapeaux d'Edouard flottoient avec orgueil,
Déployant dans les airs le Thrône où le Cercueil :
Redoutable Signal d'un Prince magnanime,
Image de son cœur héroïque & sublime !

Hélas ! il poursuivoit un phantôme trop vain.
Déja près d'Albion la vengeance à la main,
Marchant à la faveur d'un premier avantage,
Il alloit recueillir son sanglant héritage :
Cumberland vint défendre & son Père & son Roi,
L'arrête à Culloden, & vengea Fontenoi.
Le spectacle en fut grand dans les champs de Bellone ;
Deux Héros, Fils des Rois, combatoient pour le Throne :
L'orgueilleuse Albion dans un noble courroux,
Vit en les admirant la force de leurs coups.
Tels Pompée & César dans les champs de Pharsale,
Entraînant avec eux une puissance égale,
Contre les Romains même armerent les Romains,
Et livroient la Patrie à leurs sanglantes mains.
Rome, de leurs Combats le prix & la victime,
A la fortune seule en réserva le crime :
Le succès fut leur Juge, & d'éclatans revers
Proscrivirent Pompée errant dans l'Univers.
Tous deux Héros, tous deux l'espoir brillant des Villes ;
Ils appelloient la Terre à des fureurs civiles ;
L'un défenseur de Rome & de la Liberté,
Et l'autre fier vengeur de son autorité.
Fugitif, sans ressource, après ce coup funeste,
Edouard perd l'espoir ; mais sa vertu lui reste :
Trop digne d'un Empire, il peut le conquérir,
Et voit le Thrône ouvert, s'il ne faut que mourir.
La haine d'Albion retomba sur Bellone ;
George trembla long-temps ébranlé sur son Throne ;
Son Rival attendoit la Couronne, ou la mort ;
Ni l'un ni l'autre prix ne termina son sort.
Il porte en frémissant le fardeau de la vie ;
Sa fuite vagabonde, & par-tout poursuivie,
En dérobant sa tête aux lâches attentats,
Eternisoit pour lui mille indignes Combats.

Vois-le dans les Déserts, dans les Antres sauvages,
Jouet de l'infortune, errant sur ces rivages,
De son rang, de son nom cachant la dignité,
Ainsi que Marius vaincre l'adversité,
Lorsqu'évitant le fer d'un Oppresseur superbe,
Il cherchoit un asile en la fange de l'herbe.
Edouard s'égalant à ce fameux Romain,
Endure comme lui la dévorante faim,
Porte le poids fatal d'une affreuse disgrace,
Veut des Persécuteurs confondre la menace,
Et trouvant de la gloire à survivre au danger,
Ne conserve ses jours qu'afin de les venger.
Il dit; mais Apollon voyant l'heure fatale
Qui devoit terminer la pompe triomphale,
Accompagné des Rois, des Héros & des Dieux,
Transporte le Monarque au sommet radieux,
Qui couronnant le Temple en sa superbe audace,
Sembloit jusqu'à l'Olimpe élever le Parnasse.
Là dissipant soudain les nuages épars,
A l'humaine paupière invincibles Remparts,
Il ouvre un grand spectacle, & d'un coup d'œil rassemble
Aux regards de LOUIS tout l'Univers ensemble.
Des Empires fondés sous différens Climas,
La face de la Terre offrit le vaste amas;
Mais la France y parut l'amour de la Nature:
Deux Mers à ses côtés, de leur molle ceinture
Sembloient pour la défendre environner ses bords,
Et d'un brillant Commerce alloient remplir ses Ports.
Dans son immensité deux Chaînes de Montagnes
Renfermoient sa frontière, & bornoient ses campagnes,
Opposant au Midi le Rempart le plus fort:
L'Océan défendoit le Couchant & le Nord.
Elle touchoit au pied des Alpes étonnées;
L'Ibere l'admiroit du haut des Pirenées:

Le Germain, le Batave, & l'Anglais frémissant,
Regardoient en courroux ce Royaume puissant.
Là d'un Ciel temperé la faveur éternelle
Répandant sur la Terre une grace nouvelle,
Modéroit des hivers les glaçantes horreurs,
Et de la Zone ardente enchaînoit les fureurs.
Les Fleuves épanchés dans ses plaines fécondes,
Rouloient diversement le tribut de leurs ondes:
Mais le Dieu de la Seine enflé de cent Ruisseaux,
Se réservoit le sceptre, & l'empire des Eaux.
On voyoit à l'envi les Provinces fertiles,
Théatre industrieux de mouvemens utiles,
Au soutien du Commerce ensemble concourir,
Et comme un vaste Corps marcher & se nourir.
La Reine des Cités, la merveille du Monde,
Paris, Temple des Arts, des biens source féconde,
Au Centre du Royaume, assis au premier rang,
Dans le Corps de l'Etat fait circuler le sang:
C'est le cœur qui palpite, & dont l'heureuse flame
Dans les Membres divers porte la vie & l'ame,
Ainsi quand de la Terre inondant les Vaisseaux,
Le mobile Océan se partage en Ruisseaux;
Jamais il ne repose, & dans son sein immense
Il reçoit des Trésors, qu'à son tour il dispense;
Tout s'abbreuve, tout vit de sa fécondité;
Telle & mieux s'épanchoit la superbe Cité.
Mais les Arts languissans, & la Campagne inculte,
Offroient sur quelques bords l'image du tumulte.
LOUIS le Grand s'avance en son zèle affermi,
Et réveillant un Dieu sur les Mers endormi,
Porte les yeux, dit-il, vers ces vastes Contrées,
Par un autre Soleil loin de nous éclairées:
Des coups tumultueux dont l'Europe gémit,
Sous son Tropique ardent l'Américain frémit,

Ces riches Nations, à nos destins unies,
De l'Empire Français brillantes Colonies,
Peuples nés pour la gloire & pour la liberté;
Que mon Règne y porta dans sa prospérité,
S'indignant qu'autour d'eux jusque sur leurs rivages,
L'audace Britannique apporte les ravages,
Soutiens de la Patrie, & marchant aux Combats,
D'Habitans fortunés sont devenus Soldats:
Ils arment à l'envi leur vigilance altière,
Et ces fiers Citoyens en couvrant leur Frontière,
Sont autant de Remparts qui défendent ces Bords.
Albion plus terrible en a fermé les Ports:
Sur l'abîme des Mers son fer poursuit encore
Les Vaisseaux échappés au feu qui les dévore:
Sous les yeux de la France où les conduit le Vent,
Le fougueux Léopard les emporte souvent.
Ainsi tant de Trésors que font flotter sur l'Onde
Les Nochers qui partoient de ces bornes du Monde,
De l'avide Albion deviennent le butin:
La France en est frustrée, & je plains son destin.
Toi, Génie immortel, dont l'aîle tutélaire
Couvre ce grand Empire, & dont l'esprit l'éclaire,
Parmi nous aujourd'hui de quel œil verras-tu
La France sans Commerce, & ton bras sans vertu?
Ces derniers frappés, tableaux de l'infortune,
Présentoient de cent Ports la disgrace importune;
Et le Dieu dans son ame entendoit retentir
Le cri de la douleur mêlé de repentir,
Pour des temps plus heureux réservant un Ouvrage,
Si digne de la France & de tout son courage.
Il regarda la Meuse, & dans ces doux momens
L'ame céleste s'ouvre à des ravissemens:
Le divin Protecteur n'y voit que la Victoire;
Son bras sur ce rivage a moissonné la gloire;

Et

Et dans un Camp tranquille un Peuple de Héros,
A l'ombre des lauriers y goûtoit le repos.
Il s'enflame, il admire, aux coups de son tonnerre
Il revient sur l'Escaut faire trembler la Terre,
Et montrant au Monarque enchanté comme lui,
Des Combats glorieux dont lui-même est l'appui.
De Bergopsom, dit-il, vois fumer les murailles:
Il nous manquoit ce Siége après tant de Batailles.
Cent Monstres foudroyans vont briser ces Remparts;
Les Canons que tu vois sont les foudres de Mars.
C'est ton Génie heureux, c'est moi qui dans la Thrace
Pour en frapper la Terre, ai ranimé l'audace:
Vois le Dieu Mars lui-même en Mortel belliqueux,
Aux champs de Bergopsom fulminer avec eux.
Le puissant Stathouder, Libérateur propice,
Veut enfin par la Paix fermer le précipice.
Vois le Roi d'Albion, conspirant avec lui,
Abandonner les Droits dont leur bras fut l'appui,
Et par des vœux ardens fléchir l'auguste Reine,
Qui dans le tourbillon les pousse & les entraîne:
Princes nés pour la Paix, & cherchant ses douceurs,
Plus sages, plus heureux que leurs Prédécesseurs.
En Politique, en Roi, gouvernant par lui-même,
George sait contenir un Peuple fier, extrême,
Qui confond l'esclavage avec la liberté,
Indomtable toujours, & souvent révolté.
Occupant sur la Mer, comme lui turbulente,
Des plus audacieux la fougue violente,
George tourne au profit de cette Nation
Son esprit de révolte & de sédition.
Sur des bords étrangers sa prudence facile
Domte par les Combats leur courage indocile;
Il règne glorieux, & ses soins triomphans
Font prospérer ses Loix, son Peuple, ses Enfans.

Tant de ſoins dans la Guerre allant par-tout s'étendre,
Juſqu'au Stathouderat ont élevé ſon Gendre ;
Dans les Cours de l'Europe on ſait le reſpecter :
Albion le révère, il l'a fait redouter.

Albion aujourd'hui Souveraine ſur l'Onde,
Marche à grands pas peut-être à l'Empire du Monde ;
Neptune ainſi le veut ; mais un Dieu plus prudent
Oppoſe ſon tonnerre au pouvoir du Trident.
Un exemple ſi beau réchauffant le Batave,
Précipita ſon flegme en des périls qu'il brave ;
Son génie au Commerce induſtrieux, fécond,
Le fait voguer ſur l'Onde, & régner en ſecond.
Il n'appartient qu'à toi de régner ſur la Terre,
France, impoſe à l'Europe ou la Paix ou la Guerre :
Mais ſi la Mer encor partageoit ton ardeur,
Tu pourrois d'Albion ſurpaſſant la grandeur,
De la Terre & de l'Onde unir le double Empire ;
Il n'eſt point de grandeur où la France n'aſpire.

Ce brillant Tourbillon qui traverſe les airs,
Qui traînant après lui l'orage & les éclairs,
Apporte dans ſon ſein la liberté ravie ;
C'eſt le vengeur des Rois, & de Géne aſſervie,
C'eſt Richelieu qui vole à des bords malheureux.
Boufflers dans le tombeau combat encor pour eux ;
C'eſt lui qui leur montra par les traits d'un grand Home
La fuite d'Annibal, & le ſalut de Rome :
Géne embellit ſa tombe en l'arroſant de pleurs ;
En triomphant la France y répandra des fleurs.
Le bras de Richelieu, par qui tu le remplaces,
Pouvoit ſeul des Génois réparer les diſgraces.

Belle-Iſle ſur ces Monts précipitant ſon cours,
A ſauvé la Provence, & marche à leur ſecours :
Combattant devant lui, vole ſa renommée ;
Comme un Torrent rapide il entraîne l'Armée,

Son approche rassure un Peuple qui gémit ;
Lobkovitz s'épouvante, & l'Autriche frémit :
Vois reculer son Aigle aux aîles épandues,
Regardant en fureur ses Conquêtes perdues.
Sous toi la France au Nord marche d'un pas hardi ;
Mais le bras de Belle-Isle assure le Midi.
Vers les Alpes Philippe à ta gloire conspire,
Et l'épée à la main veut fonder un Empire.
Le brave Emmanuel qu'il appelle aux Combats,
Errant loin de son Peuple a perdu ses Etats,
Et craint le coup fatal d'une chute prochaine :
Dans ses champs dévastés l'Ibere se déchaîne.
Philippe, son Rival, justifiant ton choix,
Fait respecter le Fils, & le Gendre des Rois,
S'avance vers le Thrône, & d'une ame hardie,
Relève par son bras celui de Lombardie.
Carlos s'associant aux travaux fraternels,
Multiplie en secret des secours éternels ;
A la tête des siens, & marchant en personne,
Il voudroit avec lui chercher une Couronne :
Mais Albion terrible, observe sur la Mer
Le moment de porter & la flame & le fer,
Ravageant ses Etats qu'environne Neptune,
S'il osoit de Philippe élever la fortune :
De Bellone telle est l'impérieuse loi,
Que l'on ne peut souvent combattre que pour soi.
Ferdinand qui remplit le Thrône de son Père,
Jaloux de s'illustrer par un Règne prospère,
Du sang de la Castille autorise les Drois,
Et venge ouvertement la querelle des Rois.
Descendus à sa voix du haut des Pirenées,
Les Renforts ont franchi les Alpes consternées ;
Et Philippe à leur tête en les enflamant tous,
Va sur Emmanuel porter les derniers coups.

Ferdinand pense en Roi, dont la grandeur suprême
Remet aux mains d'un Frère un ancien Diadême.
Que son pouvoir est grand! Sur ses vastes Etats
L'Astre du jour se lève, & ne se couche pas:
En tous lieux répandu, sur la Terre & sur l'Onde,
Son Empire est sans borne, & fait le tour du Monde.
Des BOURBONS affermis en cent Climats divers,
Ainsi le nom fameux craindra peu les revers.
Ce Pontife Romain, tranquille sur le Throne,
Gouvernant un Empire à l'abri de Bellone,
A vû Mars en fureur prêt à l'environer;
Au pied de ses Etats il a sû l'enchaîner.
Du haut du Vatican où le Ciel l'envelope,
Il regarde en pitié les troubles de l'Europe,
Et pour elle élevant ses mains aux Immortels,
Borne son Ministère au culte des Autels.
Sur le Monde Chrétien, comme un Dieu tutélaire,
Il veille, l'embellit, l'édifie & l'éclaire:
Protecteur des beaux Arts, & Père des Savans,
Il couronne d'honneurs les morts & les vivans,
Pendant que sous le poids d'une Guerre éternelle,
Le Monde entier s'ébranle, & l'Europe chancelle.
Mais emportés plus loin, tes regards curieux
Vont déja contempler ce Roc impérieux,
Que défend des Chrétiens la valeur indomtable:
De la Religion Boulevart redoutable,
Sur les Mers il s'élève, ainsi qu'un vaste écueil,
Où du Croissant impur vient échouer l'orgueil.
A la force Ottomane Asile inaccessible,
Armant de la Noblesse une Elite invincible,
Sous l'Etendart sacré qui répand la terreur,
Il va jusqu'au Bosphore épouvanter l'Erreur;
Fait tomber sous ses coups le Pirate funeste,
Et sert en le frappant la vengeance céleste.

Vois le Turban confus pâlir à son aspect :
Malte impose à l'Asie un éternel respect ;
Son terme y fut marqué par la main de Bellone.
  Aujourd'hui le Grand-Maître élevé sur le Throne,
Souverain dans l'Europe, & Roi dans ses Etats,
En montrant un Héros parmi les Potentats,
Commande à des Guerriers, Enfans de la Victoire,
Que la Religion n'arma que pour sa gloire :
Il regarde aux Climats dont il est le soutien,
La Discorde tonner dans l'Empire Chrétien.
Que ne peut son courage en marchant à la tête,
Sur les bords Musulmans détourner la tempête !
Il applaudit sans doute au bruit de ta valeur,
LOUIS ; mais il entend la voix de la douleur :
Ah ! qu'il triompheroit, si ton bras plein de zèle
Vers le Danube ainsi foudroyoit l'Infidèle !
  Ces puissans Electeurs, Membres d'un vaste Corps,
Du Germanique Empire harmonieux accords,
Pour qui veut les payer dans ces temps sanguinaires,
Font marcher contre nous leurs Troupes mercénaires.
Bavarois, qui courés dans les champs du trépas,
En combattant LOUIS, ne rougirés-vous pas ?
Ce Roi que vous bravés, contre qui tout conspire,
Elevoit votre Maître au Thrône de l'Empire :
Dans l'ombre d'un Palais, régnant loin des dangers,
Son Fils vous abandonne à des Chefs Etrangers.
  Ton œil plus loin se porte, & contemple une Armée,
Dont la marche éternelle enfla la renommée :
Voilà ces Russiens attendus si long-temps,
Réservés par l'Europe à des coups éclatans.
Mais ce grand appareil éclos en Moscovie,
N'est plus qu'un vain phantôme, & sans force & sans vie.
De la future Paix brillans Avantcoureurs,
S'ils viennent de Bellone étouffer les fureurs,

Pourquoi donc semblent-ils dans la saison guerrière,
Sous leurs pas incertains étendre leur carrière ?
Mais nous ne vivons plus au siècle des Romains ;
Dont la marche rapide étonnoit les Humains.
La Paix devancera ces tardives tempêtes,
A menacer de loin qu'ils bornent leurs conquêtes ;
La Discorde se joue, & trompe l'Univers,
Ou bien la Politique a des soins plus couverts,
Et formant la Russie en cet apprentissage,
Pour domter ses Voisins, lui montre le passage.
Opposant son Empire à l'Empire Ottoman,
Et Rivale d'un Thrône où monta Soliman,
Une Femme a fait voir sous le nom de Czarine,
Ce que peut pour régner la sagesse divine :
Cette autre Elisabeth de son bras applaudi,
Tient par-tout en suspens le Nord & le Midi.
Les Tartares frappés de sa vertu suprême,
Révèrent sur son front l'éclat du Diadême ;
Et tranquilles par elle en leur férocité,
Ils n'osent plus sortir de leur champ limité.
Puissant Dominateur aux rives du Bosphore,
Le Musulman jaloux la redoute & l'honore :
Du Nord impérieux c'est la Sémiramis ;
Son Sceptre fait trembler ses plus fiers Ennemis.
Impératrice enfin pour une Impératrice,
Elle tend au Danube une main protectrice :
L'Europe en attendoit des secours trop puissans,
Audacieux Renforts de Russes frémissans.
Mais ce vaste appareil enflé par l'espérance,
N'allarme point encor l'oreille de la France,
Et l'œil du Conquérant qui les voit approcher,
Sans suspendre ses coups les regarde marcher.
Ces vastes Régions par le froid dévorées,
Qu'environnent les Mers aux champs hiperborées,

Théâtre infortuné des Aquilons fougueux,
Ignorent des combats plus redoutables qu'eux.
Le Dannemarc plongé dans une paix profonde,
En cultivant les Arts donne l'exemple au Monde :
La Suede a renfermé ses mouvemens jaloux,
Et la Russie altière impose à son courroux.
Eloignant de ses bords l'approche du tonnerre,
La Pologne respire à couvert de la Guerre :
Ce Monarque Electeur qui lui donne la loi,
Pour le Peuple est un Père, & pour ses Grands un Roi.
Quand aux champs de la Saxe où l'appelloit Bellone,
Armé par la vengeance il descendit du Throne ;
Frédéric en Lion content de terrasser,
Regarda sa Défaite, & ne fit que passer.
Vois cet heureux César, qui ceint du Diadême,
S'endort loin des combats dans la grandeur suprême :
Il n'eut aux bords du Rhin qu'un moment de réveil,
Et Charle auprès de lui dort du même sommeil ;
Pendant que dans la Guerre une invincible Epouse,
De l'estime du Monde, & de ses Droits jalouse,
Livre son cœur de Reine à de nobles travaux,
Et cherche le grand art d'accabler ses Rivaux.
Mais ce Roi si fameux qu'elle craint, qu'elle admire,
Ce puissant Frédéric veille sur son Empire :
Il observe l'orage, & cent mille Soldats
N'attendent pour frapper que son ordre & son bras.
LOUIS, que de grandeur ! que d'ame il fait paraître !
Quel Roi que Frédéric ! quel Héros, & quel Maître !
Tu vois Titus écrire, & Socrate régner :
Ami de tous les Arts, il les peut enseigner.
On l'a vû dans la Paix, on l'a vû dans la Guerre,
Eclairer tour à tour, & soumettre la Terre :
Maintenant il repose en sa prospérité,
Adoré de son Peuple, & par-tout redouté.

Raſſemblant ſous des loix où ſa grandeur ſe fonde,
Des cœurs faits pour inſtruire, & pour orner le Monde;
Lui-même confondu parmi de tels Rivaux,
Eſt l'ame du génie, & ſe mêle aux travaux.
Si des rares Talens qu'Apollon fait éclore,
Un nouveau Phénomène embellit ſon Aurore,
Ce Monarque attentif, d'un regard careſſant,
Honore la clarté de cet Aſtre naiſſant,
Et par des ſoins heureux que la gloire ſuggère,
Attire dans ſa Cour la lumière étrangère.
Sur ſon Thrône entouré de la foule des Arts,
Il fait aſſeoir Minerve à côté du Dieu Mars:
Des Hommes excellens c'eſt le Dépoſitaire,
L'Emule de LOUIS, & l'Ami de Voltaire.
Puiſſe la Renommée exerçant ſes cent voix,
Au bruit de ces travaux réveiller tant de Rois,
Qui d'un temps précieux diſſipateurs biſares,
Pour le bonheur du Peuple en ſont toujours avares!
L'œil du grand Frédéric ouvert à mille ſoins,
De ſes vaſtes Etats obſerve les beſoins:
Son pouvoir les ſoulage, & ſa main protectrice
Raſſure la vertu contre l'aſſaut du vice.
Oh! qu'heureux eſt l'Empire, où pour donner la loi,
Le Sage & le Héros s'uniſſent dans le Roi!
Où la Philoſophie, aſſiſe ſur le Throne,
Deſcend pour commander dans les champs de Bellone!
Marc-Aurele en ſes mœurs ſe retrace aujourd'hui,
Et la grandeur d'Auguſte a paſſé juſqu'à lui:
Le Nord brille éclairé de cet Aſtre propice;
BOURBONS, c'eſt un Soleil de gloire & de juſtice.
Un Eloge ſi grand, encor plus mérité,
S'envola dans le Temple à l'Immortalité.

CHANT DOUZIÈME.

Monumens de la France : Temple du Destin.

PRécipitant sa course au vaste sein de l'Onde,
L'Astre du jour alloit se dérober au Monde ;
Hespérus de la nuit rapide Avant-Coureur,
Revenoit annoncer la ténébreuse horreur :
Ranimé par le Dieu qui répand la lumière,
Le jour parut briller de sa clarté première.
Mais quel objet succède à cet enchantement ?
Frappé du grand spectacle éclos dans le moment,
LOUIS marche en vainqueur vers l'Enceinte nouvelle,
Où l'attiroit l'éclat qu'Apollon lui révèle :
Des immortelles Sœurs la Cour l'environna ;
Une splendeur plus vive alors le couronna ;
La France l'auroit pris pour le Dieu du Parnasse.
Sur ces mots Apollon répandant plus de grace :
C'est-là, LOUIS, c'est-là que sont représentés
Les rares Monumens par le temps respectés.
L'invention des Arts, dont l'aimable culture
A décoré le Monde, & poli la Nature,
Paraît dans cette Enceinte un précieux Trésor ;
Le Coutre & la Boussole y reluisent en or.
Le Compas, le Ciseau, la Balance, l'Equerre,
La Trompette bruyante, instrument de la Guerre,
La Lyre harmonieuse, instrument de la Paix,
Ornemens du Parnasse, y rassemblent leurs traits.
Des plus fameux Travaux, des plus brillans Ouvrages,
J'y traçai de mes mains d'immortelles Images :

Là sont éternisés par un illustre choix
Ces Etablissemens dont s'honorent les Rois,
Qui soulageant leur Peuple, ou cherchant à lui plaire,
Ont signalé pour lui leur Règne tutélaire.
Oh! que la France abonde en sublimes beautés!
Tu portes sur Paris tes regards enchantés,
Où d'un si vaste Corps les plus nobles Parties
Brillent par des couleurs vivement assorties.
Vois la Seine orgueilleuse, & captive en son cours,
Promener sur ces bords de fortunés secours:
Son admiration à chaque pas s'augmente.
Le Dieu qui la conduit s'arrête, se tourmente,
Triste d'abandonner des Jardins qu'autrefois
Embellissoient la Cour, & le Sceptre des Rois,
Où l'Art prodigieux dispute à la Nature
La gloire d'en orner l'admirable structure:
Le Goût pour les produire épuisa ses travaux,
Et Babylone seule en offrit des Rivaux.
Digne Ouvrage des Rois, superbes Thuileries,
Vous étendiés pour eux vos vastes Galeries,
Que termine ce Louvre, hélas! infortuné,
Aux vents tumultueux Chef-d'œuvre abandonné.
Elevant toutefois un noble Sanctuaire,
Qu'alentour de ses murs respecte le Vulgaire,
Sous son ombre pompeuse il protége les Arts,
Et les tient à couvert des profanes regards.
L'Artiste ingénieux, né sous d'heureux auspices,
A l'abri de ces toits vante les Dieux propices,
Et le Louvre peuplé de Maîtres excellens,
Se console du moins d'y loger les Talens;
Sculpteur, Peintre, Guerrier, Savant, tous ont leur place;
Et le Palais des Rois est un autre Parnasse.
Sacrés Murs, vous m'offrés ce fameux Tribunal,
Qui présente à la France un lumineux Fanal.

Là quarante Mortels, Troupe en Esprits fertile,
A qui le Sceptre accorde un si brillant Asile,
Arbitres d'Éloquence, & Modèles vivans,
Rendent en Souverains leurs Oracles savans.
Conservateur du Goût, ce docte Aréopage
Pèse d'un Ecrivain le mérite & l'Ouvrage;
Et soumettant la Langue à de sévères Lois,
En épure l'encens pour les Dieux & les Rois.
Armand vint illustrer son auguste origine;
Moi-même j'en marquai la naissance divine;
Et ce Corps florissant sous un Ciel aussi beau,
Pour la gloire des Arts fait luire son flambeau.
Au bonheur de la France, à son devoir fidèle,
Il éclaire l'Europe, & lui sert de modèle:
Ses rayons répandus ont pû d'un feu pareil
Animer d'autres Corps, images du Soleil.
D'un Jour plus radieux, ces nouveaux Parélies
Illuminent par-tout leurs Sphères embellies,
Et l'Astre favorable, Auteur de leur clarté,
Marche en les regardant à l'Immortalité.

Tel s'avance le Tage, orgueilleux dès sa source,
Roulant les Sables d'or qu'il reçoit dans sa course;
Il arrive en triomphe au vaste sein des Mers:
Son passage embellit cent rivages divers.
Tel plutôt sur son char, qui ranime le Monde,
Embrassant l'Univers dans sa marche féconde,
L'Astre du Jour s'avance, & plein de majesté,
Fait naître sous ses pas la Vie & la Clarté.
Vois l'auguste Sénat, Oracle de la France,
Qui soutient de Thémis le Glaive & la Balance;
Sûr Asile du Peuple, & ferme Appui des Rois,
Ce vaste Corps préside à l'Ouvrage des Lois:
Il fait fleurir la Paix, il fait vaincre Bellone;
Son zèle également sert le Temple & le Throne,

Et sur le Tribunal le Ciel le fit asseoir,
Pour affermir le Sceptre ainsi que l'Encensoir.
Mais déja tes regards devançant ma parole,
Vont observer plus loin ce nouveau Capitole,
Dont un Roi, qui par-tout répandoit sa splendeur,
Sur les bords de la Seine éleva la grandeur;
Fier Asile de Mars, que tout l'orgueil de Rome
N'auroit pû couronner d'un plus superbe Dome;
Vaste Enceinte, où Bellone en quittant les Combats,
Sous les Drapeaux encor rassemble ces Soldats,
Débris que la fortune a sauvés du naufrage,
Et restes mutilés dans les champs du Carnage.
Là d'antiques Vainqueurs marchant à pas pesans,
Au calme du repos abandonnent leurs ans:
C'est un Temple de gloire où la valeur guerrière,
A l'ombre de la Paix achève sa carrière.
Tout annonce la France, & frappe les regards:
Le Louvre est le séjour qu'habitent les beaux Arts;
Dans sa magnificence Emulateur du Louvre,
Aux Enfans de Bellone un vaste Palais s'ouvre:
Ainsi que les Talens, les Vertus ont leurs Drois;
Et partagent comme eux la faveur des grands Rois.
Les Arts dégraderont quiconque les dédaigne;
D'un Roi qui les honore ils honorent le Règne.
Que de voix, que de mains éloquentes par eux,
Vont t'immortaliser si tu les rens heureux!
Vois au Louvre étonné de les unir ensemble,
Le zèle ambitieux qui pour toi les rassemble,
A l'aspéct de ta gloire essayer le Pinceau,
Emboucher la Trompette, ou s'armer du Ciseau:
Tous ces illustres Corps, savantes Républiques,
Jaloux de signaler leurs noms Académiques,
Dans l'Europe annonçant un Roi triomphateur,
Préparent leur hommage au Pacificateur;

Au bout de ta Carrière, ils te suivent, t'attendent,
Et te plaire est le prix que leurs travaux prétendent :
De la Postérité les regards éblouis,
Parmi ces Monumens admireront LOUIS.
Chante-nous ses vertus, vif & brillant Orphée,
Qui régnant désormais sur l'Envie étouffée,
Par des sons variés, harmonieux, savans,
Présentes la Nature en tes Tableaux vivans ;
Le Cœur, l'Esprit, tout parle, & ton rare génie,
Des traits les plus frappans marque la Symphonie :
Tu fais marcher la force avec la nouveauté,
Et bannis la langueur de l'uniformité.
Pour l'honneur de la France achevant ta victoire,
Sur la Meuse ou l'Escaut peins LOUIS dans sa gloire,
Et faisant triompher les Italiques sons,
Invente pour ton Roi d'immortelles Chansons :
Lully plein de son Maître exalta sa puissance,
Rameau peut l'égaler dans sa reconnoissance.
Regarde tes Ayeux sur ces fiers Monumens ;
Ta Métropole altière en fait ses ornemens,
LOUIS ; ces Rois BOURBONS que l'éclat environne,
Porterent comme toi l'Epée & la Couronne :
Ils furent Conquérans ; au milieu de Paris
Leur image pompeuse offre leurs traits chéris ;
Toi-même avec la Paix tu verras la Victoire
Demander une Place où repose ta gloire.
Mais il reste à ton bras des Murs à renverser,
Et l'Hydre de l'Envie encore à terrasser :
Je peux, développant l'éclat de ces merveilles,
En remplir ton courage, & charmer tes oreilles ;
Dans l'Avenir enfin tu liras par tes yeux.
Il dit, & présenta ce grand spectacle aux Dieux.
Il est dans les Trésors qu'enferme le Parnasse
Un Instrument, où l'art lui-même se surpasse,

Télescope divin, des Mortels ignoré,
Chef-d'œuvre inimitable, & des Dieux admiré;
Qu'inventa d'Apollon la Science profonde,
Tableau de la fortune, & le Miroir du Monde.
C'est par lui que ce Dieu de ses regards certains,
En lisant l'Avenir au Temple des Destins,
Sur son Trépied Delphique annonçoit les Miracles;
Et l'Univers tremblant révéroit ses Oracles:
Il possède lui seul l'admirable pouvoir
D'animer ce prodige, & le faire mouvoir.
Déja le Dieu reçoit dans son œil prophétique,
Les rayons rassemblés au Télescope antique;
Sur les bords du Destin dirige son ardeur,
Et de l'obscurité perce la profondeur.
Au-delà du rivage où languit le Cocite,
Il porte ses regards, & les cœurs qu'il excite;
L'Avenir à ses yeux veut en vain se cacher,
Au centre de la Terre il alloit le chercher:
L'œil y découvre un Temple à l'homme inaccessible,
Dont l'Enceinte renferme un abîme invisible.
Là siégeoit du Destin l'immutabilité:
Sur un Thrône de fer sa dure majesté,
Pouvoir indépendant qui gouverne le Monde,
Habite de la nuit l'obscurité profonde;
Son Thrône est soutenu par la Fatalité;
Au-dessus est le bras de la Nécessité.
Son Sceptre ouvre la vie à la Race future;
C'est la porte & la clef de toute la Nature.
A l'aspect redouté de ce terrible Lieu,
Le Protecteur céleste en révéra le Dieu.
Invisible grandeur, dit-il, Ordre suprême
Qui gouvernes les Rois, les Peuples, les Dieux même,
Seul absolu pouvoir qui ne doit point finir,
Attachant à ton joug les Siècles à venir;

Je ſai que tes Arrêts portent, Dieu redoutable,
De la Néceſſité le trait inévitable.
Qui des Dieux oſeroit dans ſon aveuglement,
Suſpendre ou traverſer leur accompliſſement ?
Tu veux, tout obéit ; ſoumis à ta puiſſance,
Nous n'avons d'autre choix que notre obéïſſance.
Mais ſi ton Temple annonce une Paix que j'attens,
Après qui tout ſoupire & qu'amene le Temps,
Permets-nous d'entrevoir quelle fin tu propoſes,
Au fardeau de la Guerre, & que tu nous impoſes :
Ecarte un peu l'horreur de ces voiles épais ;
Hélas ! nos cœurs, nos yeux ne cherchent que la paix.

Le Deſtin l'entendit, frappe, & l'Heure fatale
Du Temple ouvrit ſoudain la Porte Orientale :
Le Dieu de la lumière y lança ſon flambeau.
C'eſt là que l'Avenir flottoit dans ſon berceau,
Comme un Dédale obſcur d'événemens ſans nombre,
Qui voudroient s'échapper de la priſon de l'ombre.
Tels que ſur l'Onde amère, aux yeux des Matelots
Se pouſſent, & toujours ſe ſuccèdent les flots,
Lorſque roulant de loin juſques à leur rivage,
Ils ſemblent tour à tour apporter le ravage ;
Dans leur chute éternelle ils tombent élancés,
Toujours diſparoiſſant, & toujours remplacés.
Telle marche en ſon cours la foule vagabonde,
De ces événemens qui gouvernent le Monde ;
Sur le ſein de l'abîme on les voit s'élever,
Montrer l'ardeur de vaincre, & vouloir arriver :
Heureux qui du Préſent peut aborder la rive !
Mais il s'évanouit au moment qu'il arrive :
Le Préſent eſt leur terme en quittant l'Avenir,
Et chaque inſtant les voit commencer & finir.
Dans le ſein du Néant le Temps les fait éclore ;
D'un beau Jour qui doit naître il amene l'Aurore,

Et ces coups si fameux, ces efforts si puissans;
Ne sont à leur berceau que phantômes naissans.
L'Interprète divin reprit son ministère,
Et développe au Roi ce pénible mystère.
Sous d'épais tourbillons qu'élèvent les Combats,
Sa paupière immortelle a reconnu son bras.
Il voit de Bergopsom l'ondoyante fumée;
La Ville tombe en flame à ses yeux consumée.
Il approche, dit-il, ce mémorable Assaut,
Qui surprend le Batave, & fait trembler l'Escaut;
Jour fatal, jour horrible, où ma voix fulminante
Appellera par-tout la mort & l'épouvante.
Cent Bombes dans les airs élevant le Signal,
Commenceront l'Attaque au gré de Lovendal:
Ce coup dans l'Avenir ne paraît qu'un prestige,
Du bras de Lovendal c'est le dernier prodige.
Le Batave en pâlit; ses superbes Etats
Oseront-ils encor braver les Potentats?
Vois-le délibérer ce Sénat si terrible,
Que ton Père autrefois éprouvoit inflexible:
Enveloppant ses pas de nuages épais,
Dans le secret il frappe aux portes de la Paix,
Tandis que sous Mastricht ce Tourbillon rapide
Prépare la Victoire à la France intrépide.
Mais la Paix revenant avec le Siècle d'or,
Derrière tant d'exploits flotte & se cache encor;
A des traits échappés, tu peux la reconnaître:
Voudroit-elle te fuir, toi son Héros, son Maître?
Quel Ministre nouveau qui nous étonne tous,
Vient imposer silence, & suspendre les coups?
Au nom de Cumberland fermant le précipice,
Il arrête la France, & le bras de Maurice;
Maurice, dont l'ardeur redoublant les Combats,
Montroit la République ouverte à nos Soldats,

Et foudroyant la Meuſe en ſa mâle aſſurance,
Faiſoit tomber Maſtricht ſous les coups de la France.
Puiſſant Médiateur, qui portes dans tes mains
La fortune du Monde, & les vœux des Humains :
Saint-Severin, par toi le Bonheur va renaître,
Fais parler la clémence, & le cœur de ton Maître;
Dicte ſes volontés, ou plutôt ſes bienfaits;
Il a forcé l'Europe à recevoir la Paix.
La Paix, Fille du Ciel, renaiſſante & plus belle,
Sur ſon char deſcendue au ſein d'Aix qui l'appelle,
Soudain ſe lève, & ſort comme un brillant Soleil,
Et c'eſt pour la Nature un aimable réveil.
Ramenant les beaux jours éclipſés par la Guerre,
La Paix vient aſſurer le repos à la Terre :
De ſon auguſte front la douce majeſté
Y répand l'allégreſſe, & la félicité.
LOUIS, vois ſur tes pas que d'amour l'accompagne;
Elle embellit la Ville, elle orne la Campagne,
Elle parle : écoutés, vous, Peuples, & vous, Rois;
Que l'Univers ſe calme aux accens de ſa voix.
Comme un autre Phénix renaiſſant de ſa cendre,
Dans l'Europe avec moi le Bonheur va deſcendre :
Etouffons la Diſcorde, & le feu des Partis;
Les antiques Traités ſont par moi garantis :
Mais la commune Loi, Vainqueurs, rend les Conquêtes;
Les faſtueux lauriers couronneront vos têtes.
Mon choix eſt fait : LOUIS dans ſa proſpérité
Ne ſe réſervera que l'Immortalité :
De ce Roi triomphant la quadruple Campagne
N'a vaincu que pour moi, pour Géne, pour l'Eſpagne;
Son bras lançant la foudre a défendu les Drois;
Mais il porte en ſon cœur la Clémence des Rois.
Cette Paix aujourd'hui par ſes mains couronnée,
Doit paraître un prodige à l'Europe étonnée :

Que l'Univers heureux reconnaiſſe à jamais,
LOUIS grand dans la Guerre, & plus grand dans la Paix;
Avec tant de vertus on mérite des Temples,
Et les Faſtes du Monde en offrent peu d'exemples.
Frédéric s'aſſurant le prix de ſes Combats,
A d'un nouvel Empire étendu ſes Etats;
La Paix le garantit, quoique ſon fier courage
Puiſſe ſans mon ſecours conſerver ſon Ouvrage:
A ce Roi qui nâquit & Sage, & Conquérant,
Le Ciel devoit ſans doute un Empire plus grand.
La Balance en Europe eſt ainſi rétablie:
Philippe a des Etats au ſein de l'Italie;
Là Plaiſance, Guaſtalle, & Parme à nos regards,
Remplacent dans ſes mains le Sceptre des Lombards.
Génes qui ſuccomboit ſous la Guerre importune,
Reprendra ſon repos, ſes Confins, ſa fortune.
Emmanuel tranquille enchaînera ſon bras,
Gouvernera ſon Peuple, & craindra les Combats.
Dans l'art de ſecourir, le Batave plus ſage,
Loin de ſes bords heureux écartera l'orage;
Et la fière Albion, paiſible avec ſon Roi,
En regardant Lauffelt, Raucoux & Fontenoi,
Dans ſa rivalité reſpectera la France:
L'auguſte Impératrice oublira la vengeance.
Ces biens venus du Ciel, jurés ſur les Autels,
Puiſſent-ils comme toi, LOUIS, être immortels!
   Du plaiſir éprouvant l'aimable violence,
Le Monarque à ces mots oublia le ſilence.
Je t'adore, dit-il, Compagne des grands Rois,
Et te porte en mon cœur telle que je te vois.
Viens conſoler la Terre, ô Paix ſainte & divine!
Avec moi viens régner où le Ciel te deſtine;
Place-toi ſur mon Thrône, accomplis tes projets,
Et de ton Sceptre d'or gouverne mes Sujets.

La Paix parut ſenſible à ces vœux d'un Monarque ;
C'étoit de la Vertu le langage & la marque.
L'Avenir étendit l'immenſité des Mers,
Aſſemblage pompeux de ſpectacles divers :
Mille Vaiſſeaux flottans au gré de la fortune,
S'ouvroient de toutes parts les chemins de Neptune ;
Le Gange applaudiſſoit à leur rapidité ;
Ils voloient par le vent de la Proſpérité,
D'un butin précieux vaſtes Dépoſitaires,
Et revenoient vainqueurs de cent bords tributaires ;
De l'induſtrie ardente échauffant les travaux,
Le Commerce animoit les Arts, nobles Rivaux,
Qui ſembloient dans le ſein de la France épuiſée ;
Comme un Ciel bienfaiſant répandre la Roſée.
L'Abondance eſt toujours compagne de la Paix ;
Mais ſans l'heureux Commerce elle ne vient jamais.
Des Miniſtres nouveaux ornoient ce grand ſpectacle,
Et leurs mains achevoient un bonheur ſans obſtacle ;
LOUIS Victorieux & Pacificateur,
Prêtoit à leurs efforts ſon bras triomphateur.
Témoin d'un Avenir dont l'image le flate,
A ſon brillant aſpect le Protecteur éclate.

D'Argenſon dans la Guerre impoſera la loi :
Mais qu'un autre Colbert illuſtrant ſon Emploi,
Sous un Ciel pacifique où le bonheur ſe fonde,
Achemine la France à l'Empire ſur l'Onde :
Cent Vaiſſeaux belliqueux font retentir ſes Ports ;
Soutiens de ſon Commerce, & Remparts de ſes bords ;
Les tributs de la Mer, les tributs de la Terre,
Viendront orner la Paix, & ſoutenir la Guerre.
Quel Chef au Tribunal nous rendant Lamoignon ;
Succeſſeur de ſa gloire, Héritier de ſon nom,
La Balance à la main gouverne la Juſtice ?
Il fait ſervir ſon Glaive à combattre le Vice,

Prête son Ministère au Timon de l'Etat,
Et d'un œil redoutable éclaire l'attentat:
Au faîte de la gloire il roule dans sa tête
Ces soins laborieux qui calment la tempête;
Comme un Dieu Tutélaire assurant le repos,
Il a le front d'un Juge, & le cœur d'un Héros.
Mais quel est ce Mortel, appui du Ministère,
Qui du sceau de LOUIS marche Dépositaire?
Malgré sa résistance il se voit revêtu
D'un éclat que craignoit sa modeste vertu:
L'honneur seul est son Guide, & sa belle ame ignore
Le Dieu de l'Intérêt que le Vulgaire adore;
Au bonheur de la France il veille avec son Roi;
LOUIS reposera sur son zèle & sa foi.
D'un choix justifié par tant de vigilance,
Le Monarque en son cœur s'applaudit pour la France.
Zèle respectueux, noble timidité,
Qui semblés du Ministre orner la dignité,
Enfans de la Vertu, vous plaisés à son Maître;
Plus un Sujet est grand, moins il doit le paraître.
Reconnaissant ainsi les Ministres nouveaux,
Le Protecteur Céleste admiroit leurs travaux.
Les Arts refleurissoient, leur utile culture,
Source de mille biens, décoroit la Nature:
Le Travail s'échauffoit, rappellé du tombeau,
Et l'Emulation lui prêtoit son flambeau.
La divine Peinture, & la noble Harmonie,
Unissant leurs efforts que soutient le génie,
Pour un Roi dont le bras les rend à l'Univers,
Enfantoient à l'envi cent miracles divers;
Par-tout c'est son image ou sa gloire qui brille:
Minerve à ses Combats réservoit son éguille.
Les Arts reconnoissans vivent par ses bienfaits,
Et la Paix les consacre à l'Auteur de la Paix,

Image qui remplit tout le cœur du Monarque.
LOUIS, dit Apollon, vois-tu frapper la Parque!
La barbare obscurcit un Ciel si radieux,
Et sur la France étend des voiles odieux.
Dans l'éternelle nuit Maurice va descendre :
Tes pleurs de ce grand Homme arroseront la cendre ;
Et s'il est glorieux pour lui de les causer,
Il est encor plus beau pour toi de les verser.
Voilà donc ce Héros, Arbitre des Batailles,
Devant qui s'abaissoit la hauteur des murailles,
Ce Guerrier si terrible aux champs de Fontenoi ;
Le voilà dans la tombe, il n'est plus pour son Roi,
Triste Amante des Morts, la redoutable Envie
Semble redemander une si belle vie :
Les Vertus gémiront autour de son tombeau,
Et Bellone en courroux brisera son flambeau.
Tu triomphes, Maurice, & tes lauriers célèbres
Triomphent avec toi sous les Cyprès funèbres :
Tu meurs, quand l'Héroïsme en sa course est monté
Au faîte le plus haut de la prospérité.
Jusqu'à la Région qu'habite la Mort noire,
Combien n'ont pû porter tout le poids de leur gloire,
Et sur l'éclat d'un nom que couronna la Paix,
Combien ont répandu des nuages épais !
Maurice aura vécu dans la grandeur suprême
Pour la France, trop peu, mais assés pour lui-même ;
Aux coups victorieux de son bras redouté,
Le Trépas met le sceau de l'Immortalité.
Elevé par ton ordre un pompeux Mausolée,
Embellira du Rhin la rive désolée ;
Et là, tel qu'un Pilote arrivé dans le Port,
L'invincible Maurice admirera son sort,
Renfermant avec lui la gloire de sa vie,
Que les vents mutinés ont long-temps poursuivie.

L'Héroïsme vainqueur dédaignant ses Rivaux ;
Dans le Conseil des Dieux couronne ses Travaux :
Maurice, près d'Hercule, au milieu d'eux repose,
Et l'Univers souscrit à son Apothéose.

Mais que d'objets flatteurs consolent nos regards !
Quand tu perds un Héros, digne Emule de Mars,
A ta puissante voix la Paix, Mère féconde,
En reproduit soudain qui vont orner le Monde :
Ton soufle répandu sur leur Germe annobli,
Dérobe la valeur à l'éternel oubli.
Tu parles, & la France en son sein voit éclore
Dans l'Ordre Plébéïen un Peuple qui l'honore :
Du Caractère noble en naissant revêtu,
Le Fils succède au Père, & l'égale en vertu.
Que ce Fleuve d'honneur s'éloignant de sa source ;
Dans la Postérité fasse admirer sa course :
C'est de ton Règne heureux un prodige nouveau ;
C'est de l'aimable Paix l'ouvrage le plus beau.
Des Elèves à Mars, des Enfans à Bellone,
Naîtront de ces Guerriers qui soutiennent ton Throne.
La Noblesse répare en épurant leur flanc,
Tout ce que pour ta gloire ils verserent de sang.
Ainsi pour réparer les vapeurs de la Terre,
Que le Soleil dissipe en formant le Tonnerre ;
Soudain par sa présence il répand dans les airs
Une chaleur féconde, ame de l'Univers :
Le bel Astre du jour dans sa vaste carrière,
Au feu de ses rayons épure la Matière,
Fertilise le Monde, & par les ornemens,
Donne aux Champs émaillés l'éclat des Diamans.

Achève, & des Vertus puissant Dépositaire,
Ouvre-nous un Théatre, Ecole Militaire,
Où d'aimables Français sur les pas des Guerriers,
Exercent leur enfance à cueillir des lauriers.

Ce Palais est rempli de ta magnificence,
Monument éternel qui montre ta puissance :
Il t'égale à ton Père, & la proximité
Du Temple fastueux, par Bellone habité,
N'éclipse point l'éclat du naissant Edifice ;
L'un & l'autre à la gloire est un beau sacrifice.
LOUIS le Grand voulut secourir ses Soldats,
Honorable Vieillesse, & restes des Combats,
Qui trouvent le repos dans un brillant Asile.
Tu fais plus ; au berceau tu veux leur être utile,
Et la noble Jeunesse, instruite aux grands Exploits,
En sortira pour vaincre en marchant sous tes lois.
Dans la nuit du Destin, quel Astre vient éclore ?
Par sa douce lumière il ressemble à l'Aurore.
De la Fécondité ce Gage précieux,
En promet un plus grand que préparent les Cieux :
Les traits de l'Avenir le font assés connaître ;
Au Monarque Français un Petit-fils doit naître,
Et de l'Astre nouveau le brillant appareil
Marche, ainsi que l'Aurore annonçant le Soleil.
O fortunés instans ! ô jour trois fois prospère,
Où l'Héritier des Rois en deviendra le Père !
Enfant cher à la France, & long-temps souhaité,
Tu rassures le Thrône à leur Postérité.
C'est l'ouvrage des Dieux, il porte leur puissance ;
Et la Vierge céleste éclaire sa naissance ;
Sa Mère lui sourit au milieu des douleurs,
L'amour sur son visage a fait couler ces pleurs.
Il naîtra dans ce Mois favorable à Pomone,
Qui termine l'Eté pour commencer l'Automne :
De cent Bronzes tonnans, la triomphante voix
Annoncera par-tout le Rejeton des Rois ;
Et Paris étonné du bruit qui le réveille,
Verra le Jour paraître avec cette Merveille ;

La Terre en treſſaillit, & l'Olimpe plus pur
Ouvre aux pas du Soleil ſes campagnes d'azur.
De ce Jour qui répand l'allégreſſe publique,
Quel Français offrira l'Image ſymbolique,
Où le ſavant Burin, ſous d'aimables Portraits,
De la Fête natale a raſſemblé les traits?
Là ſon travail étonne; une rare Induſtrie
Dans ce Type a gravé l'amour de la Patrie.
Orné de fleurs, l'Hymen de ſon bras triomphant,
Comme un Préſent des Cieux ſoutient l'auguſte Enfant;
Et d'un œil careſſant, dans l'ardeur qui les preſſe,
La France & la Pologne expriment leur tendreſſe:
Le Monde applaudiſſant contemple dans leurs mains
Ce Gage fortuné du bonheur des Humains.
Autour de ſon Berceau, l'éclat de la lumière
Semble annoncer déja celui de ſa carrière;
Et le Soleil naiſſant qui borne l'Horiſon,
De la divine Aſtrée enflame la Maiſon.
Mais l'Artiſte redouble en faveur de ſon Maître;
Et couronnant des vœux que le cœur a fait naître,
D'une image nouvelle il embellit la Cour.
Rallumant ſon Flambeau dans l'éclat d'un beau Jour,
L'Hymen reſpectueux préſente une Guirlande
A la Fécondité qui reçoit cette offrande.
Une foule d'Enfans répandus ſous ſes yeux,
Autour d'elle ſe joue en ce Palais des Dieux:
Le Chanvre a ceint ſa tête, & ſon ſein eſt ſans voiles;
Elle repoſe ainſi ſur un Globe d'Etoiles:
Préſage Allégorique, où la Fécondité
Eternise LOUIS dans ſa Poſtérité.
Des rives du Couchant aux portes de l'Aurore,
Miniſtres, que par vous la Terre ſe décore;
Que le Nord, le Midi partagent les tranſports,
Dont l'Empire Français fait retentir ſes bords...

Ce

Ce Tourbillon de joie au loin se dévelope,
Et la Fête éclatante illumine l'Europe :
Sur le Tage elle allume un spectacle pompeux ;
Le Danube lui-même a ressenti ses feux,
Et dépouillant pour toi l'orgueil d'une Rivale,
La Tamise à la Seine en ses transports s'égale :
Rare & brillant triomphe, où ton Ambassadeur
Répand l'amour du Maître en portant sa grandeur!
Albion qui t'admire en sa magnificence,
Elève jusqu'aux Cieux les BOURBONS & la France :
Pour exalter LOUIS, tous les Cœurs sont ouvers ;
Il t'étoit réservé ce cri de l'Univers.
Mais soudain l'Avenir disparaît comme un songe,
Son image flottante en la nuit se replonge :
Le Destin met le sceau de la Fatalité,
Et l'Ombre se renferme en son obscurité.
Que sa voix retentisse au Temple de Mémoire ;
Il en a dit assés pour qui cherche la gloire.
Poursuis, Roi Conquérant, fais vaincre tes Sujets,
Et que la Paix enfin couronne tes Projets :
Pars, revole en ton Camp ; déja sur le Parnasse,
Parmi les grands BOURBONS, j'ai réservé ta place.
Ainsi le Dieu parla ; tout le Temple applaudit :
Sur le char du Soleil le Héros descendit,
Resplendissant de gloire & brillant d'espérance.
Le Camp Français reprit la plus noble assurance,
Augurant que LOUIS appellé dans les Cieux,
Entretenoit alors commerce avec les Dieux :
Ses regards s'allumoient d'une céleste flame,
L'image du Parnasse avoit rempli son ame.

FIN.



ERRATA.

Page 44, *ligne* 12, ces travaux, *lisés* les travaux.

Page 81, *ligne* 8, au Juge, *lisés* un Juge.

Page 160, *ligne* 25, Ces derniers frappés, *lisés* Ces derniers traits frappés.

